<36604124780011

<36604124780011

Bayer. Staatsbibliothek

Bav. hist. 289. b.

Ein

teutsches und französisches

Lesebuch

für

die gebildeten Stände in Baiern.

Zweite Sammlung.

München, 1810.

Bavar. 1935. (2 m

Nachrichten

Boicum pag 155. Historia general.

R

Nachrichten

zur

baierischen Geschichte,

aus

noch unbenützten Quellen.

Ein

teutsches und französisches

Lesebuch

für

die gebildeten Stände in Baiern.

Zweite Sammlung.

München, 1810.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Zweite Sammlung.

24.

Sieg der Alliirten auf dem Schellenberg bei Donauwörth.

Aus

den Memoires sur les Campagnes du Prince de Baden. II. Part. p. 154.

Campagne de 1704.

— — — Le theatre ne change pas; mais il y paroît plusieurs nouveaux acteurs et des scènes plus intéressantes. Les raisons de santé sont presque toujours des raisons de dégout. Mr. de Villars étoit malade en Empire. Mr. De Vendôme et Mr. De Vaudemont en Italie. Le Prince Louis ne se portoit pas trop bien. Le premier demanda son rapel avec tant d'instance, qu'enfin il l'obtint. Tourmenté sans cesse par l'Electeur de Baviere, qu'il avoit forcé de gagner la première bataille de Höchstedt, il laissa le soin à ses successeurs de lui faire perdre la seconde; ainsi qu'on le verra dans suite. Dans le tems que ce Prince écrivoit qu'il étoit dans une nécessité d'argent à faire hor-

reur, et que son armée manquoit de tout, le Prince Louis étoit si mal pourvu à la sienne, qu'il voulut encore la quitter, ainsi que le service de l'Empereur. Il avoit une triste correspondance avec l'Electeur, pour une sage femme de Bruxelles pour laquelle il lui demandoit un passeport, puisqu'elle avoit déja accouché sept fois l'Electrice, disoit-il; mais je crois qu'il en avoit une plus intéressante d'ailleurs: car le traité entre l'Empereur et ce Prince, étoit signé à deux heures près, lorsque Styrum se fit battre. C'étoit pour ce sujet qu'il avoit ménagé la Baviere, et que l'Electeur ménagea le Tyrol, dont il n'emporta que quelques tasses de porcelaine et un cheval de bronze. On n'a jamais été si pauvre et en même tems si désintéressé de part et d'autre: ce qui n'étoit point naturel. Le Prince avoit laissé échapper trois bataillons Bavarois de Friedberg, qu'il ne tenoit qu'a lui de prendre, et qu'il avoit fait sommer: cela n'étoit pas plus naturel encore, et on voit qu'il se conduisoit en politique; en soldat, il ne lui en auroit surement pas fait grace. Le Prince Louis avoit été malheureux partout, où il n'avoit pas pu se trouver. La défaite du Comte de la Tour, par Mr. De Legal, le 31. Juillet 1703, l'avoit bien dérangé; mais la bataille de Styrum entre Höchstedt et Nördlingen, au mois de Septembre, abîma sa campagne. Le Prince la finit par manquer Méningen, et s'éloigner de la Bavière; c'est ce que Mr. De Villars avoit prévu et opéré. Les Autrichiens ne pouvoient pas laisser assez de monde pour conserver Augsbourg, et devoient

prendre leurs quartiers d'hiver en Souabe, où le Prince Louis vouloit cependant pouvoir rassembler dix ou douze mille hommes en trés peu de tems. Avant de se retirer il avoit attendu assez de tems les François dans son camp prés d'Augsbourg. Il n'en prit le parti, que lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit plus avoir la supériorité en campagne.

Il falloit avoir l'esprit aussi de travers que le Ministre Chamillard, pour mander à son digne ami Mr. De Marsin, qu'il croyoit que le Prince vouloit faire passer son armée par la Suisse, en petites troupes de quatre ou de six hommes, sans armes, comme des voyageurs, le bâton à la main: et puis les faire entrer par le Lac de Genève en Savoye et de la en Piémont, où elles auroient retrouvé leurs fusils par des porte-balles sovoyards, qui les auroient portés sur la tête, comme ils portent leurs ballots de marchandises. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une si petite idée, ni exprimée plus petitement. Je ne vois pas que d'avoir cantonné, autour de Riecholdsried, d'avoir passé l'Iser, et campé à Altenried, ait pu produire un calcul aussi déraisonnable que çelui-là.

Le Prince désolé à Vienne par les ennemis qu'il avoit à la Cour, plus dangereux que les Bavieres et les Villars, et sur-tout les Marsin, les Tallards et les Villerois, eut pour sa consolation des remercimens de l'Empire, de sa bonne conduite, qui avoit été mal interprètée ailleurs. Le Maréchal de Tallard passa le Rhin avec 13000 hommes le 13. Mai, entre Brisack et Rainau, pour renforcer M. de Marsin et l'Electeur de Baviere,

qui, je ne sais pas pourquoi, s'étoit retiré vers la forêt noire au commencement de Mai avec 25000 hommes. Mr. de Thungen s'etendoit depuis cette forêt noire jusqu'au Bodensée. Il y avoit fait construire de terribles abatis devant la ligne qu'il occupoit, par 100000 hommes. Malgré cela il l'abandonna à l'approche des troupes bavaroises; et celles de Saxe et de Wurtemberg, nouvelles auxiliaires, ayant pris leur camp à l'extrémité de la forêt noire, il mit le sien près de Rottweil. L'Electeur qui ne laissoit pas que d'avoir une assez bonne routine de guerre, en profita, passa la ligne abandonnée, et se posta entre Bullingen et Villingen.

J'aimerois mieux trouver des fautes à Mr. de Thungen et de Styrum et au Duc de Wurtemberg qu'au Prince Louis: mais je suis obligé d'avouer qu'ils voulurent attaquer l'Electeur pour empêcher cette jonction: le Prince qui ne pouvoit pas en être, ainsi que je l'ai dit ailleurs, ne le leur permit pas. Il croyoit peut-être qu'il y avoit d'autres moyens de s'y opposer: mais eux ne connoissoient que celui-là. On dit qu'il s'imaginoit que Fribourg paroîtroit un obstacle; ses Généraux disoient, si le Prince Louis est avec nous, l'ennemi prendra plus de précautions. Profitons de son absence. Mais le Prince n'étoit pas payé pour avoir confiance en eux. Il vint prendre le commandement de l'armée le 19, et présenta tout de suite la bataille aux François et aux Bavarois. Comme les deux armées y trouvent rarement leur compte, l'uné des deux la refuse souvent; c'est ce qui arriva à l'armée ennemie. L'Electeur aban-

donna Villingen, et marcha à grands pas vers Ulm, et Mr. Tallard vers le Rhin.

Le Prince suivit jusqu'au Danube, et essaya d'entamer quelque part l'ennemi; mais il se fortifia entre Lauingen et Dillingen; et le Prince s'arrêta à une lieue d'Ulm, à Emmingen, où le Prince Eugène arriva de Vienne, avec plusieurs Regiments.

On vouloit frapper de grands coups cette année là, en Allemagne. Le Duc de Marlboroug s'avançoit avec 35000 hommes tant Anglois, que Hollandois, Brandenbourgeois et Hessois: et pour cacher son intention il eut l'air un moment de porter son attention vers la Moselle. Les trois Généraux français aussi habiles l'un que l'autre, ne purent croire qu'il marchoit en Souabe, lorsqu'ils le virent arriver.

Le Prince Eugène alla d'abord à sa rencontre. Le Prince Louis y alla ensuite. Mylord passa le Necker à Ladenbourg, et campa à Heilbronn. Ce fut là que ces trois grands Généraux tinrent une conférence, où assista le Duc de Würtemberg. Il y fut décidé que le Général Anglois feroit, avec ses troupes, partie du corps du Prince Louis, et que le Prince Eugéne iroit dans les lignes de Stolhoffen observer Mr. de Tallard, qui sur la marche de Marlboroug songeoit à renforcer l'Electeur. Mr. de Tallard lui fit dire d'attaquer les Anglois ou le Prince Louis, avant qu'ils se joignissent. Mais l'Electeur n'en voulut rien faire sans lui. Il le pressa de le venir joindre, et prit un camp avantageux pour tâcher de n'être pas attaquè lui-même.

Ce fut le 21. Juin, à Lutzhausen, que le Duc de Marlboroug entra avec ses Anglois dans le corps d'armée du Prince, et qu'ils campèrent assez près de l'ennemi entre Echingen et Languenau.

Les qualités morales sont bien nécessaires à un homme de guerre, et l'incompatibilité bien ordinaire et bien nuisible dans les armées. Le Général Anglois étoit fier, sans avoir encore raison de l'être; intéressé, jaloux, difficile et avantageux, au point de dire, en arrivant, qu'il venoit donner du coeur aux Allemands et les étrivières aux François. Le Prince ne lui ressembloit en rien. Il passa sur l'étiquette, et le rang qui lui donnoient ses victoires, plus que son Margraviat. Mylord Duc vouloit être son Général. Soyons le tour-à-tour plutôt, dit modestement le Prince. Ce fut celui de Marlborough, le 22 de Juillet, et peu s'en fallut qu'on ne s'en trouvât mal. L'Electeur partagea son armée en deux parties. Pour vouloir tout garder, il ne gardoit jamais rien. La moitié resta retranchée sur la montagne de Schellenberg, près de Donawerth. Le Prince et Mylord Duc voulurent marcher à cette place, qui leur ouvroit la Bavière. La crainte de l'Electeur de perdre les meubles de quelques maisons de campagnes, mit dans ce moment là son amitié pour Louis XIV à une telle épreuve, qu'il lui fit dire, qu'il étoit bien près de faire son accommodement avec l'Empereur.

Le Prince et le Duc, voyant que les retranchemens n'étoient pas tout à fait achevés, résolu-

rent d'en chasser le Comte d'Arco qui y commandoit les vingt bataillons Bavarois, quelques bataillons françois et quelques escadrons. Marlboroug crut les emporter tout seul; peut-être que le Prince, par un désir pareil de gloire, qui est excusable lorsqu'il n'est pas poussé trop loin, auroit remis volontiers l'attaque au lendemain; il y auroit eu plus d'ensemble; mais le Duc remarquoit, avec assez de raison, que les retranchemens seroient plus avancés.

Il y marcha à deux heures après-midi, avec une rapidité et une valeur parfaite; se battit pendant deux heures, sans avoir encore réussi; car les Bavarois, qui se défendoient avec autant de courage, s'avisèrent même de ce qui n'arrive presque jamais: ils firent une sortie qui en imposa beaucoup.

Ce premier combat, qui fit autant d'honneur aux Anglois qu'à eux, se passoit à la gauche de Mr. d'Arco.

Le Prince s'avança aux retranchemens de sa droite, attira tout le feu sur lui, fit sauter ses soldats dans le fossé, fit jetter des grenades, grimpa la hauteur aussi vîte qu'il put, reçut un coup de fusil au pied et gagna la bataille.

L'attaque Angloise réussit alors à merveille: les retranchemens furent abandonnés à huit heures du soir, et le pont sur le Danube si surchargé de fuyards, qu'il s'en noya beaucoup. On n'est jamais de bonne foi sur le nombre des morts, et je ne le conçois pas; car ils prouvent souvent la difficulté et le mérite du succès; on disoit six mil-

le pour les Autrichiens et les Anglois ; et cela ne m'etonneroit pas. Les uns et les autres y firent des prodiges de valeur.

La prise de Donawerth en étoit une suite nécessaire. Le Prince y mit garnison. On ruina bien vîte les retranchemens de Lawingen et Dillingen. L'Electeur, qui, y étoit resté, se retira à Augsbourg. Le Prince et le Duc passèrent le Danube et le Lech, prirent Neubourg, et aprés une petite résistance la forteresse de Rhain. La terreur se répandit dans ce malheureux pays, parceque le bruit y courut qu'on vouloit venger les mauvais traitemens faits à nos prisonniers. Cependant on n'a jamais vu dans nos armées des brûlures et des horreurs du Palatinat. Elles n'ont jamais apporté avec elles que l'effroi de leurs armes, et jamais de leurs flambeaux.

La victoire brillante et utile de Schellemberg donna un ton plus décidé à cette campagne qui en avoit besoin. Que faire quand on est si séparé ? On se rassembla de part et d'autre. On eût dit que le Prince Eugêne donnoit l'ordre à l'armée Françoise. Tallard à la nouvelle du succès du Prince Louis, quitta le Rhin, partit avec la Maison du Roi et 30000 hommes, et Villeroi le suivit avec 20000.

Le 16. Juillet, Tallard voulut prendre Villinlingen. Le 22 il en leva le siége. Il avoit affaire à un brave homme, le Baron de Vilsdorff. Le Prince Eugênè arrivoit. Tallard se dépêcha de quitter cette vallée, courut à Ulm, et puis à Augsbourg, où l'Electeur ne se sentoit pas de joie

de voir arriver des auxiliaires. Il embrassoit alors le Général, lui promettoit tout ce qu'on vouloit, ne faisoit rien, étoit tout François, écrivoit à Louis XIV. qu'il lui étoit attaché pour la vie, et le lendemain à l'Electrice, qu'il se racommoderoit quand il le pourroit avec la Cour de Vienne, puisqu'elle le vouloit. Villars ne lui auroit surement pas permis de venir plaider cette cause elle-même, dans son armée; mais Marsin y consentit, parce que c'étoit un bon homme.

Le Prince Eugène avoit traversé le Würtemberg, à la suite de Tallard, et étoit déja à Höchstedt le 5. du mois d'Août. C'est là, qu'il avoit l'air de commander aux Généraux françois de venir augmenter sa gloire.

Les Bavarois et les François partirent d'Augsbourg, et passerent le Danube pres de Lawingen, pour surprendre le Prince Eugène. Ils ne le connoissoient pas. Il se retira un moment à Schellemberg, et le 11. d'Août, se joignit à Marlboroug. L'Electeur et les Maréchaux rentrêrent dans l'ancien camp de Dillingen et Lawingen. Ce fut alors que le Prince fut détaché avec l'infanterie de la gauche et vingt-un escadrons, et mit le siège le 12 devant Ingolstadt. Comment le Prince Eugêne, qui savoit qu'il se battroit le 13, se défit-il d'un corps aussi considérable? Ingolstadt tomboit de lui-même, ainsi que toute la Bavière, si on battoit l'ennemi. Si l'on étoit battu, on étoit obligé de lever le siège. L'éleve du Prince Louis et son compagnon d'armes vis-à-vis des chrétiens. Il envoya prendre possession de Ratisbonne, aban-

donnée par les Bavarois. Cela lui valut même une lettre assez amère de la part des Etats de l'Empire.

Le 13 la fameuse bataille d'Höchstedt se donna. Tout le monde la sait par coeur.

25.

Max Emanuel unterhandelt mit Oesterreich über einen Separatfrieden.

Aus

den Memoires du Marquis D***, p. 540.

——— Vous voyez, me dit l'Electeur, *le péril, où je me trouve. On me fait d'une part des propositions trés avantageuses, si je veux mettre les armes bas, et entrer dans le parti des alliés; de l'autre, l'Electrice me sollicite, les intérêts de ma famille, et la conservation de mon païs m'y engagent, que me conseillez vous? Si j'attens ma destinée du sort des armes,* continua l'Electeur, *où en serai je réduit à la perte d'une bataille?* Je répondis à Son Altesse, *qu'il n'y avoit encore rien de desesperé, que l'arrivée du Maréchal de Tallard qui s'avançoit à grandes journées donneroit une nouvelle face aux affaires, et que si ses armes avoient du bonheur, elle se feroit considérer par*

les deux Rois, et se rendroit en même tems encore plus redoutable à ses Ennemis; que ceux là ne payeroient jamais d'ingratitude les services qu'elle leur rendoit dans cette guerre, et ceux-ci seroient obligés de lui faire des offres encore plus avantageuses: Que cependant j'étois d'avis quelle entrât en Négociation, et qu'elle feignit d'être disposée à un accommodement, jusques à l'arrivée du Maréchal de Tallard, à l'exemple du Duc de Savoye, qui en avoit ainsi usé dans la derniere guerre. Cet expédient ayant été proposé au Maréchal de Marsin, celuici-à l'approuva, à condition que l'Electeur lui feroit une confidence ouverte de tout ce qui se passeroit dans une affaire qui intéressoit de si prés le Roi son maitre. On ne vit plus de part, et d'autre qu'empressemens. Les Alliés croyoient que l'Electeur agissoit de bonne foi, et Son Altesse de son côté avoit le plaisir de voir toute l'étenduë des ouvertures qu'on lui faisoit, et sans communiquer tous les secrets de son coeur à Marsin qui l'éclairoit de prés, elle se réservoit la liberté de les accepter, si le Maréchal de Tallard n'arrivoit promptement.

La Negociation eut la réüssite qu'on en avoit espéré: l'Electeur gagna du tems, et d'abord qu'il eut apris l'arrivée de Tallard à Willingen et qu'il avoit devancé le Prince Eugene, il dit hautement qu'il vouloit demeurer attaché aux intérets des deux Couronnes. Pour lors les alliés voyant qu'il n'y avoit rien à faire avec un Prince qui les avoit amusé par une feinte Négociation, firent plusieurs détachemens de leur Armée, et donnérent la Baviere au

pillage, dans la pensée que le ravage, et la desolation de son païs l'obligeroient à sortir de ses rétranchemens, et à venir en rase Campagne; mais Son Altesse et le Maréchal de Marsin jugérent à propos de rester dans leur Camp. Le Maréchal de Tallard à la tête de soixante Escadrons et quarante Bataillons ayant passé par la forêt noire, et battu pendant sept jours inutilement Willingen, arriva enfin le 30 Juillet à Ulm, ce qui fit concevoir à l'Electeur, qui l'attendoit avec tant d'impatience, les plus belles esperances du monde. Nous sortimes enfin de nos rétranchemens et nous marchames vers le Danube; le Corps d'Armée du Maréchal de Tallard suivoit l'Electeur, leonziéme la jonction des deux Armées s'étant faite, nous passâmes le Danube à Lauwingen et nous vinmes camper à Hochstet. A ce mouvement, les Généraux des Alliés firent marcher toutes leurs troupes vers Donaweert, à la réserve d'un considerable Détachement, qui s'avança vers Ingolstadt pour en faire le Siége sous la conduite du Prince de Bade. Le Duc de Marlborough et le Prince Eugene s'étans mis à la tête d'un corps de Cavalerie, s'avancérent le douzieme à cinq heures du matin vers Sweyningen, pour reconnoître les Armées de France et de Bavière; Elles étoient pour lors campées dans la plaine de Pleintheym, où se donna la fameuse bataille, qui a décidé de la destinée de l'Electeur par la perte de tout son païs; et qui fut en même tems si fatale à la France.

Aus
den Mem. sur la Camp. du Prince Louis de Baden. II. Partie p. 188 — suiv.

— — — Qu'on me pardonne cette petite digression, en faveur de l'intéret que ce Prince inspire. L'Electeur de Bavière, pendant ce tems-là, encore plus mécontent des Officiers Généraux françois des Pays-bas, où il étoit allé faire la guerre, que de ceux qui avoient servi avec lui en Allemagne, fut bien près de se raccommoder avec l'Empereur; mais la différence de son caractère avec celui du Roi des Romains, qui en avoit peut être un peu trop, l'en empêcha. Le Roi des Romains détestoit l'Electeur depuis long-tems. Il éloigna S. M. J. de tout ce qu'elle vouloit lui accorder: et pour la seconde ou troisième fois, l'Electeur resta encore François malgré lui.

Soit que ces petites ruses n'entrassent pas dans la maniére du Prince Louis, ou que ceux les avoient employées, n'eussent pas réussi on changea d'avis, et de moyens. Cependant le malheureux Electeur, lassé d'être exilé de son pays, envoya son confesseur, le Jesuite Schmacker, au Prince Louis, pour se recommander à lui. Ses Etats lui écrivirent la lettre la plus touchante. Mr. de Styrum, ni le Roi des Romains n'arrêtèrent pas cette fois-ci sa réconciliation; le Prince Louis, qui l'avoit toujours voulue, signa avec plaisir, dans son camp d'Ilbersheim, un traité qui mettoit toutes les

places de l'Electeur au pouvoir de l'Empereur. Il fit prêter serment de fidélité par toute la Bavière, qui devoit être gouvernée par une administration autrichienne.

26.

Händel des Generals Maffei mit dem Obersten der rothen Grenadiere (eines aus lauter Franzosen bestehenden baierischen Regiments.)

s. Memoires du Marquis Maffei etc. Tome second. p. 51.

——— Il m'arriva une étrange avanture dans cette expedition. J'avois eu plusieurs fois sujet de faire des reproches au Commandant des Grénadiers rouges, qui s'appelloit Boismorel, par rapport aux pillages et désordres continuels que ses gens commettoient. Celui-ci, soit pour s'en venger, ou croyant se faire un nom, dans l'instant que j'ordonnai aux Grénadiers de s'avancer et de passer la riviere, poussa, comme un furieux, son cheval, et vint à moi au galop, me disant en françois: Que faisons-nous donc ici? et pourquoi nous arrêter si long-tems sans rien faire? Ce discours m'etonna, et je crus d'abord que la cervelle lui

avoit tourné. Je lui ordonnai cependant de garder les arrêts; mais non content de refuser de m'obéir, il s'avança contre moi et nous mimes presque en même tems le pistolet à la main. Mon frere qui accourut dans ce moment à cheval, le désarma aussitôt, tandis que je lui tenois le pistolet sur l'estomac: je me moderai cependant, et plusieurs Officiers intercedant pour lui, j'ordonnai à quelques Dragons de l'arrêter; et peu après je le fis relacher, avec ordre d'avancer avec ses gens contre l'Ennemi. Après l'Action je le fis remettre aux arrêts, le faisant garder par vingt hommes commandés par un Lieutenant, et une sentinelle à vûë. Sa faute étoit capitale; c'est pour quoi j'avois resolu de l'envoyer à Munich comme un criminel, afin qu'on lui fit son procès. Mais le Général Weichel étant arrivé et ayant pris le commandement se laissa engager par ses prieres à me proposer, si j'étois content, pour diminuer la honte de cet envoi, qu'il fut conduit seulement par un Lieutenant avec deux ou trois Dragons: la proposition me surprit, mais j'y consentis. J'envoyai au Conseil d'Etat une Relation de ce qui s'étoit passé, afin que par ordre de l'Electrice le Conseil de guerre prononçat la sentence. Le coupable, à son arrivée à Munich, fut d'abord mis en prison, mais par le crédit de quelques personnes, dont il avoit sçu gagner l'amitié, on lui donna dans la suite seulement l'arrêt chez lui. Ce fut alors qu'il écrivit contre moi un libelle rempli, comme je l'ai apris, de choses éxecrables, qu'il fit tenir à l'Electeur. J'écrivis de mon côté à Son Altesse Electorale pour la

supplier trés instamment de faire assembler le Conseil de guerre, afin que justice fût faite, et que l'on me donnat satisfaction. Le procèsse traîna pendant trois mois, et enfin, à force d'instances, que je ne cessois de renonveller de la manière la plus vive et la plus pressante, il se tint un Conseil le 24. Novemb., dont le Général Weichel fut nommé President. Plusieurs Officiers le condamnerent à perdre la tête sur un echaffaut, non seulement pour son crime mais encore pour les calomnies atroces qu'il avoit ecrites contre moi: mais quelques autres ayant jugé qu'il suffiroit de l'obliger à reconnoitre publiquement sa faute, et à m'en demander humblement pardon, tant de bouche que par écrit, la sentence fut couchée en ces termes, et portée au grand Conseil de guerre, qui l'envoya au Conseil d'Etat, et celui-ci à l'Electeur. Mais la sentence étant resté, je ne sais pour quelle raison, pendant huit jours sur la table, sans qu'on procedât à l'execution, le coupable s'enfuit, contre la parole donnée, et se rendit à Ingolstadt, précisement dans le tems qu'on alloit remettre cette forteresse aux Imperiaux. Le Conseil d'Etat m'envoya une Copie autentique de la sentence, avec une attestation de la fuite, et de l'infamie, qui en rejaillissoit sur le coupable.

27.

Aufstand der baierisch-französischen Garnison in Ingolstadt.

Aus

den Memoires de Mr. de la Colonie, Tome 2. p. 129—167.

— — — Pendant que nous poursuivions les Impériaux, et que nous en avions nétoyé la Baviere, le Conseil d'Etat de Munich avoit secrétement obtenu de Madame l'Electrice la permission d'envoyer une députation à Vienne, pour traiter, à l'insçù des Officiers Généraux de l'Armée, d'un accommodement avec Sa Majesté impériale. Ce Conseil timide avoit représenté à la Princesse que ses Sujets avoient extrêmement souffert, et qu'ils n'étoient plus en état de fournir les sommes qu'il faudroit pour soutenir la guerre; que dans la situation où étoient les affaires, il n'y avoit point de meilleur parti à prendre que celui d'implorer la clemence de l'Empereur, pendant que nos troupes paroissoient victorieuses. Que si Son Altesse s'opiniâtroit à soutenir dans sa régence, un parti étranger contre celui de sa Patrie même, cette conduite à laquelle on n'avoit pas dû s'attendre depuis la Bataille d'Hochstet, aliéneroit les esprits de tout le corps Germanique, qui ne manqueroit pas defaire un dernier éffort pour envahir ses Etats, et qu'alors il ne seroit plus tems de songer

à un accommodement. Qu'avec la perte de tous ses Etats, ils avoient à craindre qu'Elle même et sa famille ne vinssent à tomber entre les mains de leurs Ennemis; qu'ils ne pouvoient tourner leurs tristes réflexions de ce côté-là, sans avoir le coeur pénétré de douleur. Cette princesse fut priée de se ressouvenir des efforts qu'Elle avoit fait Elle même, pour porter l'Electeur à entrer en accommodement, et de se rapeller les raisons dont Elle s'étoit servie, afin d'être touchée de compassion pour des peuples qui lui demandoient par leur bouche, de ne les pas exposer aux fureurs d'une Guerre qui ne pouvoit tourner qu'à la destruction et à la ruine totale de tout l'Etat, quel qu'en pût être l'évenement. On lui remontra encore que la solde étoit dûë aux troupes depuis le premier d'Août, sans qu'on eût pû trouver assez de fonds pour la payer; que plus on differoit à faire la paix, plus les arrérages s'accumuleroient, sans espèrance de ressources. Qu'outre le payement des troupes qu'on ne pouvoit faire, et qui occasionneroit la désertion, il faudroit encore des Recruës, pour tenir les Régimens en état de faire la Guerre; que ne pouvant faire ni l'un ni l'autre, on se trouveroit en peu de tems sans aucune ressource: et qu'il étoit plus prudent de se servir du tems présent pour faire un traité de paix, que d'attendre à la derniére extrémité.

Cette Remontrance etudiée avoit pour principe l'intérêt des membres qui composoient le Conseil d'Etat; ils rendoient tous les moyens de soutenir la Guerre difficiles et impraticables, par-

cequ'ils ne la vouloient pas, et les finances passant par leurs mains, ils trouvoient assez de prétextes pour faire connoître l'impossibilité de fournir aux besoins des troupes et aux frais de la guerre. D'ailleurs ils étoient bien aises de faire connoître à l'Empereur, qu'ils regardoient déja comme leur Souverain, les soins qu'ils se donnoient pour ses intérêts, afin d'en obtenir la récompense. Il se peut bien aussi que le coeur n'y fut pas entiérement porté et que la crainte y eût plus de part que l'intérêt mais ce qui en résultoit n'en étoit pas moins le même. Le Conseil d'Etat avoit auprés de Madame l'Electrice, le Pere Schmacker Jesuite, son Confesseur, qui mélant pieusement ses représentations avec celles de Mess. les Conseillers, détermina enfin Mad. l'Electrice à demander secretement la paix.

Cependant toutes ces menées ne pûrent pas se faire avec tant de secret que nos Officiers-Généraux n'en eussent l'éveil; ils avoient envoyé à Munich pour solliciter le payement des troupes. Les Envoyés s'adréssérent à Messieurs du conseil, et à tous ceux qui étoient préposés pour faire la solde sans obtenir de réponse; plus ils marquoient d'empressement, et moins ils en tiroient raison; enfin à force d'entrer en détail, ils démêlirent par les reponses inquiétes qui leur fûrent faites, que Madame l'Electrice seroit obligée de faire la paix pour se délivrer des importunités. On leur dit qu'il n'étoit pas question de payement, parceque le trésor étoit épuisé, et qu'on ne pouvoit lever aucun subside sur les peuples; qu'ils feroient

mieux de retourner à leurs troupes, et modérer leurs empressemens: et que quand on seroit en état de payer, on en donneroit avis, sans qu'ils vinssent perdre leur tems inutilement. Cette réponse donna occasion à nos envoyés d'entrer dans les plus grands éclaircissemens, et à force de tourner la matiére ils démêlérent que le Conseil ne comptoit pas attendre longtems à se délivrer des inquiétudes que lui causoient les troupes.

Nos Envoyés revinrent joindre l'Armée, trés mécontens de leur voyage, et nous apprirent ce qu'ils avoient découvert; nous en fûmes d'autant plus surpris, que nous avions compté que nos Victoires devoient faire recevoir nos demandes favorablement. Cependant bien loin de nous tenir compte de tous les avantages que nous avions remportés sur les Ennemis, on ne nous regardoit plus que comme des importuns. La fidelité des troupes n'en fut pourtant point ebranlée; elles avoient une ardeur sincere de conserver la Bavière, et tous ceux qui composoient le Corps de nôtre Armée étoient dans l'intention de se passer de tout, plutôt que d'abandonner les intérêts d'un Prince adoré de ses Sujets. Nous allions plus loin, car notre intention ne se bornoit pas à conserver la Bavière, nous voulions encore pousser nos Conquêtes dans le pays Ennemi, pourvû qu'on eût soin de nous fournir seulement du pain et des Recruës. Nous assemblâmes à ce sujet un Conseil de Guerre entre les Officiers Généraux et les Commandans de chaque Regiment, où aprés avoir mûrement reflechi sur tout ce qui pouvoit arriver,

on fit un mémoire raisonné par lequel nous faisions voir évidemment qu'il étoit encore plus utile de soutenir la Guerre, que de faire une paix particuliére. Nous exposions que quelque Traité que pût faire Madame l'Electrice, dans l'occasion présente, il lui seroit toujours désavantageux; parce que la Cour de Vienne, qui étoit en possession d'agir despotiquement sur les Membres de l'Empire, ne se croiroit point obligée d'en observer réligieusement les Articles, si elle trouvoit qu'il convint à ses intérêts de les enfreindre. Qu'en croyant faire un accomodement de Souverain à Souverain, on ne feroit que préparer le joug sous lequel il faudroit baisser la tête, selon qu'il plairoit à la Maison d'Autriche; que les égards qu'on prétendoit avoir pour les peuples de Bavière, n'étoient qu'un prétexte pour les livrer entiers à l'Ennemi, afin qu'ils fussent mieux en état de fournir aux subsides que l'Empereur imposeroit sur eux: que l'on connoîtroit quand il ne seroit plus tems, que les Bavarois étoient en état de soutenir une Armée plus considérable que la nôtre, si les Revenus de l'état étoient fidélement distribués. Que si on avoit de la compassion pour eux, il falloit la leur marquer, en faisant tous les efforts possibles pour les garantir de tomber entre les mains des Autrichiens leurs plus grands Ennemis. Que s'il arrivoit que la Cour de Vienne les eût pour Sujets, elle les traiteroit comme des peuples qu'il faudroit tôt ou tard remettre à leur véritable Maître, et qu'en cette vûë les subsides et les impositions ne seroient pas épargnés; qu'alors on verroit la différence des taxes qui seroient im-

posées par les Ennemis, à celles qu'il falloit pour le soutien d'une Armée, qui veilleroit à leur conservation. Que si toutes ces raisons n'opéroient rien, et qu'absolument on ne voulût pas contraindre les peuples à fournir aux frais de la Guerre, il y avoit encore d'autres moyens d'y pourvoir. Qu'il falloit faire un état général du nombre infini de Vases d'argens superflus qui étoient dans les Abbayes, Cloîtres, Couvents et Paroisses, en donner des reconnoissances à ceux à qui ils apartiendroient, et les mettre en monnoye. Qu'outre cette argenterie, il y avoit encore dans toutes les églises un nombre infini de cloches dont on pouvoit mettre une partie en espéces, auxquelles on donneroit telle valeur qu'on jugeroit à propos; que pour peu que les peuples donassent de leur côte, ces deux articles seroient plus que suffisans pour soutenir les Troupes qui étoient sur pied, et pour faire une augmentation considérable. Qu'on avoit la ressource du bled et des bestiaux, dont le pays est si abondant, qu'il fournit tous les ans à la subsistance de plusieurs Provinces des environs; qu'avec tous ces avantages les troupes se contenteroient de six mois de paye par an, pourvû qu'on leur tint un fidéle compte du surplus, qu'on ne payeroit que lorsqu'on seroit en état de le faire: et que non seulement l'Armée défendroit l'Etat, mais encore elle pourroit faire des conquêtes sur le pays ennemi. Que les Provinces de Lintz et Salzbourg, ayant leurs frontiéres ouvertes, on en tireroit des contributions qui seroient portées au trésor de l'Etat; enfin on assuroit Madame l'E-

lectrice qu'on obligeroit l'Empereur à faire une si grande diversion d'armes, s'il vouloit s'opposer à nos entreprises, que la France inépuisable en ressources, en profiteroit pour nos envoyer du secours, comme elle l'avoit fait l'année précédente, et que c'étoit le seul moyen de rapeller l'Electeur dans ses Etats. Nos remontrances fùrent présentées à Madame l'Electrice et au conseil d'Etat, et bien loin d'être écoutées, elles ne servirent que de prétexte à donner à la Princesse des impressions désavantageuses aux troupes. Le Conseil nous accusa de vouloir sacrifier le pays à nos intérêts particuliers, par la crainte que nous avions de perdre nos emplois en faisant la paix; au lieu que dans la confusion d'une Guerre, nous pouvions nous rendre les maîtres du Gouvernement, et commettre des exactions sur les sujets du Prince, comme sur les Ennemis; que la Paix étoit le meilleur parti qu'il y avoit à suivre, et qu'il ne falloit pas nous écouter. D'ailleurs les choses étoient trop avancées avec l'Empereur quand nous fimes remontrances; les Articles préliminaires étoient déja acceptés de part et d'autre, et enfin il fut déterminé de suivre les projets, et de ne pas nous répondre.

Dans le tems que toutes choses étoient d'accord entre l'Empereur et Mad. l'Electrice, les troupes impériales firent un mouvement, et vinrent paroître dans la plaine de Straubing; nous étions assez eloignés de cet endroit, et sur l'avis que nous en reçumes, nos Généraux firent mettre l'Armée en marche, dans l'intention de les aller com-

battre, et d'empêcher le Siége de cette Place, que nous crûmes qu'ils avoient dessein de faire. Le Conseil de Munich ayant apris nos mouvemens se douta de nos intentions, qu'il auroit trouvé trés louables dans un autre tems; il dépêcha en diligence le Sieur Neysinguer, Membre du Conseil, qui nous aporta un Ordre de la part de Madame l'Electrice par lequel il nous étoit defendu de commettre à l'avenir aucun acte d'hostilité contre les troupes de l'Empereur, et de nous retirer dans un lieu marqué pour nôtre campement, jusqu'à nouvel ordre. Alors nous fûmes convaincus du peu d'attention qu'on avoit fait à nos remonstrances, et du traité conclu selon les desirs du Conseil craintif, qui vouloit se faire des protecteurs à la Cour de Vienne. Nous eûmes entre nous plusieurs conférences à ce sujet; et tout bien examiné, il n'étoit que trop certain que Mad. l'Electrice avoit écouté favorablement les avis de son Conseil, qui l'entraînoit dans un parti qui lui étoit préjudiciable, et lui faisoit concevoir nos remontrances comme contraires à ses intérêts et à la tranquillité de ses Etats. Il auroit été à souhaiter que leur raisons eussent été meilleurs que les nôtres; mais les événemens ont malheureusement prouvé le contraire.

A réfléchir sans partialité sur tout ce qui se passa à cet égard, il est certain, que les intentions des gens de Guerre étoient pures et sincéres, et que celles des Ministre avoient pour objet leurs craintes et leurs propres intérêts; si les premieres avoient été suivies, on auroit encore,

avec plus d'ardeur et de confiance, fait tête aux armes de l'Empereur, qu'on n'avoit fait avant d'avoir reçû le secours de France; chacun auroit adopté la quérelle de son Maître comme la sienne propre; et les Ennemis auroient eu à redouter des troupes qui ne connoissoient point les dangers. D'un autre côté les peuples étoient portés d'inclination à prendre les armes pour leur propre défense, afin de ne pas tomber sous une domination étrangére; et l'on auroit trouvé plus de soixante mille hommes de bonne volonté; qui auroit donné de l'occupation aux Imperiaux. Les preuves de ce que je dis sont si certaines, que s'étant vûs abandonnés des troupes et du Prince, ils ne pûrent s'empêcher de donner des marques de leur bonne volonté; on leur vit prendre les armes sans se faire de chefs, mais seulement pour se soustraire à la domination de l'Empereur; et quoique sans conducteurs, ils donnérent de l'embarras à la Cour de Vienne. Ils étoient déjà plus de vingt mille sous les armes en differens endroits, et ils ne les auroient pas quittés, si on ne les y avoit engagés par une composition séduisante; elle fut si peu observé, qu'aussitôt que ces pauvres malheureux eûrent cessé de se défendre, ils fûrent tous sacrifiés à la fureur des Autrichiens, qui les égorgérent inhumainement contre la foi jurée. On peut conclure de ce que je viens de rapporter que les troupes et les peuples auroient versé jusqu'à la derniére goute de leur sang pour soutenir les intérêts de de leur Souverain; et que si le Conseil avoit été dans de bons sentimens, la Bavière

se seroit soutenüe par clle-même, et ne seroit peut être pas tombée sous le joug d'une Puissance étrangére. Malgré la pacification, elle en a été traitée pendant dix ans aussi cruellement, que si on l'avoit envahie les armes à la main; et ses Princes se sont vûs sans liberté.

Enfin les moteurs du Conseil jugérent à propos d'inspirer qu'il falloit implorer la clémence de l'Empereur, et aprés avoir arrangé les moyens d'y parvenir, on convint secrétement que Madame l'Electrice commenceroit par livrer à Sa Majesté Imperiale les Villes de Landsberg, Ingolstadt, Straubing, Scharding, Braunau, et Landshut, qui étoient les principales fortifications de la Bavière, et qu'aprés que les troupes impériales seroient entrées dans ces places, Elle congédieroit toutes ses troupes pour se retirer où bon leur sembleroit, pourvû qu'elles ne sortissent pas de l'Empire, et que sur le nombre, Elle se réserveroit un seul Bataillon à son choix pour lui servir de garde. Que cette Princesse se contenteroit de garder la Ville et le Baillage de Munich seulement, pour lui servir d'entretien et de Souveraineté; que moyennant cette portion, tout le reste de la Bavière demeureroit à Sa Majesté impériale, pour en faire à son choix et volonté comme de ses propres Etats. Moyennant ce traité, Madame l'Electrice ne devoit point être inquietée dans la Ville, et Baillage de Munich, sous quelque prétexte que ce fût; et à l'égard des arrérages de la solde qui étoit duë aux troupes, il ne fut pris aucune mesure pour y satisfaire.

Ce dernier article, que les Ministres avoient caché à Madame l'Electrice et à l'Empereur, leur causoit un peu d'embarras; leur dessein n'ètoit pas de payer des troupes qu'on alloit renvoyer au premier jour. Ils pensoient bien que nôtre Armée demeurant assemblée, pourroit s'en faire raison lorsqu'elle se verroit n'avoir plus rien à espérer ni à ménager; c'est pourquoi ils cherchérent les moyens de la dissiper. On fit la distribution des quartiers de chaque Régiment: et on les sépara si bien les uns des autres, qu'il ne fût plus question d'Armée Bavaroise.

Dans cette distribution, mon Bataillon de Grénadiers fut destiné pour entrer avec les trois Bataillons du Régiment de Lizelbourg, sous le Commandement du Maréchal de Camp de ce nom, dans la Ville d'Ingolstat, sans qu'on donnât à ce Commandant aucune connoissance de ce qu'il avoit à faire, et sans lui rien dire du traité fait entre l'Empereur et Madame l'Electrice. Le Conseil, qui se méfioit du mècontentement des troupes, voulut le tenir caché jusqu'au moment que les Impériaux se présenteroient pour prendre possession des places; alors se prévalant de l'autorité de la princesse, les ordres devoient être donnés à chaque Commandant, avec toute la rigueur nécessaire pour les contraindre à l'obeissance. Il étoit question à cet ordre de quitter les armes dans les places où l'on se trouveroit; et aprés avoir reçu la garnison impériale, de se retirer comme des particuliers chacun ou l'on pourroit. Messieurs du Conseil vouloient par cette conduite nous ôter

le tems de réflexion, en ne nous envoyant l'ordre qu'au moment qu'il faudroit évacuer; mais malgré leurs précautions, nous découvrîmes leurs desseins, et nous eûmes le tems de conférer sur le cas présent, pour nous faire rendre justice. Ce Traité qui excitoit la curiosité de tout le monde, devint insensiblement connu; j'apris avec une véritable douleur, qu'on n'y parloit point des Grénadiers François; et cette omission ne donnoit pas lieu de penser favorablement sur nôtre destinée. Les uns prétendoient que nous serions tous passés par les armes comme détestables chez la Nation; les autres ne croyoient pas qu'on nous fit tant d'honneur, ils assuroient qu'on pendroit tous les Grenadiers dans les bois d'Ingolstat, comme Déserteurs de l'Empire: enfin de tous ceux qui parloient de nous, il n'y en avoit pas un qui ne conclut à la mort, le genre seul n'étoit point décidé. Il est vrai qu'il y avoit bien des choses sur le compte du Bataillon; il n'étoit composé que de François, premier grief; ces François étoient Deserteurs de l'Empire, second grief; ils avoient commis des maraudes excessives, troisième grief. Mais quand ce Régiment étant traité comme les Bavarois, auroit été plus heureux; il n'auroit jamaîs pû traverser l'Allemagne pour gagner la France, sans être massacré par les Paysans. Nous etions regardés comme les ennemis de tout le Corps Germanique, et nous nous trouvions au milieu de l'Empire, livrés à la fureur des peuples, sans ressource et sans appui. J'étois chargé de Soldats infortunés, à qui des indiscrets avoient la charité de rafraichir la mé-

moire sur les malheurs dont ils étoient menacés, enfin on s'étoit fait une idée si funeste du sort des Grénadiers françois, que l'on croyoit réellement qu'il n'y avoit point de grace pour eux.

M. de Lizelbourg, parfaitement honnête homme, étoit pénétré jusqu'au fond de l'ame, de l'injustice qu'on alloit faire à l'insçû de Madame l'Electrice, à des troupes qui avoient servi avec tout le zèle possible; il n'étoit point eloigné de travailler aux moyens de leur faire rendre justice, avant de livrer aux Impériaux une Ville telle qu'Ingolstadt. C'étoit une place qui par ses fortifications, ses Magasins et son Arsenal, étoit la plus considérable des Etats de Bavière; mais ne voulant rien faire de son chef, il en conféra avec M. de Florimont son Lieutenant-Colonel, à présent Maréchal de Camp, et avec moi. Nous étions les premiers Officiers de sa Garnison; et nous convinmes que sans être rebelles aux interêts de Madame l'Electrice, nous pouvions, avant de rendre la Place, demander qu'on eût à satisfaire les troupes et nous tenir dedans, jusqu'à ce qu'on nous eût rendu justice. Que s'il failloit soutenir un Siége, ce ne séroit que contre l'Empereur et les Ministres de Bavière que nous agirions; puisque l'intention de la princesse n'étoit point qu'on fit aux troupes une injustice dont Elle n'étoit point informée. Au surplus nous convinmes en cas d'événement de faire un Placet pour lui présenter, afin de l'informer des raisons qui nous obligeoient à ne pas rendre Ingolstadt.

Aprés avoir arrêté entre nous ce qu'il falloit faire, nous communiquâmes nôtre Résultat aux autres Officiers de la Garnison, qui fûrent ravis de nous trouver dans des dispositions qui tendoient au bien général, et chacun prit la résolution de répandre jusqu'à la derniére goute de son sang, plutôt que de rendre la Place sans être satisfait. Quand je vis tous les Officiers dans cette resolution, je me flattai de réussir dans un dessein que j'avois prémédité, et que je n'avois pas encore osé mettre au jour; il s'agissoit de mes Grenadiers françois. Je remontrai à nos principaux Officiers, que sans préjudicier à leurs intérêts je pourrois proposer quelque nouveau traité pour eux, supposé, qu'ils eussent été oubliés, comme l'on disoit, dans celui de Madame l'Electrice; je leur mis devant les yeux le service que leur rendroit mon Bataillon, en cas qu'il fallût soutenir un Siége contre les Impériaux, et les fis contenir de lui rendre service à leur tour. On convint donc qu'on n'entreroit en aucune composition, qu'au préalable on n'eût décidé du sort des Grenadiers: et l'article en fut ajoûté au Placet que nous avions dressé pour envoyer à Madame l'Electrice quand il seroit necessaire.

Enfin le jour que les Impériaux devoient entrer dans Ingolstadt nous fût annoncé la veille, 11. de Novembre, par un ordre de Madame l'Electrice. Il contenoit que nous eussions à évacuer la place, et à la livrer à la Garnison Impériale, aprés avoir remis les clefs au Maréchal d'Herbevillé, Général de l'Empereur et les armes dans l'Arsenal; que

telle étoit la volonté de Son Altesse Madame, à laquelle on ne pouvoit contrevenir sans encourir sa disgrace; et que pour le bien de l'Etat, ayant jugé nécessaire de congédier une partie de ses troupes, la garnison d'Ingolstadt étoit remerciée de ses services; et pouvoit se retirer où bon lui sembleroit. Il ne fut point parlé dans cet ordre du payement des troupes ni de mes Grénadiers; tous les Officiers de la Garnison l'ayant entendu lire, fûrent pénétrés jusqu'au fond de l'ame, de voir qu'on soutenoit l'injustice jusqu'au bout. Ils en fûrent si irrités, que la résolution qu'ils avoient prise de ne pas livrer la place, en devint plus ferme; cependant pour faire connoître à Madame l'Electrice, qu'en prenant ce parti nos intentions n'etoient pas de nous rendre rebelles à ses volontés, nous dépéchâmes un Exprés pour lui présenter notre Placet. On y détailloit les raisons qui nous obligeoient à réfuser la porte aux Impériaux; et aussitôt nous prîmes les précautions nécessaires pour n'être pas surpris.

Le Maréchal d'Herbeville ne manqua point de paroître le lendemain sur les dix heures du matin, avec un Gros de troupes de Cavalerie et d'Infanterie, qu'il laissa dans une plaine voisine de la ville. Il s'avança avec quelques Officiers et un Deputé du conseil de Munich, pour nous annoncer l'ordre et les intentions des deux Puissances. Nous avions eû soin de tenir jusqu'à la dernière barriére bien fermée, et les remparts et chemins couverts bordés de nôtre Infanterie. Aussitôt qu'il parut, Mrs. de Lizelbourg, Florimont et moi,

avec quelques autres Officiers, nous avançâmes jusqu'à la derniere barrière, afin de conférer d'entrer en explication avec ce Général, qui parut trés surpris de nous trouver dans une résolution si contraire aux ordres qu'on lui avoit donnés. Il étoit faché d'être obligé de retourner sur ses pas, sans exécuter sa commission; et conjointement avec le Député du conseil, il voulut nous faire des représentations sur la hardiesse de notre coup. Il nous dit que le défaut de paye n'étoit pas un sujet de se soustraire aux conventions et aux ordres de Sa Majesté Impériale et de Madame l'Electrice; que le refus que nous faisions étoit une rébellion formelle, que nous voulions couvrir d'un mauvais prétexte, et il nous engagea à y faire reflexion avant qu'il le prenoit sur un ton si haut; nous lui dîmes que nous avions à lui conseiller à nôtre tour de prendre le parti de se retirer, et que s'il n'obéissoit pas promtement, il pourroit lui en coûter plus cher qu'à nous, et qu'il n'avoit pas de tems à perdre pour retirer sa troupe hors de la portée du Canon: ce qu'il fit sans répliquer.

Le refus que nous fîmes de rendre Ingolstadt fit grand bruit à la Cour de Vienne, et à celle de Munich; on se plaignit à Madame l'Electrice de l'inexecution du traité; on lui demanda de donner des ordres plus absolus, et de nous contraindre d'obéir. Le Conseil de son côté se trouva extrêmement irrité de notre hardiesse, parce qu'elle alloit contre ses intérêts; il nous adressa un nouvel ordre, sous le nom et l'autorité de Madame l'Electrice, où sans faire mention des representations

que nous avions faites par le dernier Placet, il étoit porté que si nous n'obeissions pas aussitôt que nous l'aurions reçû, nous encourrions toute sa disgrace, et que notre action seroit regardée comme une rebellion manifeste, qui seroit punie comme elle le méritoit.

Cet ordre uouveau ne nous étonna point; nous étions persuadés que ces menaces venoient uniquement du Conseil, et fort peu de Madame l'Electrice, à qui il importoit peu que la place tombât plutôt ou plus tard au pouvoir des Impériaux. Tous les maux étoient déja faits, et nôtre conduite ne pouvoit les rendre pires qu'ils étoient; nous savions d'ailleurs que les arrerages qu'on nous refusoit ne seroient point au profit de Son Altesse; que ce seroient les Ministres ou la Cour de Vienne qui en profiteroient. Ainsi tout considéré, nous restâmes dans la même résolution, et redoublâmes nos précautions contre les surprises. Cependant pour n'être pas en demeure, nous fîmes un nouveau Placet, encore plus circonstancié que le premier, par lequel il étoit evidemment prouvé que nôtre conduite n'avoit rien de contraire à l'intérêt de Madame l'Electrice, qu'elle ne regardoit que l'Empereur, ou tout au plus les Etats qui lui étoient cédés. Qu'il étoit de droit naturel de nous faire payer; que si nous ne l'étions pas à présent, sur les revenus du pays que l'on abandonnoit, il seroit fâcheux pour l'Electeur de se trouver un jour chargé de nous satisfaire, faute par nous de n'y avoir pas contraint les Impériaux, dans le tems que nous pouvions le faire, sans que Madame l'Electrice y fût nullement intéressée. Nous la

supplions trés humblement de ne pas trouver mauvais tout ce que nous pourrions faire à cet égard, puisque nos intentions n'avoient rien de contraire à ses intérêts et au respect que nous lui devions; mais de remettre seulement à l'Empéreur le pouvoir de nous contraindre, puisqu'il étoit sensé qu'Elle n'avoit plus de troupes ni de places. Nôtre Placet fut écrit en François, parce que la Princesse ne sçavoit point la langue Allemande; il lui fut donné en main propre, et eût tout l'effet qui nous en pouvions attendre. Madame l'Electrice ne se mêla plus de ce que pouvoit devenir Ingolstat, et laissa à la Cour de Vienne le soin d'y apporter tel reméde qu'elle jugeroit à propos.

Nous demeurâmes jusqu'au 27 du mois sans entendre parler de rien; ensuite le Roi des Romains revenant du Siége de Landau, avec le Prince Eugene, passa chez le Maréchal de Herbeville, qui avoit son quartier à quatre lieuës d'Ingolstat. D'Herbeville rendit comte des raisons qui l'avoient empêché de prendre possession d'Ingolstat. Le Roi des Romains continua sa route à Vienne, et laissa au Prince Eugene le soin de rémédier à cette affaire. Le Prince Eugene, avec une louable modération, voulut savoir de nous mêmes pourquoi nous refusions de rendre cette place selon l'intention de Madame l'Electrice. Il nous déPuta un Lieutenant Colonel, pour nous dire qu'il souhaitoit que nous lui envoyassions une personne avec laquelle il pût conférer sur les difficultés qui pouvoient donner lieu à nôtre refus. Aussitôt M. de Liselbourg fit assembler les Officiers de la Garnison; il fut deliberé que je me chargerois

de la commission, et je fûs envoyé au Prince Eugene.

Ce Prince me reçût avec beaucoup de bonté, et sans autres témoins que nous deux; j'eûs l'honneur de lui représenter dans son cabinet la justice qu'il y avoit de satisfaire des troupes qui avoient servi avec zèle et réputation. Je lui dis que les sommes qu'on prétendoit leur retenir ne reviendroient ni au profit de sa Majesté Impériale, ni à celui de Madame l'Electrice; et que ce qui nous étoit dû étoit la seule raison qui nous avoit empêché de quitter les armes. A l'égard de Régiment des Grénadiers françois, qui n'avoient pas été compris dans lè traité de Madame l'Electrice, je remontrai que n'étant pas nés Sujets de la Bavière, on les avoit omis par oubli ou par mauvais dessein, et qu'il étoit de la justice de faire un traité particulier, qui décidat du sort et de la sûreté de ce Régiment. Le Prince me demanda ce que je prétendois obtenir par ce traité. Je demande, Monseigneur, lui dis-je, que Sa Majesté Impériale ait la bonté d'accorder que le Régiment des Grenadiers françois sorte de la Ville d'Ingolstat avec tous les honneurs; c'est-à dire Tambour battant, Drapeaux déployés, Armes et Bagages, avec les Domestiques et tous les françois qui pourront se trouver dans la Ville, pour être conduits par des Commissaires et une Escorte convenable jusques dans la Ville de Strasbourg, par la voye la plus courte; que nos marches soient réglées à 5 lieues tout au plus par jour, et que le troisiéme jour on séjournera; que dans les lieux des logemens d'E-

tape nous soit réguliérement fournie; que pour le transport de nos malades et de nos bagages il nous soit donné tous les chariots nécessaires, gratis. Que les Comissaires et l'Escorte, qui nous accompagneront, soient chargés du soin de pourvoir aux logemens et aux autres choses nécessaires, sans que le Régiment y ait de participation, afin d'éviter tous les prétextes qui pourroient réveiller l'antipathie des Allemands et des François: et que pour la sûreté de tous ces articles, Sa Majesté Impériale envoye des Otages dans la Ville de Strasbourg pour y demeurer jusqu'a ce que le Régiment y soit arrivé.

Le Prince Eugene m'écouta avec attention, et me demanda, avec sa modération ordinaire, si j'avois bien pensé aux propositions que je venois de faire; et si un Régiment étranger seul au milieu de l'Empire, pouvoit prétendre à tous les honneurs que je demandois, ou pour mieux dire, faire la loi à l'Empereur, en exigeant des conditions que la Garnison d'Ingolstat n'obtiendroit pas quand elle seroit forte de dix mille hommes. Il me fit entendre que j'aurois dû me borner à demander des Passeports, pour que chacun de nos Grenadiers pût se retirer en sûrêté oû il lui plairoit; et que ce seroit même nous accorder une grace, parce que nôtre Régiment ne pouvoit prétendre d'autres articles que ceux accordés à la Garnison d'Ingolstat. Que quoi que nous eussions été oubliés dans le traité de Madame l'Electrice, il vouloit bien par considération, prendre sur lui de nous distribuer des Passeports, selon l'état que je lui

fournirois, avec lesquels chacun pourroit se retirer en particulier, ou jusqu'au nombre de dix ensemble, si on le souhaitoit ; et que c'étoit tout ce qu'il pouvoit nous accorder, avec la paye qui nous étoit duë. Il m'ajoûta qu'il alloit travailler incessamment à satisfaire la Garnison, afin de lever tous les prétextes d'evacuer la place, et que si j'acceptois les propositions avantageuses qu'il me faisoit, nous recevrions l'argent et les Passeports au premier jour.

Je représentai de nouveau à ce Prince que les propositions qu'il avoit la bonté de me faire, paroissoient justes et raisonnables, et que dans toute autre occasion ses Passeports seroient suffisans ; mais que dans le cas où nous étions ce n'étoit point assez, que l'on étoit en attention sur nôtre Régiment ; que tout le Monde avoit décidé de son sort, le condamnant à périr ; que dans cette prévention, les Paysans de Souabe, accoutumés au carnage et aux dépoüilles depuis la bataille d'Hochstet, ne respecteroient aucuns Passeports chez des François quils trouveroient sans défenses ; que la cruauté de ces peuples ayant augmenté, avec la mauvaise conduite de nos Grenadiers à leur égard, il étoit moralement impossible qu'ils pussent traverser le pays sans être massacrés. Que je suppliois Son Altesse d'entrer dans mes raisons ; qu'Elle veroit que mes intentions n'étoient pas de faire la loi au milieu de l'Empire ; que c'etoit plutôt la situation où nous étions, qui m'imposoit la necessité, de demander cette grace ; que nôtre Régiment seul n'étoit pas un objet qui pût

tirer à conséquence pour la gloire de l'Empéreur; et que l'honneur que je demandois n'avoit pour but que nôtre sûreté.

Ce Prince, aprés avoir demeuré quelque tems sans me répondre, entra enfin dans mes raisons; il voulut cependant, avant de se découvrir, les combattre par d'autres, pour voir si je persisterois avec fermeté: et il m'en allégua de si fortes, que je fûs contraint de lui dire que le Régiment s'étoit acquis tant de réputation, que pour la soutenir, il lui seroit plus glorieux de périr dans un Bastion d'Ingolstat, que de s'exposer à être massacrés par de misérables paysans, ce qui ne pourroit manquer d'arriver s'il n'avoit la bonté de m'accorder les articles que je lui demandois; et sans m'éloigner du respect, je lui laissai entrevoir que c'étoit nôtre derniére resolution, et celle de toute la Garnison.

Il comprit par ce discours que nous nous étions prescrit la loi de périr plutôt dans Ingolstat, que de ne pas obtenir la capitulation que je demandois; il voyoit d'ailleurs que l'intérêt de l'Empereur n'étoit pas de hazarder ses propres troupes pour nous forcer, et retarder la possession de la place; et pour finir, il me fit l'honneur de me dire que les circonstances dans lesquelles j'étois entré, exigeoient de ne pas refuser entiérement mes propositions, mais qu'il lui falloit le tems de la réflexion; et il me dit d'attendre chez lui une réponse positive.

Je sortis trés satisfait de ce Prince, et je trouvai dans son antichambre une nombreuse com-

pagnie de gens de considération, entr'autres le Maréchal d'Herbeville, qui me fit compliment sur ma députation; il me dit que si son pouvoir avoit été assez étendu; il nous auroit fait des propositions avantageuses; qu'il avoit fait valoir nos raisons au Roi des Romains, et que c'étoit sur les avis qu'il en avoit donné, que le Prince Eugene s'étoit arrêté dans son quartier pour terminer nos differens: qu'aparamment je venois de conclure nôtre paix, et qu'il souhaitoit qu'elle fût à nôtre avantage. Pendant qu'Herbeville me tenoit ce discours, le Prince de Bareyt, beau frere du Roi de Pologne, se mëla par curiosité avec nous; je connus que ces Seigneurs auroient été bien aises de savoir ce qui je venois de conclure avec le Prince Eugene; mais ne faisant pas semblant de m'en apercevoir, je répondis à leurs honnêtetés d'une maniére assez vague. Nous parlâmes ensuite des choses qui nous conduisirent au détail des actions qui s'étoient passées pendant la Campagne; et j'appris que quatre Cavaliers du Régiment de Bareyt, avoient eû une grande dispute pour partager la dépoûille que j'avois laissée sur le bord du Danube, quand je passai cette Riviére à la nage, après l'affaire de Schelemberg, et qu'un des quatre avoit été tué à ce sujet. Le Prince me dit que cette querelle avoit été cause qu'on avoit aporté mon habit chez lui, qu'il avoit appris mon nom par des papiers qui étoient dans les poches; que m'ayant entendu nommer pour la députation, il s'étoit d'abord souvenu de mon avanture, et qu'il souhaitoit de tout son coeur pouvoir

me rendre service. J'eus l'honneur de me trouver auprès de lui ce jour à la table du Prince Eugene: et pour me donner des marques de sa bienveillance, il me fit boire quelques rasades de plus qu'à l'ordinaire. La premiere journée se passa ainsi, et le lendemain le même Prince m'ayant encore fait asseoir auprès de lui à table, il fallut continuer à boire quelques rasades, sans pourtant que cela me conduisît à aucun excès, mais seulement à répondre à celles qu'il but pour m'exciter. L'après midi il me fit des propositions qui surpassoient tout ce que j'aurois pû éspérer, si mon devoir et ma patrie m'avoient pû permettre de les accepter. Le Maréchal d'Herbeville s'étoit joint à lui: ils m'offroient d'entrer au service de l'Empereur, me promettant tout leur apui, et me faisant espérer qu'ils auroient assez de credit à la Cour de Vienne, pour me faire obtenir un Régiment de François, pareil à celui que je commandois, si cela me faisoit plaisir. Ils me dirent qu'un Régiment à pied, au service de l'Empereur, valoit au moins vingt mille écus par an; et que si j'avois la délicatesse de ne pas vouloir porter les armes contre ma patrie, on trouveroit moyen de m'emploier en Hongrie, ou chez le Roi de Pologne; que dans ma situation je devois me regarder comme si je n'aurois point de Maître, et que sans choquer ni honneur ni bienséance, au moyen du Traité de Madame l'Electrice, j'étois entiérement libre de mes volontés. Ils me dirent encore de faire attention que ma patrie ne me tiendroit pas grand compte de mes scrupules; qu'une personne de plus ou de

moins dans un Royaume n'étoit d'aucune conséquence, et que chacun devoit songer à sa fortune. Il est certain que ces Seigneurs me parloient pour mes intérêts; je voyois comme eux que le Traité de Madame l'Electrice m'auroit mis à couvert de tout ce qu'on auroit voulu m'imputer; mais j'aurois porté en tous lieux le regret d'avoir accepté des conditions qui m'auroient mis dans la nécessité de souhaiter l'élévation des ennemis de ma patrie, et je ne me serois jamais consolé d'y avoir contribué; car sans contredit le Régiment m'auroit suivi; je crus même que c'étoit là leurs vûës, et cette seule idée me donna une entiére répugnance pour leur proposition. Je les remerciai cependant, sans combattre leur raisons, et je crus nécessaire de ne leur rien répondre de positif.

Le Prince Eugene me fit appeller dans son cabinet le soir même; il combattit encore quelques tems les propositions que je lui avois faites; mais me trouvant pourvû de nouvelles raisons, qui appuyoient celles dont je m'ètois servi, il se détermina enfin à me les accorder, excepté celle d'envoyer des Otages à Strasbourg, et des passer des domestiques Allemands au dessus de l'âge de quinze ans. Il me dit à l'égard des Otages, que la chose étoit inutile, en ce que les précautioes qu'il prenoit d'ailleurs, seroient plus que suffisantes; qu'il envoyeroit des Ordres de l'Empereur dans toutes les Provinces et Principautez où le Régiment devoit passer, afin de les prévenir sur l'exécution de tous les articles du traité; que des Commissaires qu'on joindroit à l'escorte pour nous accompagner, suppléeroient à tout;

que je pouvois m'en retourner à Ingolstat et revenir dans six jours, pour lui donner le tems de faire signer le traité par Sa Majesté Impériale; qu'alors il me le mettroit, et m'indiqueroit à peu près le jour de nôtre départ; qu'en attendant il travailleroit à faire ordonner les payemens de toute la Garnison, que je pouvois l'en assurer, et que tout le Monde seroit satisfait. Il ajoùta aussi en riant, que je ne sçavois pas mal faire mes Capitulations: que celle-ci assortissoit bien celle de Rhain.

En arrivant à Ingolstadt, je fus environné de tous les Officiers de la Garnison, qui attendoient avec impatience le résultat de ma Députation; je leur en rendis compte, et tout le monde parut trés content. Nos François surtout en eûrent une joye infinie; ils virent leur bonheur passer leurs espérances; et se trouvoient comblés d'honneur au moment qu'ils se croyoient perdus; car quelque résolution que nous eussions fait paroître, il n'y en avoit pas un qui ne sentît le poids de sa situation, et il y en avoit même de si préoccupés des funestes idées de leur perte, quils avoient de la peine à croire que des conditions si commodes et si honorables fussent observées avec sincérité. Le Traité que je venois de conclure se présentoit bien à propos pour sauver Boismorel des poursuites qu'on auroit faites contre lui à Munich, en absence de ceux qui auroient pû s'intéresser dans son affaire; pour ne pas manquer une occasion si favorable, je depêchai le même jour un Officier en poste, pour lui en apprendre la nouvelle, et pour lui dire de faire son paquet, et de nous venir joindre, quisqu'il pouvoit facilement se

dérober de sa sentinelle; et qu'en attendant j'allois pourvoir à un logement pour lui. J'allai prévenir M. de Lizelbourg, qui à ma considération voulut bien consentir qu'on lui en marquât un, à condition qu'il ne paroîtroit point en public, et encore moins chez lui, afin de ne pas sembler contribuer à son évasion. Je vis arriver le lendemain au soir Boismorel, charmé de se voir en liberté, et de toucher au moment de repasser en France; comme il ne devoit paroître dans la Ville qu'incognito, il n'eut pour compagnie, après les Officiers de son Régiment, que deux Ingénieurs François, Parisiens, qui avoient été jettés dans Ingolstat avant la Bataille d'Hocstet, avec lesquels il contracta une liaison si étroite, qu'ils ne se quittoient plus. Il étoit si content de tenir table avec ces Messieurs, qu'il eût bientôt oublié tous ses malheurs passés et tous les services, que je venois de lui rendre; les premières marques, qu'il m'en donna, furent l'ingratitude de la fable du serpent etc.

Weitere Folgen des Aufstands der Garnison zu Ingolstadt.

Aus den Memoires du Marquis Maffei etc. Tome second. p. 69-72.

1704.

Le 19 tous les Officiers Généraux furent appellés au Conseil d'Etat, où, après un long préambule, le Baron de Mayer nous fit connoître la nécessité absolue qu'il y avoit de licencier les troupes. Je demandai alors, si, vû l'état présent des affaires, l'Electeur auroit pour agréable que les Officiers se rendissent auprès de lui à Bruxelles? A quoi il me fut répondu qu'on n'en savoit rien. Le lendemain l'Electrice me fit appeller, et me fit lire par le P. Schmacher, son Confesseur, l'extrait d'une lettre de l'Electeur, qui demandoit qu'on lui envoyât certain nombre de Dragons et d'Officiers, et me demanda si je voulois me charger de les conduire à Son Alt. Electorale. Je répondis que tous les passages étant présentement occupés et toutes les troupes en mouvement pour aller dans leurs quartiers d'hyver, il étoit impossible de faire passer à la derobée une grosse troupe, d'autant qu'un seul traître suffisoit pour nous faire tous arrêter: qu'il n'y avoit absolument d'autre moyen que de tenter chacun de son côté de se glisser separement et en cachette, ainsi que j'avois dessein

de faire moi-même, après avoir taché premièrement d'obtenir un passeport pour sauver mes équipages. Le 2. Décembre le Prince Eugéne arriva à Vohbourg, à deux lieuës d'Ingolstadt, d'où il envoya un Colonel à Munich pour demander l'exécution du traité. La garnison d'Ingolstadt fut payée de la plus grande partie de ce, qui lui etoit dû avec promesse de lui payer le reste dans peu: on promit le pardon aux deserteurs, et au Bataillon françois une escorte pour le conduire à Strasbourg. Comme l'on devoit commencer à licencier les troupes en congediant les trois Bataillons qui étoient à Landshut, je résolus d'y assister: mais en arrivant dans la ville, je trouvai que les Soldats s'étoient soulevés, et faisoient plus de bruit que ceux d'Ingolstadt, ayant même maltraité le Vitzdum *), qu'ils avoient arrêté, et contraint la Régence à leur payer trois mois de solde, sans vouloir qu'on leur rabattit, suivant l'usage, un florin par mois pour l'habillement. Ils demandoient

---

*) Chef de la Régence d'un des grands Districts dont il est parlé dans la note p. 67. C'est ce que le nom même indique en le ramenant à son origine. Vitzdum mot corrompu de Vice-Dominus, dont on se servoit pour designer un Seigneur, qui représentoit le Souverain dans quelque partie de ses Etats, ou qui y gouvernoit pour lui. Aujourd'hui ce nom n'est plus gueres en usage qu'en Baviere et dans quelques Chapitres d'Allemagne; on dit plus communement Stathalter, ou Lieutenant.

d'être payés de même des autres trois mois et demi qu'on leur devoit, et de quelques arrérages de Flandre. Les trois Bataillons etoient rangés sur la place sous les armes: je fus les trouver, les exhortant à se tranquilliser. Ils m'écouterent, et me répondirent toujours avec respect, mais ils ne voulurent pas démordre de leurs prétentions: je les quittai, et la nuit se passa sans aucun nouveau désordre. Le lendemain matin j'allai encore leur parler, et après bien des discours, j'obtins à la fin qu'ils se contenteroient de la paye des trois mois échus, moyennant le rabais ordinaire d'un florin pour l'habillement, qu'au reste il ne seroit point parlé du demi mois courant, ni d'aucune autre prétention, et qu'on leur donneroit leur congé. Ils ne voulurent pas attendre au lendemain, sachant que les Impériaux s'avançoient avec le Prince Eugéne en personne, c'est pourquoi ils faisoient bonne garde au pont. Ils furent donc payés la nuit même, et après avoir reçu l'argent et leur congé, ils quitterent les armes, et s'en allerent.

Man vergleiche folgendes Urtheil des baierischen Generals Maffei über die Memoires de Mr. de la Colonie.

Siehe:

Memoires du Marquis Maffei Lieutenant Général des troupes de l'Electeur de Baviere, et ensuite de celles de l'Empereur à la Haye 1740. 8. Tome premier, préface p. XVII.

— — — Un Mr. de la Colonie, ou comme il écrit son nom, de Lacolonie, a fait imprimer en 1730 à Bordeaux, à la sourdine cependant et sous le nom de Francfort, deux volumes de ses Mémoires. Il promet dans la préface un détail circonstancié des guerres de l'Europe et de ses exploits particuliers. Il y raconte gaillardement ses Avantures galantes et militaires. Ceux qui le connoissent personellement, ne feront aucune difficulté de l'en croire sur sa parole dans tout ce qu'il rapporte de ses amours; mais on aura un peu plus de peine à se persuader la réalité de ses actions guerrieres. Il commandoit, en qualité de Lieutenant-Colonel, un bataillon composé de trois ou quatre cens Déserteurs; et si nous nous en rapportons à lui, il eut toujours la principale part à toutes les grandes actions. A l'affaire de Donawerth il se trouva en effet à la tête de sa troupe; et il

raconte fort au long, qu'un certain Boismorel, qui en étoit Colonel, étoit parti peu de tems auparavant pour Munich, pour des affaires, qu'il y avoit avec une certaine cuisiniere de la Cour. Mais quoique dans cette action le Marechal d'Arco, avec les Généraux Maffei, Litzelbourg, Terring et plusieurs autres des principaux Officiers, fussent des derniers à se retirer, il assure pourtant, que sur la fin du combat il n'y eut que lui seul pour commander en chef, tous les Officiers Généraux ayant quitté la partie. J'étois alors, dit-il en propres termes, seul commandant de nos dix bataillons, c'est à dire de toute cette petite armée. Il n'y a qu'une éloquence comme la sienne, capable de décrire les choses, qu'il fit et qui lui arriverent, soit à cette affaire soit dans un grand nombre d'autres. C'est dommage seulement que sa mémoire, et son imagination l'ayent si mal servi; car c'est une chose digne d'etonnement, de voir comment il confond les tems, les lieux et les faits. Il avancera, par exemple que dans telle action il y eut troismille hommes tués, tandis que ceux, qui s'y sont trouvés assurent, qu'il n'y eut en tout que deux morts et un blessé. On pourroit cependant lui passer tout cela, s'il n'avoit rien dit qui pût faire tort à autrui. A la bataille de Ramellies entr'autres, où il se trouva encore en qualité de Lieutenant Colonel, il se donne pour Commandant des troupes de Baviere, et s'étend beaucoup sur les grandes choses qu'il fit alors: au lieu qu'il ne parle jamais du Général Maffei, qu'il ne daigne pas même de nommer, quoi qu'en effet ce fut lui,

qui commanda toutes les troupes de Baviere et de Cologne, et dont la conduite fut si agréable à l'Electeur. Mais passons à ce qu'il y a de plus admirable. Qui ne sçait que dans la derniere guerre de Hongrie Son Altesse Electorale donna le commandement de ses troupes au Marquis Maffei? Personne n'ignore non plus avec quel bonheur il s'acquitta de cet emploi, et combien il en reçut d'éloges et d'applaudissements du Pr. Eugène, de l'Empereur, et de l'Electeur. Mais le brave Mr. de la Colonie, en enfilant dans ses Mémoires romanesques un tissu de mensonges, se vante d'en avoir été le Conducteur et le Commandant. Ce fut lui, dit-il, qui conseilla d'attaquer les Turcs, qui commanda les Bavarois dans l'action même, qui fut le premier mobile et l'ame de tous les mouvemens, qui s'empara de la grande batterie des Turcs, qui pointa contre eux leur propre canon, qui reçut les complimens et les félicitations de ce que les troupes de Baviere avoient si glorieusement combattu, et ce fut lui enfin que tous les Princes coururent embrasser comme le Libérateur de la Chrétienté, et comme un héros au dessus de l'humanité. Quant au Marquis Maffei, il ne daigne pas même le nommer dans tout ce long et ennuyeux recit. Pourroit-on jamais se persuader, si on ne le voyoit de ses propres yeux, qu'un homme eût assez d'impudence pour mentir avec tant d'effronterie à la face de toute l'Europe, qui est trés bien informée du contraire, et tandis qu'il y a encore des milliers de braves gens en vie qui ont servi dans cette guerre? On dit cependant,

que dans un autre livre, de même calibre que ses Mémoires, il s'est fait entierement représenter en héros. — — —

28.

Pamphlet des Grafen von St. Paul gegen Frankreich.

Aus
den Memoires du Marquis D*** p. 306.

— — — Le Comte de St. Paul écrivit un livre, qui avoit pour titre : l'Empereur et l'Empire trahis, comment et par qui, etc. Cet Ouvrage fit beaucoup de bruit dans le Monde, et irrita extrêmement le Roi et nos Ministres, parce qu'il mettoit au jour les intrigues dont ils se servoient pour boûleverser l'Empire. Le Comte d'Avaux, qui étoit fort zélé pour la gloire du Roi, mit d'abord tout en usage pour découvrir l'Auteur, et pour le faire enlever. Aïant appris par ses Espions qu'il se tenoit à Amsterdam, il en écrivit en Cour, et demanda au Marquis de Louvois quelques personnes affidées pour mettre ce projet en éxécution. On lui envoïa quatre personnes, qui se rendirent à Amsterdam pour épier le Comte de St. Paul, et l'enlever: celui-çi en aïant été secrétement averti, en donna d'abord connoissance au Grand

Baillif de cette Ville, qui l'instruisit de tout ce qu'il devoit faire pour attirer dans le piége ces quatre personnes. Le Comte de St. Paul affectoit de ne point sortir la nuit de sa Maison; le Baillif lui conseilla de sortir un soir sur les onzes heures, et fit passer plusieurs Archers aux avenuës. Les quatre personnes du Complot masquées parurent, et voulurent enlever le Comte; les Archers se presentèrent pour lors à eux et se saifirent de leur personne. On les transporta à la Haye à la prison de la Porte; et sur l'aveu qu'ils firent de tout le Complot, la Cour de Justice fit leur procès, et les condamna à mort. Le Comte d'Avaux, qui avoit ménagé toute l'intrigue, et qui étoit par conséquent responsable d'un événement, qui alloit couter la vie à ces malheureux, s'intéressa pour leur faire obtenir leur grace. Il falloit pour cela qu'il eut recours à la clemence du Prince, qui eut pour lors une belle occasion de faire sentir à cet Ambassadeur toute la force de l'Autorité qu'il avoit dans la Republique, malgré le mépris qu'il en avoit fait, en voulant aller du pair avec Son Altesse. Le Comte d'Avaux voyant que la potence étoit dressée pour exécuter ces quatre personnes, envoya S. Didier son Secrétaire auprés du Prince pour demander leur grace; Son Altesse la lui refusa, et ordonna en meme tems qu'on procéderoit promptement à l'exécution. Le Prince ravi d'avoir trouvé l'occasion de rabattre un peu de la fierté de cet Ambassadeur, témoigna à Son Sécrétaire, que l'affaire dont il s'agissoit, méritoit bien que M. le Comte d'Avaux se donnât la peine de venir lui-meme auprès de lui

pour la lui demander. Comme il n'y avoit point de temps à perdre, le Comte d'Avaux sur ce rapport monta tout aussitôt en carosse et se rendit à la cour; les coupables étoient pour lors sur l'Echaffaut, il demanda au Prince la grace de ces quatre personnes avec beaucoup de civilité. Le Prince satisfait de la démarche respectueuse que venoit de faire ce Ministre, la lui accorda. Ce n'étoit pas seulement dans ces sortes de démêlés particuliers où le Comte d'Avaux se brouilloit avec Son Altesse, il mettoit d'ailleurs en usage toutes les Intrigues imaginables pour faire naître de la division entre Messieurs les Etats et Son Altesse.

28.

Ränke zweier Maitressen des Kurfürsten Max Emanuel.

Aus

den Memoires du Marquis D*** p. 469-473.

Son Altesse Electorale après cette victoire se delassa à Scharding avec ses maitresses. Le bruit des Armes, et les Exploits militaires, ne l'empêchoient point, qu'il ne donnât ses plus précieux momens à la galanterie, qui avoit toujours fait son plus tendre amusement, témoin l'Avanture que je vais raporter. La Danseuse de l'Opera de Bruxelle sa Maitresse

l'étoit venu trouver en Baviére; Son Altesse avoit fait d'ailleurs une autre Maitresse qui étoit Franconienne; c'étoit une fille grande et bienfaite qui avoit le coeur bon, elle étoit naive et naturelle dans ses maniéres, comme le font les Allemandes. La fille d'Opera au contraire étoit une raffinée, qui avoit vu le monde, et qui sçavoit toutes les Intrigues de l'amour; je l'ai connuë particuliérement à Bruxelles, et l'ayant vuë en Bavière avant la Bataille de Hochstet, c'est d'elle que j'apris les circonstances que je vais raporter. Jamais l'Electeur n'a été plus embarassé qu'avec ces deux Esprits. Comme elles avoient ordre de suivre Son Altesse, lors qu'elle alloit à la tête des armées, aussi bien que dans les Quartiers d'hiver, chacune faisoit de son mieux pour posseder seule toute la favenr du Prince, et jamais la jalousie n'a fait tant de ravage, qu'elle en faisoit entre ces deux rivales; aussi mettoient-elles tout en usage pour se chagriner l'une l'autre, et pour se détruire. Quoi que chacune eut son appartement separé, la Danseuse, par un esprit de malice, trouva un jour le secret d'attraper le corps piqué de l'Allemande, et le porta tout aussitôt à l'Electeur pour lui faire voir les artifices dont elle se servoit pour cacher les défauts de sa taille. Effectivement la Franconienne étoit un peu bossuë, mais quand elle avoit son corps, ce n'étoit plus cela; elle avoit pour lors une taille à peindre. Nous avons un grand nombre de Dames à Paris, qui passent pour les premieres beautés, à qui cet artifice n'est pas inconnu. L'Electeur bien loin de se dégoûter de l'amour qu'il avoit conçu pour l'Allemande, il en de-

vint plus passionné, et ne fit que rire de la ruse de sa Rivale: Celle-ci voyant que la franconienne triomphoit toujours, se mit en tête de lui jouer un nouveau tour. Pour cet effet elle habilla un phantôme en Cavalier de la derniére propreté, perruque blonde, plume au chapeau, habit brodé, épée au côté, beau linge, enfin rien ne manquoit. Tout étant prêt elle prit le tems que sa Rivale n'étoit point dans sa chambre, et fit porter sur son lit le phantome par un Page de Son Altesse, qu'elle avoit gagné; cela étant fait, elle vint trouver l'Electeur, et lui dit que la franconienne lui étoit infidele, et que pour s'en convaincre de ses propres yeux, Son Altesse n'avoit qu'à aller de ce pas dans sa chambre, et elle veroit un homme couché sur son lit. L'Electeur qui étoit amoureux de cette fille à la folie, voulant s'éclaircir sur un fait qui lui touchoit le coeur, alla de ce pas à la chambre de l'Allemande, ouvrit la porte sans bruit et crût effectivement voir un homme qui lui étoit inconnu couché sur le lit de sa Maitresse: c'étoit le phantôme. Il referma la porte et revint dans son appartement tout rêveur. La Danseuse contente comme une Reine de l'heureux succes de son intrigue, renvoya aussitôt le même page dans la chambre de sa Rivale pour ôter le phantôme, avant que celle-ci revint. Comme le Page et elle avoient seuls le secret, l'Electeur fut dans de grandes inquiétudes, et la Franconienne dans un grand embarras. Son Altesse irritée à la fureur, traita celle-ci d'infidéle, de perfide, et lui dit toutes les duretés que la colere et la jalousie mélées

ensemble lui pouvoient inspirer, avec ordre de ne plus paroître devant ses yeux, et de se retirer. Cette pauvre fille qui étoit innocente d'un fait auquel elle n'avoit pas seulement pensé, se fondit en larmes devant l'Electenr et mit tout en usage pour se justifier des cruels reproches que Son Altesse lui faisoit: mais tout cela ne fut point capable de l'attendrir, ni d'effacer de l'esprit de ce Prince une chose qu'il avoit vuë de ses propres yeux. La Danseuse s'applaudit d'avoir si bien réuïssi, et d'avoir triomphé de sa Rivale; celle-ci au desespoir tâcha de decouvrir d'où ce coup lui avoit été porté. Elle soupçonnoit sa Rivale, mais c'étoit sans fondement: Le Page qui étoit du secret se brouilla bientôt avec la Danseuse parce qu'elle ne tenoit pas la promesse qu'elle lui avoit fait, qui étoit de lui accorder les mêmes faveurs, qu'elle accordoit à l'Electeur. Il fut chez l'Allemande, et par depit lui fit confidence de l'Intrigue qui avoit causé sa disgrace: Celle-ci songea à se venger d'une maniere qui n'eût point de retour, et pour une Allemande elle s'y prit assés finement. Elle alla trouver le Comte de Camartan Capitaine de Dragons, qui étoit un de nos Officiers françois, que le Roi avoit envoyé en Bavière. Le Comte étoit un homme qui se seroit jetté au feu, lors qu'il s'agissoit de complaire à une fille, pour laquelle il avoit conçu de l'estime. La Franconienne lui fit l'histoire du demêlé qu'elle avoit eu avec l'Electeur, par un tour que la Danseuse sa Rivale lui avoit joué, et le pria de la venger, celui-ci le lui ayant promis, elle lui remit entre les mains une

bourse de cinquante Louis. Camartan sans faire semblant de rien fut de ce pas chez la fille d'Opera, feignit d'en être devenu amoureux à la folie, offre de lui faire present de la bourse, si elle veut lui accorder ses faveurs, et lui promet de garder si bien le secret, que jamais Son Altesse n'en auroit la moindre connoissance. La Danseuse se laissa éblouir par l'éclat des Louis, et donna á Camartan un Rendés vous. L'Allemande en étant avertie écrivit un Billet à l'Electeur conçu en ces termes: Prince, on a tâché à me perdre dans vôtre esprit, par des faux soupçons d'infidélité qui m'ont attiré votre disgrace; si vous souhaités d'avoir des marques réelles de mon innocence, et en même tems de la perfidie de celle qui est l'auteur de ma disgrace, et qui se vante de posséder seule vôtre coeur, vous n'avez qu'à vous trouver incognito à un Rendez vous. . . . Je ne vous en dis pas davantage, profitez des avis que je donne à Votre Altesse.

L'Electeur ayant lû ce Billet, se déguisa, et sans perte de tems, se rendit au lieu où la Danseuse se devoit trouver avec Camartan; les ayant surpris sur le fait, il fut dans une si furieuse colere contre la perfide Danseuse, qu'il lui alloit passer son épée à travers le corps, si le Comte de Camartan ne s'étoit mis entre deux. Comme l'Electeur avoit une estime toute particuliére pour Camartan, qui étoit trés bon Officier, il se contenta à la considération de n'en venir point à des extrémités fâcheuses, laissa passer l'Avanture à petit bruit, et chassa de la Cour la fille d'Opera

sur le moment même. Pour lors l'Allemande rentra en grace, et eut le plaisir de voir sa Rivale sacrifiée à sa vengeance.

30.

Unterredung des Kurf. Max Emanuel mit dem Kurf. von Kölln zu Brüssel.

Aus

den Memoires du Marquis D*** p. 571.

1704.

— — — L'Electeur de Bavière accablé de disgraces, et ne voyant plus de réssources qui fussent capables de rapeller la fortune des armes de son côté, reprit la route de ses anciens plaisirs, et se retira à Bruxelle, qui avoit toujours fait ses delices. La Bavière sa Patrie ne lui paroissoit plus que comme un desert affeux, qui n'avoit pour lui que des calamités. A son arrivée à Bruxelle l'Electeur de Cologne son frére le vint visiter. Ces deux Princes eurent une entrevuë bien touchante sur leurs infortunes et leurs adversités. Ils se voïoient l'un et l'autre dépouillés de leurs Etats, et contraints d'aller chercher en France un azile. L'Electeur de Cologne qui n'étoit point content de la fierté avec laquelle le Roi, et nos Ministres

le traitoient, fit des reproches à son frère de l'avoir sacrifié à son ambition, par les trompeuses espérances d'une grandeur chimérique dont la Cour de France l'avoit repû. L'Electeur de Bavière tâchoit à son tour de le consoler par le retour d'une meilleure fortune. Il lui disoit, que les deux Rois, dont ils avoient épousé les intérêts étoient assez puissans pour les rétablir dans leurs Etats; que le Roi de France lui avoit fait dire, qu'il mettroit sur pied des armées si nombreuses et si formidables la campagne prochaine, que non seulemeut la Guerre de Bavière auroit un autre sort, mais encore on releveroit les esperances d'une guerre qui avoit été fatale jusques à present.

Le Duc de Marlborough attentif à toutes les Expéditions, qui pouvoient relever la gloire, qu'il s'étoit acquis en Bavière, forma encore un projet de deux Siéges avant que de finir la Campagne, ce furent ceux de Traerbach et de Saarbruck etc.

31.

Vertraute Aeußerungen Max Emanuels über das französische Kabinet.

Aus
den Memoires du Marquis D***
p. 598—600.

1705.

——— Je partis pour Bruxelles à l'ouverture de la Campagne, Monsieur l'Electeur me fit tout le bon accueil que je pouvois souhaiter. Il me donna un appartement à la Cour, et me fit les offres les plus obligeantes du monde. Comme il étoit persuadé de ma sincérité et de l'injustice qu'on me faisoit à la Cour de France au sujet de ce qui s'étoit passé à la Bataille de Hoogstet, il voulut bien aussi me faire confidence des sujets de plaintes qu'il avoit contre les deux Rois. Son Altesse me dit: que je scavois trés bien, qu'elle et son frére l'Electeur de Cologne avoient sacrifié leurs propres Etats pour les intérêts des deux couronnes, sans parler, disoit-elle, des services qu'elle avoit rendue au Roi trés Chretien, dans la derniére guerre: Qu'ayant tout perdu elle et son frére, elle avoit demandé la Souveraineté des Païs-bas, qu'on lui avoit promis; qu'elle ne recevoit là dessus point de réponse, non plus que sur les subsides accordés par le traité que j'avois conclu avec le Mar-

quis de Bedmar. Je répondis à l'Electeur que je n'étois nullement surpris de la conduite que la Cour de France tenoit à son égard, puisque je sçavois qu'elle avoit pour maxime de ne rien èpargner pour engager les Princes dans ses intérêts, lors qu'elle les croyoit en état de favoriser ses desseins; que la Guerre de Bavière n'ayant point répondu dans la dernière Campagne aux éspérances qu'on en avoit conçu, les deux Rois ne les considéroient plus lui et son frére que comme deux Princes qui leur alloient être à charge. Je dis encore à l'Electeur, qu'il est vrai qu'il m'avoit fait l'honneur de me communiquer les ouvertures que les Alliés lui avoient faites pour un accommodement lors que son Armée campoit prés d'Ausbourg: mais qu'étant pour lors attaché aux intérêts de la France, je n'avois pu lui donner d'autre Conseil que celui que je lui avois donné, parce que j'avois toujours été fidéle au Roi; qu'à present n'ayant plus les mêmes intérêts à coeur, je lui conseillois, d'accepter les mêmes offres, s'il arrivoit que l'Empereur et les Alliés les lui fissent. L'Electeur me répondit là dessus, qu'il étoit né intrepide, et que la gloire ne lui permettroit jamais d'avoir cette foiblesse, dût-il perdre tout ce qu'il avoit au monde.

32.

Max Emanuel und Villeroi werden in den Niederlanden aus ihren Linien vertrieben.

Aus

den Memoires du Marquis D*** p. 607 — 609.

1705.

L'Armée du Duc de Marlborough s'étant jointe à celle du Velt Maréchal d'Ouwerker à Tourine; ces deux Généraux commencérent par le Siége de Hui, et en donnérent la conduite au Général Schults, qui s'en rendit maitre aux mêmes conditions que l'Electeur et Villeroi l'avoient prise: c'est à dire le Gouverneur et la Garnison furent faits prisonniers de Guerre. Cette Expédition fut suivie de l'attaque des lignes à la quelle nos Généraux françois ne s'attendoient point. Ils jouissoient d'une profonde tranquilité dans les lignes, l'Armée françoise étoit pour lors forte et puissante, l'Electeur comme je l'ai dit auroit souhaité avec ardeur un combat, mais le Roi lui ayant marqué que ce n'étoit point là son intention; son Altesse ne se mit plus en tête que d'obéïr aux ordres d'un monarque qui étoit devenu maître de sa destinée et de sa liberté: Ce Prince voyant que la guerre n'avoit plus pour lui que du desagrément tâchoit enfin de se divertir avec ses Maîtresses, et

s'il n'avoit pas le plaisir de contenter son ambition guerriére, du moins avoit-il celui de plaire aux Dames de Bruxelles qui le venoient visiter dans son Camp: mais cette Scéne pleine de charmes et d'agrémens ne fut pas de longue durée: Elle fut suivie d'un revers de fortune qui causa une étrange revolution dans les Païs-bas; et on n'a jamais vu l'Electeur et le Maréchal de Villeroi si chagrins, qu'ils le furent aprés l'attaque des lignes. Je me contenterai de rapporter ici les lettres des Généraux des deux Armées; outres qu'elles m'épargneront la peine de donner une Relation circonstanciée de cette attaque, que l'on peut avoir lû ailleurs, on aura le plaisir et la satisfaction d'apprendre de la bouche même des Généraux la vérité du fait, et en même tems plusieurs particularités qui ne viennent gueres à la connoissance du public.

Lettre de l'Electeur de Baviére au Roi Tres-Chrêtien.

Sire!

J'espere que Votre Majesté ne m'imputer a point le malheur qui vient de arriver aux lignes dont les Ennemis se sont rendus maîtres. Je n'ignore point les mauvaises impressions que l'on donne à Vôtre Majesté de ma conduite; et si elle fait attention à tout ce qu'on lui raporte de moi, ma mauvaise étoile me suit par tout, et tant que je serai à la tête

de ses Armées, elles auront toujours du pire, et on n'aura point de scrupule de m'attribuer tous les revers de fortune qui arriveront dans la guerre de Brabant, comme on l'a fait dans celle de Bavière. M. de Villeroi peut me rendre la justice qui m'est dûë sur ce blâme mal fondé, je ne lui demande point d'indulgence, et comme c'est à lui que Vôtre Majesté s'en rapporte préferablement à tout autre, ce Maréchal informera Votre Majesté que je me suis fait un devoir depuis la lettre qu'elle m'a écrit, de me soûmettre aux ordres et à l'intention de Vôtre Majesté. Cependant le mal n'est pas si grand qu'on le fait; les Ennemis pour s'être rendus maîtres de cette partie des lignes, n'en seront pas plus avancés pour cela, et je me flatte que nous bornerons leurs progrés à Louvain et au passage de la Dyle où nous sommes à présent campés. Le corps de troupes bavaroises que j'ai au service de Vôtre Majesté a le plus souffert, ce qui fait que je ressents le premier les effets d'une surprise à la quelle nous ne nous attendions pas. Je suis, Sire, de Vôtre Majesté etc.

Du Camp de Betléhem
le 18. Juillet 1705.

E. de Bavière.

33.

Unglückliche Lage des Kurf. Max Emanuel nach dem Feldzug von 1706.

Aus den Memoires du Marquis D*** p. 622.

La Campagne de Flandre étant finie, l'Electeur vint à Bruxelles pour y passer le quartier d'Hiver. Les peuples qui l'avoient reçu à son retour de la Campagne de Bavière; comme un Prince, qui ayaut tout perdu, en perdant la Bataille de Hoogstet, revenoit chez eux pour y commander en Souverain, lui firent tous les honneurs imaginables, et s'empressèrent pour lui donner des marques de leur zéle, et de leur attachement: mais aprés l'attaque et la prise des lignes, la destinée des Païs-bas ayant changée, celle de Son Altesse Electorale qui en avoit le Gouvernement Général changea aussi, et on ne lui fit plus à Bruxelles le même accueil. Quand le bonheur des armes abandonne les Princes, ils perdent en même tems l'affection des peuples. On n'avoit plus aussi à la Cour de France les mêmes égards et les mêmes complaisances pour l'Electeur, qu'on avoit eu auparavant. J'ai vu quelques lettres que M. de Chamillard lui écrivoit, et que Son Altesse voulut bien me communiquer, pleines de fierte, et conçues en des termes qui ne convenoient point à un Ministre qui écrit à un Prince Souverain: Si Mr. de Chamil-

lard avoit écrit à un Intendant de Province, ou à un Gouverneur de quelque place, qui auroit manqué à son devoir, je suis persuadé qu'il ne l'auroit pas fait avec plus de hauteur. Mais comme je connois M. de Chamillard pour un Ministre, qui, en abusant des bienfaits, et de l'autorité du Roi, à toujours taché de traiter les Princes, comme le faisoit le défunt Marquis de Louvois, je n'étois nullement surpris des sujèts de plainte de Son Altesse. Cependant pour diminuer les chagrins qu'elle avoit rendu de si grands services aux deux couronnes, je lui dis qu'étant à la Cour de France, j'avois toujours oüi dire au Roi et à nos Ministres que la Guerre contre le Duc de Savoïe ne se faisoit que pour le rétablir lui et son frere dans leurs Etats; que le Duc de Savoïe perdant tout son Païs, on ne feroit point de paix avec les Princes Alliés, que leur rétablissement ne fut arrêté comme un préliminaire, et que si les Alliez avoient droit de demander la restitution de la Savoie et du Piemont, la Cour de France auroit aussi droit de demander la restitution des Electorats de Bavière et de Cologne. Je tachois ainsi de consoler l'Electeur dans son adversité, et Son Altesse à son tour me consola dans mes disgraces. — — —

Lettre de l'Electeur de Bavière au Roi T. Chrét. apres la Bataille de Ramilly.

Aus
den Mem. du Marquis D*** p. 646. suiv.

Sire!

Si les évenemens de la journée de Ramilly, avoient repondu aux esperances, que nous en avions conçues; ce ne seroit point la perte, mais le gain d'une bataille, que j'apprendrois à Vôtre Majesté. Ce n'est ni la faute des Généraux, qui ont commandé, ni des troupes qui ont combattu, mais une fatalité sans une exemple. J'ai le coeur si plein de ce malheur, que je ne saurois exprimer à Vôtre Majestê l'accablement où je suis. La perte, Sire, de la Bataille de Ramilly, qui a été aussi fatale que celle de Hoogstet, m'a convaincu que ce n'est, ni les nombreuses Armées, ni la situation d'un Camp avantageux, ou la valeur des Soldats, qui donnent la Victoire, mais Dieu seul. Quand je fais attention sur tout ce qui s'est passé dans cette grande journée, où la Maison de Votre Majesté, et mes Cuirassiers ont rompu jusques à trois fois la gauche des Ennemis, j'avoue que je ne comprens plus rien dans le métier de la Guerre. La seule consolation qui me reste, Sire, dans mes malheurs, c'est de n'avoir rien fait qui soit contraire à vos ordres, et M. de Villeroi me peut rendre ce temoignage sans envie, aussi bien que tous les Officiers de l'Armée, qui m'ont vû exposer, comme le moindre

des Soldats; et s'il avoit fallu acheter la Victoire au peril de ma vie, il n'auroit assurement pas tenu à moi que les Armes de Vôtre Majesté n'eussent triomphé. Cependant le mal est fait, et il ne reste plus qu'a chercher les moyens d'y remedier. J'attens dans tout ce cahos de confusion les ordres de Vôtre Majesté. Et suis, Sire de Vôtre Majesté etc.

D'auprès de Louvain
le 23. Mai 1706.

L'Electeur de Bavière.

Aus
den Mem. du Marquis D*** p. 652.

Si la Bataille de Hoogstet avoit causé la perte de la Bavière et dépouillé l'Electeur de ses propres Etats; du moins restoit-il à ce Prince le Gouvernement des Païs-bas pour le consoler dans son adversité, et dans son changement de fortune, par la Souveraineté du Duché de Brabant, et de la Comté de Flandre, dont les deux Rois l'avoient flatté. Son Altesse Electorale pour s'affermir dans un Païs où elle alloit régner en Souverain, avoit recherché avec empressement d'en venir à une Bataille decisive, persuadée que les armes des deux Couronnes auroient plus de bonheur en Flandre, qu'elles n'en avoient eu en Bavière, et quoique la décadence des affaires d'Espagne eut

porté le Roi à y donner les mains, Sa Majesté ne laissa point de lui reprocher dans une lettre, qu'elle lui écrivit aprés le combat de Ramilly, sur les pressantes instances que ce Prince avoit faites à la Cour de France pour en obtenir la permission. Ces reproches mettoient l'Electeur au desespoir, et lui étoient d'autant plus sensibles, qu'il ne voyoit plus déspérance d'une meilleure fortune, et qu'il ne lui restoit plus aucune resource aprés la perte des Païs-bas. S'il avoit écouté en Bavière les Conseils de ses fidéles Ministres avant la Bataille de Hoogstet, il en auroit pû faire un bon usage ; il auroit desarmé, fait sa paix avec l'Empereur et ses Alliés et ne se verroit point à present reduit à de si facheuses extremités. Mais quand l'ambition se met dans l'esprit d'une Prince, toute la sagesse humaine n'est plus capable de le persuader: Il court, pour ainsi dire, avec rapitité à sa ruine, parce que sa mauvaise Etoile le guide: Cette fatale ambition a été la source de toutes les disgraces de l'Electeur, et son frère l'Electeur de Cologne en a aussi ressenti les funestes influances; celui-ci ayant plus de jeunesse, a eu aussi plus de penchant à se laisser seduire; et tout ce qui reste à ces deux Princes de leur ancienne splendeur, c'est le regret d'avoir perdu leurs Etats, et le desespoir de ne les recouvrer peut être jamais.

Après la perte de la Bataille de Ramilly, on vit une revolution générale dans tous les Païs-bas, et ce n'a plus été pour les Alliés, qu'une suite continuelle de conquêtes, Louvain, Malines, Lier, Bruxelle, Auvers, Gand, et Bruges, se soumirent

aux vainqueurs, et reconnurent le Roi Charles pour leur legitime Souverain, les Villes de Ostende, Mennin, Dendermonde et Ath, étant assiégées se rendirent sans beaucoup de resistance. Les peuples des Païs-bns fatigués de la domination françoise, ont reçu par tout les Généraux des Alliés, comme des Libérateurs qui les avoient affranchis de l'esclavage, et leur avoient procuré leur ancienne liberté. L'Armée des Alliés poursuivant l'Electeur, ce Prince a été contraint d'abandonner la Campagne, et de chercher, avec le debris de l'Armée françoise, un azile sous le Canon des places fortes. La discorde qui avoit été bannie des Armées du Roi dans les guerres passées à commencé à regner parmi les généraux: l'Electeur se plaignoit de Villeroi, et celui-ci de l'Electeur. Cependant S. M. pour appaiser tous ces troubles Domestiques, à disgracié Villeroi, et donné le commandement de son Armée au Duc de Vendôme.

34.
Zurückkunft der kurfürstl. Familie nach München.

Aus
den Memoires du Marquis Maffei, Tome sec.
p. 235—237.

1715 et 1716.

— — — Je laissai tout mon bagage à Treves, pour être embarqué avec celui de la Cour; et je priai Mr. Volter Capitaine dans le Regiment du Prince Electoral, qui quelques années auparavant m'avoit rendu service dans mon voyage d'Italie, d'en avoir soin. Je partis à cheval, n'ayant avec moi que deux domestiques, et un guide à cheval pour me montrer les chemins. Aprés avoir passé plusieurs montagnes et forêts, j'arrivai à Mayence, où je passai le Rhin sur un pont de bateaux. Le 16 au matin j'arrivai à Donawerth, où il y avoit en garnison des troupes du Cercle de Suabe, qui avoient cependant ordre de se retirer à l'arrivée des Bavarois. Je ne trouvai à Munich aucun des Princes, mais seulement l'ainée des Princesses. J'y vis encore le Prince de Lövenstein, et plusieurs autres Seigneurs qui avoient été chargés de l'administration de la Bavière par l'Empereur: la garnison Impériale en étoit sortie, et nos troupes étoient déja toutes en Bavière. Ingolstadt devoit

être évacué le 25 Janvier, et le Haut-Palatinat le 5. Fevrier. Les Administrateurs impériaux ayant remis le Gouvernement au Conseil d'Etat de l'Electeur, il s'assembla pour la première fois le 16 de ce mois, ayant pour Président, jusqu'à l'arrivée de Son Alt. Electorale, le Comte Maximilien de Preising Grand-Maitre de la Cour. Le Prince de Lövenstein alla à Ratisbonne, où il étoit premier Commissaire de l'Empereur à la Diéte.

On chanta le Te Deum dans la principale Eglise de Munich, où assista la Princesse avec toute la Noblesse et une grande quantité de peuple. Les troupes de Bavière, commandées par le Comte Costa, s'approcherent d'Amberg, Capitale du Haut-Palatinat, pour en prendre possession: mais les habitans refuserent d'ouvrir les portes, disant qu'ils n'en avoient point ordre de l'Electeur Palatin. Nos gens se retirerent dans les Villages voisins, mais enfin le 6 de Mars la Ville fut remise, et nos troupes y entrerent. Le Comte d'Arco, Maréchal de Bavière; passa à une meilleure vie. On peut dire de lui avec vérité, qu'il étoit un des meilleurs Généraux de nôtre siécle. On reçut un courier de l'Electeur, avec la nouvelle, que Son Altesse Electorale étoit partie de St. Cloud le 23 et presque en même tems avis que l'Electrice avoit quitté Venise le 17. Les cinq Princes étoient aussi en chemin, dévancés par le Prince Electoral. Le 24 ils arriverent à Freisingue, d'où ils se rendirent à l'Abbaye de Fürstenfeld pour y attendre l'arrivée de Son Alt. Electorale en Bavière. Ils furent au devant de l'Electrice, ensuite de l'Electeur. et le 8 d'Avril toute la famille Electo-

rale se trouva enfin réunie à Liechtenberg aprés dix ans de séparation; ils souperent ce soir-là tous ensemble en public. Le 11 toute la Cour arriva à Munich, et l'on y chanta solemnellement le Te Deum.

Le premier de Septembre mourut le grand Roi Louis XIV. à l'age de 77 ans. L'Electeur de Cologne arriva à Munich, et chanta la Messe le 29 dans l'Eglise des Peres Jésuites. Le 12 d'Octobre jour de St. Maximilien, qui est le nom de l'Electeur, le Prince Electoral entra pour la première fois au Conseil d'Etat, pendant que la Cour étoit à Nymphenbourg. Le soir elle vint en Ville, et l'on représenta sur le Theâtre de la Cour un Ballet, auquel la Princesse et tous les Princes danserent avec quelques Dames et Cavaliers.

Zustand von Baiern zu Ende des spanischen Erbfolgekriegs; Wiedersehen des Kurfürsten und der Prinzen.

Aus

den Memoires de Mr. de la Colonie, Tome III.

p. 133—139.

— — — Il y avoit déja quatre ans que je n'avois vû ma famille; les differentes affaires, où l'on m'avoit employé pour le service pendant les hyvers, ne

m'avoient pas laissé la liberté d'aller chez moi; je crus qu'ayant satisfait à mon devoir, je pouvois aller voir des parens qui souffroient beaucoup de mon absence, mais je ne pûs en obtenir la permission. On me fit entendre, qu'il étoit necessaire que je restasse dans quelques places situées aux environs de Luxembourg, pour y commander pendant l'hyver en qualité de Brigadier des Armées, dont on venoit de m'honorer. On sçavoit que par l'accord qu'on venoit de faire avec l'Empereur, la Bavière seroit renduë à l'Electeur, et qu'il falloit que ses troupes rentrassent dans ses Etats; mais comme on ignoroit le tems où il faudroit se mettre en marche, les Commandans des troupes n'osoient s'absenter; je restai donc aux environs de Trèves et de Luxembourg, jusqu'au 14 du mois de Décembre 1714, que l'Empéreur ayant évacué les places de la Bavière, et remis les choses en l'état, où il s'etoit engagé par le traité de Rastad, nous partimes pour la Bavière. Nous y arrivâmes dans le plus grand froid; nous trouvames des peuples épuisés par les subsides qu'ils avoient été obligés de payer pendant dix ans à l'Empereur; mais malgré cela leur joye fut si grande lorsqu'ils virent leur véritable Maitre, qu'il n'y eut point d'éfforts qu'ils ne fissent pour la témoigner. La Garnison impériale étoit encore dans Ingolstadt quand nous nous presentâmes pour y entrer; et il fallut plus de quinze jours avant qu'on pût finir quelque Réglement qu'il y avoit encore à faire. Pendant ce tems là les troupes de l'Empereur demeurèrent dans la Ville, et notre Infanterie fût logée chez les paysans des environs. Ces pauvres gens me faisoient

compassion. On faisoit distribuer le pain aux troupes; mais on sait que le Soldat chez le paysan ne se contente pas de sa paye ordinaire, je fis faire défenses à ceux de ma dépendance de rien exiger des hôtes chez qui ils étoient logés. Et pour mieux m'en assurer, je fis venir chez moi les Mayeurs des Villages, je leur dis que nos Soldats avoient leur paye et leur pain, et que je ne prétendois point qu'ils exigeassent rien: et qu'en cas qu'ils l'eussent fait, ou qu'ils voulussent le faire, ils n'avoient qu'a m'avertir, que j'y mettrois bon ordre; parceque l'Electeur n'entendoit point que ses troupes, en revenant dans son pays fussent à charge à des peuples qui avoient tant souffert pendant son absence. Et nous, Monsieur, me répondirent ces bonnes gens, il ne sera pas dit, que les troupes de notre Maitre reviendront dans le pays, et que nous ne les régalerons pas. Nous vous assurons que quelque tems qu'elles puissent être dans nos Paroisses, et en quelque pauvreté que les Impériaux nous ayent laissés, nous ferons jusqu'au dernier éffort pour nous divertir avec nos Soldats. Nous avons un bon Maitre; il nous laissera jouir en repos du peu qui nous reste et il ne dépendra pas de lui que nous ne soyons bientôt à notre aise. En effet, quelques dettes que l'Electeur ait contractées pendant la guerre, il n'en a pas moins procuré de soulagement à ses peuples, par l'abolition des subsides que les Impériaux avoient imposés sur eux, et par celle de toutes les autres levées, a la réserve de la taille sur l'ancien pied; de sorte qu'ils jouissent d'une aisance qui n'est troublée par aucun changement dans

les finances, ni dans les espéces, dont la valeur est toujours la même: et les revenus du Prince, partant de la première main, son portés dans le trésor de l'Etat.

Toutes les places de Bavière fûrent evacués par les Impériaux, et remises aux troupes de l'Electeur le 25 de Février 1715 avec une exactitude conforme au traité qui en avoit été fait entre l'Empereur et le Roi de France; ensuite la Maison Electorale qui avoit demeuré dispersée pendant onze ans, se mit en chemin pour se rassembler. L'Electeur partit de France, Madame l'Electrice de Venise et les Princes de la Ville de Gratz en Silésie: l'Empereur, avant le départ de ceux-cy, donna au Prince Electoral le Collier de l'ordre de la Toison d'Or. Leur marche fut tellement réglée, que le même jour et à la même heure, toute cette illustre famille arriva au château de Lichtemberg en Bavière, Maison de plaisance du Prince. L'intervalle d'onze ans, qui s'étoient écoulés depuis leur séparation, avoit tellement changé les Princes, qui d'enfans qu'ils étoient, se trouvoient des hommes faits, que l'Electeur et l'Electrice ne les auroient pas reconnus s'ils n'avoient été prévenus. Leur abord fut si touchant, que tout le monde fondoit en larmes, et s'empressoit de marquer sa joye. Mais ce fut bien autre chose quand la Maison Electorale, après avoir quitté Lichtemberg, fit son entrée dans Munich; les habitans firent dresses des Arcs de triomphe d'une magnificence surprenante; toute la Bourgeoisie s'habilla richement et parut sous les armes; les illuminations, les feux

d'artifice, et les actions de graces au Seigneur ne discontinuérent point pendant plusieurs jours, et jamais joye n'a été si parfaite que celle que goûtèrent le Souverain et ses Sujets.

Quand je vis que tout étoit tranquille, que les troupes étoient sans occupation dans leurs quartiers, et que ma présence n'étoit pas fort nécessaire, je priai Son Altesse Electorale de m'accorder la permission d'aller au pays. Je pris la liberté de lui représenter qu'il y avoit longtems que j'avois abandonné ma famille et mes intérêts, pour remplir mon devoir, que j'étois peutêtre le seul Officier qui eût resté cinq ans sans revoir sa femme et ses enfans ni pensé à ses affaires particuliéres, ce qui m'avoit été préjudiciable; que je suppliois Son Altesse de me permettre de rester chez moi jusqu'à ce que son service me rapellât. L'Electeur eût la bonté d'entrer dans mes raisons; il m'accorda la permission de demeurer chez moi tant que la Paix dureroit, et d'y rester jusqu'à ce qu'il m'envoyât des ordres. Je partis de Bavière le 15 de Juin 1715, et je me rendis à Bordeaux pour prendre soin de mes affaires; j'y demeurai deux ans sans entendre parler de Guerre, de troupes, de Régiment, ni presque de la Bavière. La plûpart des personnes de ma connoissance, qui me voyoient dans l'inaction, croyoient que j'avois abandonné le service, et que je n'en voulois rien dire; ils ne pouvoient pas comprendre comment je demeurois si longtems absent de ma troupe; parce qu'ils me croyoient sur le pied des Officiers françois, qui sont obligés

de se rendre aux Revûës, quand ils sont entre tenus en pied; et comme je n'avois nul intérêt à les tirer d'erreur, je vivois à l'ordinaire, et les laissai penser à leur fantaisie sur mes affaires en Bavière.

35.

Kaiserliches Belobungsschreiben an den Marquis Maffei, General der churbaierischen Truppen (v. J. 1717.).

Aus

den Memoires du Marquis Maffei etc. à la Haye 1740. 8. Tome prémier p. LXVIII.

„Dem bey denen Chur-Baierischen in Unsern „Diensten stehenden Völkern commandirenden „Feldmarschal-Leütenampten, Unserm Lieben „Getreuen Marchesen Maffei.

„Carl von Gottes Gnaden Erwählter „Römischer Kayser, zu allen Zeiten „Mehrer des Reichs.

„Lieber Getreuer. Es haben Uns Unsers Ge-„neral-Leutenampts Eugenii Printzens von Savoyen „Liebden besonders angerühmet, daſs du mit de-„nen Chur-Bayerischen unter deinem Commando in

„Unsern Diensten stehenden Völckern, nicht allein „in der schweren Attaque der mit einer ausseror-„dentlichen Besatzung, und all andern Kriegs-Ge-„räthschafften bestens versehen gewesten Festung „Belgrad, und dagegen mit fast nie erhörter Stär-„ke angerückten feindlichen Armée, ohnangesehen „der von solcher aus verschiedenen Batterien be-„sehenen Beschiessung Unsers sehr fürsichtig und „wohl verschanzten Lagers erfolgten Abhaltung, „sondern auch in der den sechzehenden des abge-„flossenen Monats Augusti mit erwehntem feindli-„chen Kriegsheer vorgefallenen Feldschlacht, einen „absonderlichen ohngeänderten Muth, Tapfer, und „Standthafftigkeit erwiesen, folgbar zu der mit dem „Segen des Allerhöchstens gegen solches erfochte-„nen so herrlichen Siegs, auch andurch bezwunge-„ner Uebergab der obberührten Festung Belgrad, „deinen pflichtmässigen Eyffer, und Ritterliche Auf-„führung beygetragen habest.

„Wie nun Uns solches zu Gnädigster Gefäl-„ligkeit, dir aber und deiner Nachfolge, auch de-„nen beyhabenden gesambten Chur-Bayerischen „Trouppen zu immerwährenden Ruhm bey der „ehrbaren Welt, und beförderst der unter obigen „Sieg mitbegriffenen Christenheit angedeyet:

„Als haben Wir dir Unser darum geschöpftes „absonderliches Vergnügen hiermit gnädigst und „danknehmig bezeügen, mithin dich Unserer kay-„serlichen Gewogenheit forderist versicheren, zu-„gleich aber mitgeben wollen, dass du auch die „untergebene höchere Chur-Bayerische Staabs- und „andere Officiers, auch Gemeine, Unserer kayserli-

„chen Gnaden auf allen Vorfallenheiten vertrösten „mögest; wobey Wir der gäntzlichen Zuversicht „leben, daſs du bey denen sich noch weiters in die„sem von einem friedbrüchigen und allgemeinen „Feind christlichen Namens Uns abgetrungenen „Kriegs sich äuſsernden Vorfallenheiten ebenfalls „deinen ohnermüdeten ruhmwürdigen und tapfermü„thigen Eyffer, zu glorwürdiger Fortsezung des „von dem allmögenden Gott so gütig verliehenen „Segens Unserer ergriffenen und zusammengesetzten „Waffen ohnaussetzlich beytragen, auch die unter„habende Chur-Bayerische Trouppen, mit deinem „ferneren Beyspiel darzu weiters veranlassen wer„dest. Und Wir verbleiben dir anbey mit kayserli„chen Gnaden wohlgewogen. Geben in Unserer „Stadt Wien, den zwantzigsten Monaths-Tag Sep„tembris, im siebenzehenhundert und siebenzehen„den; Unserer Reiche, des Römischen im sechsten, „derer Hispanischen im vierzehenden, derer Hun„garischen und Böheimschen aber im siebenden „Jahr.

Carl.

Leopold Graff von Herberstein.

Ad mandatum Sac. Caes. Regiaeque Catholicae Majestatis proprium.

Anthoni Joseph von Ottl.

Belobungsschreiben des Kurf. Max Emanuel an den General Maffei.

Aus

den Memoires du Marquis Maffei etc. Tome premier p. LXXX.

„Unserem General-Feldmarschal-Leutenampt, auch „lieben getreüen Marquis Maffei.

„Belgrad.

„Lieber Feldmarschal-Leutenampt Marquis Maf-„fei. Uns hat eüer aus dem Lager vor Belgrad er-„stattet gehorsambster Bericht zu vernehmen gege-„ben, was gestalten Unsere Truppen, in der mit „dem Erbfeind vorgangenenen Action, nicht allein „ihre Schuldigkeit, sondern solchen Valor erwie-„sen, daſs Officier und Gemeine ihnen hierüber „das Lob und Gezeügniſs von der kaiserlichen Ar-„mée erworben.

„Gleich Uns nun anderwärtig eine gleichmäſsi-„ge Relation zukommen, all beforderist aber Ihro „kayserliche Majestät selbsten, in Ihren an Uns er-„lassenen gnädigsten Notifications-Schreiben, der-„selben gar rûhmlichen und mit gnädigsten Expres-„sionen gedenken: So haben Wir Ursach eüch und „ihnen Unsere sonderliche Vergnügenheit zu erzei-„gen. Wie zumahlen aber sie, Unsere Truppen, „unter eüerem Commando gestanden, folglichen „eüerer tapferen Anführung wegen, eüch von denen „erworhenen Ehren der erste Antheil gebühret:

„Als könnet ihr auch vorgewissert seyn, daſs eüre „allzeit gezeigte Reputation bey Uns unvergessen „seyn, und Wir euch mit churfürstlichen Gnaden „erkannt zugethan verbleiben werden.

„München den 5. Septembris 1717.

„Max. Emanuel,
Churfürst.

36.

Portrait de l'Electeur de Baviere, (Maximilien-Emanuel).

Aus den Oeuvres de Mr. de Fénélon. Paris, Didot 1787. 4. Tome III. p. 749.

M. l'Electeur m'a paru doux, poli, modeste, et glorieux dans sa modestie. Il étoit embarrassé avec moi, comme un homme qui en craint un autre sur sa réputation d'esprit. Il vouloit néanmoins faire bien pour me contenter; d'ailleurs il me paroissoit n'oser en faire trop, et il regardoit toujours par-dessus mon épaule M. le Marquis de Bedmar, qui est, dit-on, dans une cabale opposée à la sienne. Comme ce Marquis est un Espagnol

naturel, qui a la confiance de la cour de Madrid, l'électeur consultoit toujours ses yeux avant que de me faire les avances qu'il croyoit convenables: M. de Bedmar le pressoit toujours d'augmenter les honnêtetés; tout cela marchoit par ressorts comme les marionnetes. L'Electeur me paroit mou et d'un génie médiocre, quoiqu'il ne manque pas d'ésprit et qu'il ait beaucoup de qualités aimables. Il est bien prince, c'est à dire foible dans sa conduite, et corrompu dans ses moeurs. Il paroît même que son esprit agit peu sur les violents besoins de l'état qu'il est chargé de soutenir; tout y manque; la misere espagnole surpasse toute imagination. Les places frontieres n'ont ni canons ni affuts; les breches d'Ath ne sont pas encore réparées; tous les remparts sous lesquels on avoit essayé mal-àpropos de creuser des souterrains, en soutenant la terre par des étaies, sont enfoncés, et on ne songe pas même qu'il soit question de les relever. Les soldats sont tout nuds, et mendient sans cesse; ils n'ont qu'une poignée de ces gueux; la cavalerie entiere n'a pas un seul cheval. M. l'Electeur voit toutes ces choses; il s'endette, il ruine son pays, et ne fait aucun bien à celui, où il est transplanté; il ne paroît pas même songer aux ennemis, qui peuvent le surprendre.

J'oubliois de vous dire qu'il me demanda d'abord et dans la suite encore plus de nouvelles de Mr. le Duc de Berri que des autres princes. Je lui dis beaucoup de bien de celui-là; mais je réservai les plus grandes louanges pour M. le Duc de Bourgogne, en ajoutant qu'il avoit beaucoup de ressemblance

avec Madame la Dauphine. Dieu veuille que la France ne soit point tentée de se prévaloir de la honteuse et incroyable misère de l'Espagne!

Man vergleiche mit dieser Schilderung folgende Beschreibung, welche die Madame d'Orleans, von Geburt eine pfälzische Prinzessinn, von dem Betragen des Kurfürsten in Paris macht (in den bereits angef. Anekdoten vom franz. Hofe S. 18.).

„Der Kurfürst von Baiern Maximilian Maria hat mich oft aus der Haut fahren machen, wenn er so alberne Sachen angefangen, als nämlich, wenn er mit Mr. d'Antin ist spielen und essen gegangen, und mit keinem von seinen leiblichen Schwester Söhnen nicht begehrt zu essen, da doch ein Souverain, ohne Kurfürst zu seyn, mit Mad. la Dauphine und mir essen kann. Hätte er es begehrt, wäre es gewiß geschehen, aber er hat sich contentirt, bey d'Antin oder Torcy zu essen mit etlichen Damen von des Königs Tafel. Das kann mich noch ungeduldig machen, wenn ich daran gedenke. Der König lachte oft herzlich über meinen Zorn, und sobald dieser Kurfürst eine neue Bevue that, rief mich der König in das Kabinet, und sagte: Que dites vous à cela Madame? Ich antworte: Tout est chez cet Electeur de meme fourrure. Da lachte der König sel. von Herzen. (Aus einem Briefe vom 29. Oct. 1716.)

Kur Bayern hatte einen Marschall, Graf Arco, ein Bruder von dem, so seine Maitresse die Popel, des

Chevalier de Bavière Mutter so wunderlich geheirathet, daß er sie nie allein hat sehen dürfen. Dieser Marschal war so ein ehrlicher Mann, als sein Bruder ein einfältiger Tropf war. Der wollte verzweifeln; wenn sein Kurfürst sich so elend und ridikül anstellte, kam der arme Mann, und klagte mir sein Leid. Giengs etwas besser, kam er auch und sagte es, aber ich glaube, daß man ihm hernach verboten, zu mir zu kommen, denn bis an seinen Tod habe ich ihn nicht mehr gesehen. Kein einziger von allen denen baierischen Bedienten ist je zu mir gekommen, ich glaube, man hat hat es ihnen verboten. Alle die Kuppeleyen, so Kur-Bayern gemacht, haben unserm König gar nicht gefallen, sondern er sagte einsmals zu mir: Que dites vous de cela, l'approuvez vous? und wie ich dagegen schmälte, und sagte, daß es die ridikülste Sache von der Welt wäre, lachte der König von Herzen. Der Kurfürst hat ein so groß Werk von den Grisetten gemacht, daß er mit aller Gewalt wollte, wie der König den Routen in dem Walde Namen gab, daß man sollte eine l'allée des Grisettes nennen, welches der König sel. aber nicht à propos fand. Er hat von seiner Race in den Dörfern gelassen. Man hat mir zwei gewiesen, die von ihm schwanger waren, als er schon fort war. (Den 24. Nov. 1716.)

39.

Noch zwei Portraits des Kurfürsten Maximilian Emanuel.

I. Von dem Prinzen Louis von Baden.

Aus

den „Memoires sur les Campagnes du Prince Louis de Baden contre les Turcs, et les François en Hongrie, et sur le Rhin, par Officier autrichien, à Bruxelles 1787. 8. II partie p. 94.

Catinat même n'étoit plus celui d'Orbassan. Il se retiroit sous Strasbourg; le Prince annonçoit la défensive par ses lignes; Catinat aussi par ses manoeuvres. Catinat envoya Villars de la basse Alsace à Huningen, pour passer le Rhin, avec la plus grande partie de son armée, et chercher *l'Electeur de Bavière,* qui s'engagea étourdiment à servir la France. Il avoit commencé par surprendre Ulm le 18 Septembre, à l'aide d'un brouillard, s'étendit en Souabe. Mais que pouvoit-il faire tout seul? il lui falloit des François. Le Prince le savoit bien, et apprit d'ailleurs ce projet par une lettre interceptée de Mr. de Ricoult, Ministre de France auprès de Electeur.

Cet Electeur étoit credule, facile et difficile á vivre; confiant et méfiant à la fois, bon, affable,

paresseux et prodigue: aussi aisément abattu par le moindre malheur, qu'encouragé par le plus petit succès: léger dans les partis qu'il prenoit, susceptible de toutes les impressions: accessible aux mauvais conseils: content de lui méme, et puis craignant sa mauvaise tête; fidèle en ses traités, mais s'en repentant toujours. Quand on lui en marquoit quelque doute, croyez-vous disoit-il, que je ressemble au Duc de Savoie, que je méprise pour sa mauvaise foi.

Il montroit plus d'esprit qu'il n'en avoit; et son esprit ne montroit jamais de courage. Il avoit, au moins, celui du corps; irrésolu au Cabinet, mais décidé aux coups de fusil; foible au conseil de guerre, et ferme un jour de bataille; aimant les plaisirs et la gloire, et s'en lassant tour-a-tour. Jadis il couroit à Venise, après quelque bataille contre les Turcs: le Carneval faisoit beaucoup d'effet sur lui; il y devenoit amoureux. Ainsi captivé par la Comtesse de Kaunitz, il ne sentit diminuer son attachement pour la Cour de Vienne, qu'à mesure que diminuoient les charmes de cette jolie femme. Elle cessa de l'être: l'Electeur cessa d'être Autrichien. Les moins mal-honnêtes de ses courtisans étoient les flatteurs de ses goûts; les autres étoient des traîtres gagnés par l'argent de Léopold ou de Louis XIV. Il avoit joué un beau rôle dans les armées de l'un, il vint en jouer un pitoyable dans celles de l'autre. En tout, l'on verra aisément, que l'Empire ne rendoit à personne, autant que la Hongrie. Tous les vainqueurs des Turcs, ainsi qu'on a vu même le Prince Eu-

gène dans sa dernière campagne sur le Rhin, sembloient ne venir en Allemagne que pour y mourir de chagrin. La meilleure raison est qu'on y dépend toujours de trop de gens, et de trop de circonstances politiques.

II. Von dem Marquis de Sassenage.

Aus

den schon öfter angeführten Memoires du Marquis D***, p. 172.

——— On conçût de nouvelles espérances de pouvoir engager l'Electeur de Bavière. Comme j'avois déja été à la Cour de ce Prince, Madame de Maintenon jugea à propos qu'on m'envoïât encore à Bruxelles avec de nouvelles instructions. Elle le proposa au Roi, et Sa Majesté y donna les mains. J'eus une longue Conférence avec M. de Chamillard, sur la conduite que je devois tenir auprés de l'Electeur, et les offres que je lui devois faire pour l'engager dans les intérêts de la France. Je partis donc pour Bruxelles. Son Altesse Electorale fut ravie de me revoir, et me dit en propres termes, que le Roi lui faisoit un sensible plaisir de m'avoir choisi préférablement à tout autre. Je pris cet aveu pour un préliminaire qui me promettoit un heureux succès dans ma Négociation. Je fis pour lors à Bruxelles un assez

long séjour pour apprendre à connoître á fond les inclinations de Son Altesse. Ce Prince est trop généreux; me trouvant un jour à l'Opera, il y eut un jeune Danseur, qui, en habit de Scaramouche, dansa avec beaucoup d'ágrément. Son Altesse Electorale en fut si contente qu'elle voulut lui donner des marques de sa générosité. Elle fit appeller son Maître d'Hôtel, et lui ordonna de lui faire present de douze pistoles. Le Maître d'hôtel, au lieu de douze pistoles n'en donna que six au danseur, croïant que cétoit assez. S'il en agissoit ainsi pour ménager la bourse de son Maître, cela passe; mais si au contraire il prétendoit de profiter lui mémé des six autres, dans la pensée que cela ne viendroit point à la connoissance de l'Electeur, cela marquoit de la mauvaise foi. Quoi qu'il en soit, comme j'étois le lendemain au dîner de Son Altesse, le Danseur se presenta: Elle le reconnut, celui-ci la remercia du present qu'elle lui avoit fait; l'Electecteur lui dit que pour son âge, il avoit un beau talent, et que s'il s'appliquoit, il deviendroit habile homme, et lui demanda en même tems combien le Maitre d'hôtel lui avoit donné. Le Danseur répondit six Louis, l'Electeur fut dans une si furieuse colère de ce qu'on n'avoit point exécuté ses ordres, qu'il chassa de la Cour, au moment même son Maître d'hôtel, et s'étant fait apporter une bourse, il en tira vingt-quatre Louis qu'il donna auDanseur; celui çi eut dont un present de trente pistoles, pour une danse qui n'en valoit pas deux.

Un autre jour ce Prince voulut que j'allasse à la Chasse avec lui. Nous fîmes un grand tour, en chassant à travers un Païs le plus beau du monde, et insensiblement nous nous trouvamês prés d'Auvers, où nous passâmes la nuit. Le lendemain à neuf heures du matin, il lui prit fantaisie d'aller visiter quelques célébres Peintres de cette Ville chez qui il acheta dans moins d'une heure pour deux cens mille francs de beaux tableaux, en donnant tout ce qu'on lui demandoit sans marchander; quoi que suivant les Connoisseurs le tout ne valoit pas cent mille livres. Outre ces excès, je remarquai deux passions dominantes à Son Altesse Electorale, qui sont le jeu, et la galanterie. Quant au jeu, un soir me trouvant à la Cour, je la vis jouër avec un Officier, nommé Dussarsau, avec tant de passion, et de dépit sur ce que la fortune ne lui étoit pas favorable, que sans autre façon elle remplissoit son chapeau de Guinées, et le renversoit sur la table; à un coup de Carte Dussarsau les lui gagnoit. Ce soir-là, elle perdit trois fois son chapeau plein de guinées. Dussarsau profita si bien des emportemens de Son Altesse au jeu, qu'il fit une grosse fortune avant la fin de l'Hiver, quoi qu'il n'eut rien au monde, quand il avoit commencé à jouer. Au sujet de la galanterie, je dirai qu'un jour comme j'étois à l'Opera, on me montra une Danseuse qui étoit la Maîtresse de Son Altesse. Elle me parut bien faite, et d'un caractère à donner de l'amour, malgré que l'on en eut, aux personnes mêmes les plus sages. L'envie me prit de la connoître, et d'en tirer quel-

ques faveurs pendant le séjour que je faisois à Bruxelles. Quoi que cette fille affectât pour lors de ne voir que ce Prince, qui l'entretenoit avec beaucoup d'agrément, je ne me rebutai point pour cela; persuadé que j'en viendrois à bout par le moyen de quelques presens. Les filles d'Opera ne sont point esclaves de la fidélité qu'elles promettent aux Princes, ou à d'autres grands Seigneurs. Elles font consister le plaisir de l'amourette dans le changement d'Amans. Elles abhorrent la constance, et les longues habitudes. Quoi qu'il en soit, je dérobai une heure pour la voir. Je pris le tems que l'Electeur étoit à la Chasse. Cette heure me fut si favorable, qu'outre les plaisirs de la galanterie, et d'une conversation pleine d'esprit, j'eus encore l'avantage d'entrer dans la confidence de toutes les amours secrétes de ce Prince. Elle étoit sur les lieux et avoit la clef du secret. Elle me fit voir une espéce de Journal, qui contenoit une infinité de rares Avantures qui etoient arrivées à Son Altesse avec les Dames de Bruxelles. J'eus la curiosité d'en voir la liste, et d'en apprendre les noms. C'étoit beaucoup pour moi qui n'étois qu'un Etranger, et qui n'avois pour but que celui de connoître à fonds la Cour et de me divertir agréablement. J'appris si bien pendant le peu de séjour que je fis à Bruxelles les excès ausquels le jeu, la galanterie, et la générosité outrée engagent Son Altesse, qu'à mon retour à Versailles, le Roi, sur le rapport que je lui en fis, n'eut pas beaucoup de peine à l'attirer dans son parti, comme on là vû par expérience après la mort du Roi d'Espagne. Ce fut sur mes instructions que dans

la suite M. de Puisegur fut envoïé à la Cour de Bruxelles, où il conclut avec Son Altesse un Traité qui a jetté les premiéres semences de la presente Guerre. Tout cela ne s'est pas fait sans dépenses, et il en a couté plusieurs millions au Roi.

38.

Geheime Unterhandlungen zwischen Chur-Baiern und Chur-Brandenburg.

Aus

dem Buche: der königl. Preußische und churfürstl. Brandenburgische wirklich geheime Staats-Rath, an seinem 200jährigen Stiftungstag den 5. Jan. 1805. von C. A. L. Klaproth und C. W. Kosmar. Berl. 1805. 8. S. 260. u. S. 268.

Dem Minister Dankelmann, welcher im J. 1697 festgesezt und eine Untersuchungs-Commission unterworfen wurde, warfen seine Feinde unter andern vor:

„er habe den mit Oestreich in Beziehung auf die spanische Erbfolge obwaltenden Tractaten zuwider, mit Baiern ein Bündniß ohne Vorwissen seines Churfürsten geschlossen.“

Dankelmann verantwoete sich über diesen Punkt folgendermaßen:

„es sey wahr, er habe einen Plan zum Bündnisse mit Baiern entworfen, allein er habe dieses unvollzogen gelassen, nachdem der Minister von Fuchs, dessen Gutachten er darüber erholt, es widerrathen.“

(Weiter kömmt über dieses Bündniß in gedachtem Buche nichts vor.)

39.

Beyträge zur Geschichte der Künste und Gewerbe in Baiern.

Aus
des berüchtigten S. J. J. Bechers närrischer Weisheit und weiser Narrheit. Frankf. 1682. in 12.

I. Theil.

„Närrische Weiheit, oder närrisch geschienene und doch wohl reussirte Concepte.“

Salomon Morlands eines Engländers, und Franz Gründler's eines Nürnbergers Stentrophonicon auf eine Teutsche Meile miteinander laut zu reden.

Weil der Inventor hievon ein eignes Buch ausgehen ließ, und der Titl. dieses §. selbst ausweißt, was der Inhalt dieser Invention sey, so wird davon nichts weiter gemeldet, sondern nur dieses angezogen, daß wie ich in England vernommen, von einem der von Tanger kamm, daß diese Invention bey neulicher Belagerung der Mohren, da sie das Aussenwerk der Festung abgeschnitten, gute Dienste geleistet, weil dadurch beyde Commandanten mit einander reden konnten, und die Mohren kein Englisch verstanden. Ich habe zu Nürnberg bey dem berühmten Optico

Franz Gründler dergleichen gesehen, da der eine ein Instrument zum Reden, der andere eins zum Hören gehabt, und haben beyde solcher Gestalten auf eine ziemliche Distanz miteinander reden können, daß dazwischen Niemand was hören konnte. Eben besagter Gründler hat ein Concept vor etwelche Worte als ein Echo durch eine Spiral-Linie in eine Flasche zu verschliessen, daß man sie wohl eine Stunde lang über Land tragen könne, und wann man sie öfnet, die Worte erst gehört werden, ob aber dieses Concept zum Effect gebracht wurde, ist mir unwissend, das Concept aber scheint so unmöglich und närrisch, als durch eine Trompete die Worte blasen, wie durch das Englische Stentrophonicon: und dennoch hat solches gut gut gethan, wann es dienet nichts unversucht, zumallen darum einiger Gestalt raison hat.

Prinz Ruprechts von der Pfalz Invention eiserne Stücke zu giessen, hart und weich zu machen, daß man sie drehen kann wie Kupfer, und im Schiessen besser sind als die vom Metall.

Es haben sich einige lange bemühet aus Eisen Stahl zu machen, mittels eines Cements von Kohlen: der Freyherr Kaspar von Fürstenberg, Thum-Propst zu Mainz, ist der erste, welcher sich damit bemühet hat, und die Sache der Welt ans Licht gestellt: mein bester Freund, dessen Herr Bruder noch lebt und Bischof zu Münster ist: nachher hab ich's assumirt, und genug Lehrgeld gegeben. Prinz Ruprecht aber hat eine ganz andere Operation aus dieser Invention genommen, und statt daß wir suchen das Eiseu zu Stahl und hart zu machen, hat er das

Eisen weich und geschmeidig gemacht, daß man es drehen, und zum Schiessen treflich brauchen kann, denn den eisernen Stücken hat bis Datto nichts gefehlt, als die Broßheit und Ungeschmeidigkeit, welche durch diese Invention hinweg genommen wird, so, daß solch eiserne Stücke besser als Metallerne seyn, nur allein sind sie den Rost noch unterworffen: Der Prinz hat hierüber ein Privilegium und laßt es en gros arbeiten. Ich soll hiebey nicht vergessen, daß auf Sr. Hochheit des Prinzen Angeben, gleich wie er ein ingenioser Herr ist; ein Teutscher hier im Lande Namens Blauenstein erfunden hat, mit Steinkohlen-Flammen Eisen-Erz zu schmelzen, daß es geschmeidig Eisen giebt, man hat lange damit zu thun gehabt, denn der Arsenic in den Steinkohlen macht alles Eisen brüchig, endlich ists doch gefunden worden, denn ich habe seit kurzem die Probe bey dem Prinzen gesehen, nemlich ein Instrument von diesem geschmolznen Eisen gemacht, war sehr geschmeidig, welches sodann der Prinz auf meine Invention verkupferte: man hat aus Steinkohlen kein feines weisses Christallernes Glaß machen können, denn der Rauch schlägt in die Gläser, nun aber hat ein Engländer Namens Hobdin, einen Glaßofen aufgerichtet mit einer Invention von verdeckten Tiegeln, worin er mit Steinkohlen das schönste Christall-Glaß macht, und darüber ein Privilegum vom König hat. Sonsten haben das Metall hart zu machen, und im geringen Gewicht Stücke daraus zu giessen, in Perfection gewußt, ein Teutscher zu Venedig Namens Flicker, Baron Prinz Kanzler zu Neuß, und ein It-

taliener Namens Don Michael Castrinotti, welcher in Teutschland erschossen.

Bereitung des Messings, gelb und weissen Kupfers, Zinn und Eisens.

Daß die Teutschen das Messing erfunden, ist gewiß, wiewohl der Inventor unbekannt: zu den Messing gehören Glockenspeise, Gunderfait und Stück-Metall, so die Italienner Bronzo nennen, es ist bis datto noch nicht begriffen worden, daß man ein natürlich Messing oder Bronzo, von der Natur im Ertz gebracht finden soll. Ich habe aber in Schottland eines gefunden, welches sie in ihrer Sprache Bell mettel nennen, und woraus ich angewiesen habe, die Zaffra oder blaue Schmalta zu bereiten, welche bishero aus Sachsen in diese Länder gebracht worden, und die Häfner zu blauen Glasseren gebrauchen. Merretus hat in seiner Commentation in des Philippi Nerii Artem vitrariam vermeint, daß die Zaffra ein Artificial-Werk sey, hat aber weit gefehlt. Caesalpinus hält sie für eine Speciem Magnesiae, indem er schreibt, daß sie zu viel ins Glaß gethan, schwarz mache, welches wir in Teutschland Strickblau nennen: aber die Magnesia und Zaffra sind ganz differente Sachen, das eine färbt roth, das andere blau, das eine nimmt dem Glaß die Farbe, das andere giebt ihm eine, und ist wohl zu merken, daß obwohl die Zaffra oder Kobold giftig, wann es dennoch ins Glaß geschmolzen, und solches zur Schmalta gerieben, es nicht mehr giftig sey. Herr Boyle hat zum ersten hier in England die Magnesiam gefunden, welche

vor diesen pflegte aus Piemont gebracht zu werden, und ich kann sagen, daß ich der erste sey, der hier zu Land die Zaffra gefunden. Gleich wie nun das Kupfer durch Galmey zu Messing, und durch Zinn zu Bronzo gelb gemacht wird, also wird es durch Arsenic weiß gemacht, woher der Name Weißkupfer kommt, nemlich wie insgemein bis datto bekannt durch Zusezzung Arsenic oder Antimoni. Aber Ludovicus de Comitibus in seiner Metallurgia gedenket eines andern Weges, dem Kupfer nichts zuzusezzen, sondern solchem die Farbe durch ein Solvens zu extrachiren, daß es weiß bleibe und nimmermehr grün oder roth werde: ich habe mit Sr. Hochheit Prinz Ruprecht dieß Experiment gemacht, und wahr gefunden. Gleich wie man nun das Kupfer gelb und weiß machen kann, also kann man auch das Zinn weisser und härter machen, auch daß es klingt, und und nicht unter den Zähnen knirscht, auch kann man das Eisen weiß und gelb färben, worinne hier ein Englischer Oberster beruffen ist, Namens Petriz, der aus dem Eisen Messing macht, und der Herr Boyle hat mir ein Zinn-Ertz gegeben, welches die Engländer Mundik nennen, daraus schmölzt man ein Zinn, welches so gelb ist als Gold. Dieses ist auch zu wissen, daß in England weder Messing noch verzinntes Blech gemacht wird, unerachtet sie Gallmey, Zinn und Eisen in Quantitaet haben, es wird auch kein Schwefel darinnen bereittet, unerachtet sie Schwefel-Steine genug haben.

Bayrische Stocator-Arbeith.

Der alte Churfürst Maximilian in Bayern, war ein sehr ingenioser Herr, welcher neben seiner Magnificenz und Generositaet die Künste auch sehr liebte, und unter andern eine mehr als Kaiserliche Residenz gebaut, von allerley Köstlichkeiten, Raritaeten und Antiquitaeten, darunter sind nur einige große Stücke von Gips auf Marmor-Art, oder Florentinisches Steinwerk. da es nun zwar eine gemeine Kunst ist, so kann es doch Niemand in solcher perfection machen, und in so großer Härte und Pollirung, als aldort der Churfürstl. Successor Ferdinand Maria zugelassen hätte, daß ich nicht allein dieses Werk mit den Operanten selbst, sondern noch andere Dinge hätte fortsezzen und exeoliren können, aber sein Vice-Kanzler D. Casp. Schmid, der Schwäbische Franzose, welcher den alten ehrlichen D. Oxel ausgebissen, nemlich den rechten Kanzler, hat auch mich vertrieben und verhindert. Hierbey muß ich erinnern, daß mir mein Landsmann der ehrliche alte Herr Hacke hier in London erzählet, daß nemlich einer hier sey, der aus Wasser große Stücke Stein machen kann, so daß man Quater-Stücke daraus bauen könne, und daß er dem König einen ganzen Seehafen davon bauen wolle: was aber daraus geworden ist, weiß ich nicht, aber daß aus Kalk und neuen Käß Stein oder Kiß kann gemacht werden, welcher an Härte den Diamant nicht viel weicht, ist mir bekannt. Wann ich erzählen solte, was ich für wunderliche Arten von Erden und Steinen in Schottland gesehen, und selbst mit Hände betastet habe, die theils un-

sichtbar und hörend, und unempfindlich machen, und wie zu Path auf des Herzogs von Landerthale Felsen, die Gänse die Eyer mit einen Fuß ausbrüthen, und wie andere Gänse auf den Bäumen und Hölzern wachsen, würde man mich für Mänsterum Wolfium, Ortelicum und dergleichen Narren halten, wiewohl es doch wahr ist. Prinz Ruprecht alhier in England hat eine Manier, die natürlichen Marmor-Steine zu beitzen und zu polliren, daß ganze Historien darauf gemahlt werden können, sehr schön, welches noch über die bayrische Stocator gehet, ich habe auch dergleichen gebeitzte Marmorsteine zu Nürnberg gesehen, Tobacksdosen Schüsseln und Flaschen, man kann auch den Christal ohne schmölzen färben, davon Klauber in den ersten Appendia über Pharmacopoae Spaygyricae siebenden Theil, S. 23. und Philipus Nerrius in Arte vitraria ingleichen Meldung thut. Es ist alhier dem König in England proponirt worden.

Rabeles-Tropfen, und des Prinzen Ruprechts von der Pfalz Experimente damit.

Es ist vor einiger Zeit ein Franzose an den Englischen Hof gekommen, Namens Rabele der hat große Sachen ausgegeben von einem Wund-Wasser, und von einer Medicin, die er seine Tropfen genennt hat. Wie nun die Franzosen grob und insolent, also hat sich dieser Gesell auch eingedrungen, zumahlen durch das Französische Frauenzimmer, und hat etliche 1000 Kronen bekommen, ist darauf wieder nach Frankreich, und wie vermeldet wird, so sey er mit dem Veneficio aldorten begriffen in die Bastille ge-

sezt worden. Hier aber in England ist von seiner Medicin sehr ungleich geredet worden, theils haben viel, theils haben wenig darauf gehalten: unter den Aestimatoren ist Prinz Ruprecht, welcher mir einen Darm gewiesen, Fingers lang aufgeblasen, und auf beiden Enden mit einem Faden zugebunden, in einer Schachtel vor eine Raritaet verwahrt, dieser Darm hat der Länge nach, so lange er ist, einen Schnitt, und ist wieder zugeheilt mit occasion, daß der Prinz in Gegenwarth mehrerer Medicis ein junges lebendiges Schwein öfnete, mit des Rabeles Wundbalsam besprützen, und wieder zuheillen, hernach über ein Jahr, als das Schwein groß geworden, wieder in Gegenwart der Medicorum schlachten lassen, so hat sich dieser Darm befunden, welchen der Prinz zum Beweiß aufbewahrt, gegen diejenigen, welche statuiren, Weyd=Wunden können nicht geheilet werden. Sie haben unterschiedliche andere Thiere durchstochen, und nur von dem Wasser hineingespritzt, sind so bald wieder geheilt worden, vielen andern wunderlichen Historien zu geschweigen, welche unglaublich scheinen, und nur dennoch wahr zu seyn der Prinz bekräftiget. Herr Christian Harel des Königs in England Hof=Apotheker in St. Dames Bark erzehlet mir, daß die Praeparation folgender Gestallt sey, wie er sie selbst auf Befehl des Königs bereitet habe. Man distilliret nemlich auf die gemeine Weise, das Oleum Vitrioli und gießet einen Spiritus Vini algemach darauf bis es getödtet, dann distillirt man es miteinander, und giebt davon welche Tropfen ein, soll ein grosses Conservatio seyn, und innerlich heilen: aus dem Capite Mortuo aber ziehet man ein Salz und

solvirt solches in einem Wasser, worinn man will, dieses ist sodann ein Wunder-Wasser, mit einem Wort, eine Art von Elixier Proprietatis Paracelsi und von dem Pulvere Sympathetico Kenelmi Digbaei. Mir gefält der Spanische Wund-Balsam, welchen der Aquapendente beschreibt, und der Bordenschlag zu Salzburg macht und verkauft: viel besser Joachimus Polemanus der bekannte Chymicus der das Novum Lumen Chymicum geschrieben, und den Fürsten von Sulzbach dedicirt hat: schier auf diese Weise eine Operation gehabt, er hat Oelum Vitrioli mit Spiritus Vini getödtet, und zur Consistenz abgezogen, so ist ein schwarzes Pech zurückgeblieben, das hat er in Aqua Regis solvirt, so ist die Solution roth worden, die hat er wieder abstrahirt, und im distillirten Wasser solvirt, so hat es das Wasser sehr hoch tingirt und faeces gegeben, die hat man geschieden, und das Wasser wieder zum Salz inspissirt, dieses Solviren und ein Coaguliren hat er so oft gethan, bis keine faeces mehr im Salz gewesen. Von diesem Salz hat man wunderliche Operationes, auch menschliche und metallische Leiber erzehlet, und daß Colleman notable Dinge damit gethan. Bey Occassion und Erzehlung dieses schnellen Wund-Wassers des Rabele, fällt mir bey eine andere Art von Wasser, die todten Körper damit zu Conserviren, wie in Holland der famose Anatomicus Biltz gethan, und ich ganze Leiber so gesehen habe, zwar auch bereits zuvor zu Nürnberg, bey dem Taliensker dergleichen Liquorem gesehen: ich habe eine Art von Salz erfunden, welches mehr praeserviren soll als das Gemeine Salz, die Probe wird nun davon gemacht,

und wird die Zeit lehren, was der Effect seyn wird, es ist ein wunderliches Salz, kein Acidum und kein Alcali, und doch beydes zugleich giebt auch in der Destillation einen absonderlichen Spiritum und Solvens von wunderlichen Operationen. Sonsten sind unserer Zeit noch viel rarere Medicinen erfunden worden, als der Jesuiter Fieber-Pulver hier in London, Simon Seemanns Fieber-Wasser, Walckods Pest-Wasser Amelunys zu Leibzig Stein-Tinctur, Portenschlagers zu Salzburg, Spanischer Wund-Balsam, Püchlers zu Linz, Wasser gegen das Podagra, aber ein mehrers hievon in meinen Dispensorio Secretorem Medicorum.

Prinz Ruprechts schnelles Schießen aus Gestücken.

Ich kann wohl sagen, daß ein gemeiner Handwerks-Mann, welcher täglich mit seinen Handwerk umgehet, selbiges nicht sowohl verstehe, noch alle Vortheile darinnen wisse, als hochgemelter Prinz thut, welchem nicht wohl von einer materie oder proposition zu sagen ist, die er nicht bald selbsten weiß aufzulösen, wann er nur den Titel hört. Es schriebe mir einst der Sächsische Ingenieur Gründler vor ein grosses Secret, daß er eine Invention habe, sehr schnell aus Stücken zu schiessen, ich hatte es kaum den Prinzen gesagt, so hat er eine Manier erfunden, dreymal scharf aus einem Stück zu schiessen, ehe ein Musquetier einmal auf gemeine Weise seine Musquete laden und loßschiessen kann. Eben so wieß ich ihm die Bewegung der Stangenkunst, wie sie in Ungarn

zu den Wasserwerken gebraucht wird, da hat er sie alsobald zu appliciren gewußt, zu einer Bewegung in einen Sessel, um, wann man nicht wohl zu Fuße ist, sich mit leichter Mühe im Zimmer herum zu führen, welches fürwahr eine ingeniose Bewegung und application ist, welche mir selbsten nie im Sinne gekommen wäre. Ich habe eine Art von Regiments-Stücken erfunden, die ein Mann tragen, und ein Pferd gar gemächlich etwelche führen kann, sie sind eine Species eines Musquetons, und schiessen doch eine sonderliche Art einer Kugel von 6 oder 8 Zoll im Diameter, thun großen Schaden. Indem wir hier vom Schiessen handeln, kann ich nicht vorbeygehen lassen, was auch Seine Hochheit Prinz Ruprecht erst dieser Tage zu Windsor inventirt auf einer Chaisse in der Luft im Flug Vögel zu schiessen, die Invention bestehet in einem Sessel, der sich herumdreht auf einem Centro, daß man aller Orten im Zirkel schiessen kann.

Camera Obscura.

Unter die rare Optischen Inventiones gehört auch billig die Camera obscura, worinne man in einen Zimmer im Dunkeln sehen kann, was auf der Gassen im Lichten geschieht. Man hat es auch, daß es im Finstern auf ein weisses Objectum, Tuch oder Wand allerley Figuren von lebendigen Farben ins Grosse präsentirt. Der berühmte Uhrmacher Topfler in Augsburg hat mir eine Invention gewiesen, welche sehr artlich ist, er hat in einer solchen Laterne in das vordere Glaß einen Uhrzeiger gericht, und die Stunden auf das Glaß gemahlet, so hat es auf die Wand ein Zeiger-Blatt von

2 Schuhen groß geworffen, war nichts als Schatten und Licht, und der Zeiger war auch Schatten, und gieng doch an der Uhr herum und wieße die Stunden: es war sehr schön anzusehen, und für grosse Herrn ein curioses Stück in ihrer Schlafkammer, bey der Nacht eine scheinende Uhr zu haben, welche ganz stille ist: und was hieran noch sehr bequem war, da das Oehl in den Lampen in einem Zimmer übel riecht, so kann ein Loch in das Schlafzimmer gemacht, die Laterne hinaus gesezt, und nur der Schein ins Zimmer gelassen werden.

Der mehrgemelte Kaiserliche Opticus Mattmüller hat einen Triangulum rotundum gehabt, nemlich einen Ring von Crystal dreyeckigt, wie die Prismata seyn, damit hat er auf eine Wand haushoch einen Regenbogen werfen können von allen höchsten Farben.

Holzsparkunst.

Es ist zu Nürnberg vor etwelchen Jahren ein Buch heraus kommen, unter den Titel Holzspar-Kunst, worin der Inventor demonstrirt, daß wie länger man die Wärme in dem Ofen könne circuliren machen, so mehr Effect sie thut, da hingegen sie nun in unsern gemeinen Oefen alsbald zum Ofenloch heraus und verlohren gehet. Diesem nun vorzukommen, hat er einen Ofen Inventirt, von 3 Röhren, so zwar seinen Effect thut, aber das Feuer leichtlich ersticket, denn das Feuer in seiner Natur wolte gerne aufwärts, aber nicht gerne abwärts gehen, wann es deshalben mein Werk wäre, so wolte ich gar eine Spiral-Linie machen, so hoch der Ofen wäre, und etwa 2 Schuh im Diameter, so würde die Superficies noch so groß und

der Effect um so viel besser seyn. Ich habe die Extension der Feuerflammen ganz auf eine andere Weise probirt, und bin versichert, was anbelangt abdünsten oder kochen, als wie im Salzsieden, Färben, Bierbräuen zu geschehen pflegt, daß ich mit einer Klafter Holz, so viel thun will in eben der Zeit, als ein anderer mit fünf Klaftern, denn ich habe das Experiment davon genommen, welches billig eine nützliche Holzsparkunst genannt werden mag. Hier in London ist eine Badstube auf Türkische Art, aber die Invention mit so wenig Feuer ein so großes Spatium zu wärmen, hat ein Engländer Namens Thomas Meddiffort aus Jamaica gebracht. Der berühmte Glockengiesser in Amstertham Francois Hemone erzehlet mir, daß sie in dem Metall schmölzen, so zu Glocken als Stücken, das Feuer weit erspahrt haben, daß sie mit 1 Pfund harten Holz 15 Pfund Brand so schmölzen können: und Suttenirt Glauber, daß er mit 1 Pfund Kohlen 10 Pfund Olei Vitrioli distilliren will, welches mir zwar nicht bekannt, dieses aber will ich wohl auf mich nehmen, mit 1 Pfund Kohlen 1 Pfund starkes gutes Aquafott zu brennen.

Weise Narrheit, oder klug geschienene, aber in praxi verunglückte Concepte.

Caroli Magni Graben bey Nürnberg, die Donau mit dem Mayn und Rhein zu vereinigen.

Weil hievon in dem Atlante die Beschreibung und Geographi ist, so will ich nicht davon gedenken, als allein melden, daß er bey Kehlheim, durch die Altmühl, Regnitz und Pegnitz, bey Forchheim wieder in den Main gewolt hat, wiewohl er nun, wie die Historien melden, mit viel tausend Mann an einen Durchschnitt arbeiten lassen, ist er doch wiederum eingefallen, und durch vielen Regen und strengen Gewässern verdorben worden, glaub auch, daß man zu Nürnberg lieber sehe, daß man die Landfahrt erhalte, denn davon leben viel Menschen und Pferde, Wässer, wo Zölle seyn, nutzen nichts, besonders wann sie verschiedenen Herrn zugehören, die nicht unter einen Hut zu bringen sind. Dieses sieht man an den zwey mächtigen Strömen, dem Rhein und Donau, da man auch Fluvio secundo dennoch mit leichten Kosten Wein und Güter zu Land als zu Wasser den Strom hinunter führen kann.

Graf Wolfgang, Julius von Hohenlohe General-Lieutenants Concept die Donau mit dem Rhein zu vereinigen.

Der Churfürst von Mainz Johann Philipp, wie auch der Graf von Hohenlohe selbst, haben öfters aus diesem Concept mit mir geredet, ich habe auch die Inspection selbst eingenommen, sind auch aus Holland Baumeisters zu Schleussen gehollt worden, von Wertheim aus die Tauber durch Schleussen Schifreich zu machen bis auf Weickersheim, von da einen Durchschnitt zu machen in die Wernitz, welche bey Donauwörth in die Donau führt, aber wie gedacht, ohnerachtet es möglich ist, und man gleich die Zölle aufheben wolte, so läuft doch das gemeine Intresse der Länder gegen einander, denn der Tauber-Wein würde den Franken-Wein schaden, als wie dieser den Rhein-Wein, so würde auch das Korn Negotium in Bayern und Franken nicht vertragen: und mit einem Wort, ich habe gesehen, daß die Politica das gute Concept über den Haufen geworfen. Eben solcher Gestalt ist auch ein Durchschnitt zu machen, von der Donau durch Mähren in die Oder, bey Bolsching und bey der Kosel, das Concept ist aber noch geblieben, wie hoch es auch getrieben worden, dieweil es die Eigner der Durchschnitt ihrer Mühlen halben nicht haben zulassen wollen, und dann, daß die Landfuhren sollen geschwächt, und wo der Wein zu Wasser wohlfeil abgeführt, in Oestreich eine Theurung verursachen sollte. Man findet auch noch an den Rhein-Strohm einen alten Durchschnitt in die Maaß, ist aber unbrauchbahr, und wieder verfallen,

ist 1627 zu graben angefangen, und Fossa Eugeniana oder Bate Mariae genannt worden, ist von Rheinberg auf Geldern bis Vento an der Maaß geführt worden.

Dr. Bechers Kaiserlich und Bayrische Seiden-Compagnie.

Ohngezweifelt ist das Vornehmen gut gewesen, Manufacturen ins Land zu ziehen, denn obgleich in der Schweitz und Holland keine Seiden-Würm und Maulbeer-Bäume seyn, so ist doch ein großes Negotium mit der Seiden-Räderrey, Weberey und Färberey deßwegen zu thun, es war auch am Kaiserl. und Bayrischen Hof vor nützlich gefunden und approbirt, derentwegen ordentliche Privilegia ertheilt, Compagnien aufgerichtet, und mir zur Danksagung ein Recompens versprochen worden, aber man ließ mich nicht lange bey beyden Compagnien, sobald sie ineaminirt und demonstrirt waren, so wurde ich von der Oestreichischen Seiden-Compagnie verstossen, und das Directorium zweyen Kaufleuten, Berthalothii und Mittermayer überlassen, die Nahmen der Manufacturen was ihnen nützlich war in ihre Gärten vor sich, und was schädlich war, dirigirten sie vor die Compagnie, der Kammer-Präsident fischte auch in diesem trüben Wasser, und nahm vor etlich 1000 Rthlr. Seiden heraus, vor seine Strümpf-Manufactur, worüber er das Privilegium Monopoli vor sich allein hat, hingegen protegirt er die Directores, daß sie der Compagnie keine Rechnung thun dürfen, und die Glieder der Compagnie mußten den Präsidenten

respectiren, den sie dependirten von ihm, und waren mehrerntheils Kammer-Räthe, als Schwarzenhorn und andere. Ob nun der Kammer-Präsident diesen Knotten aufgelößt, ob die Directores Rechnung und Satisfaction gethan, und wie die Compagnie stehet, ist mir unbewußt, gewiß ist, daß man dieses Orts nicht auf die Participanten, sondern auf eigenen Profit gesehen hat.

Die Bayrische Compagnie habe ich auch fundirt, wie die Acten in meinem Comercien-Tractact ausweisen, weil es aber den Kaufleuten schädlich vorkam, Seiden-Manufactur in Loco zu ziehen, welches sie nun bis datto mit großem Gewinn aus Italien bringen, haben sie, als wie Gugler zu München, mich durch den Kanzler Kaspar Schmidt so viel möglich verfolgen, und vom Werk stossen lassen, wie ich noch Geld in selbiger Compagnie habe, so man mir nicht wieder gegeben: darauf hat man einen Italiener aufgenommen zum Director Namens Lucca von Uflen, der hat bey der Compagnie so schön und getreulich gehaußt, daß er mit etlichen Tausend der Compagnie durchgehen wolte, wurde aber zu Augsburg attrapirt, und etwelche Jahre auf den Thurm gefangen gesezt, und sich doch endlich durch Hülfe der Churfürstin wieder loß gelassen, der Compagnie auf ein Neues wieder vorgestellt, und de novo in ihren Diensten wieder nach Italien geschickt, wie ich dann vor 4 Jahren auf der Durchreiß zu Salzburg gesehen, Ob er nun wieder gekommen, weis ich nicht, dieß aber ist mir bekannt, daß er denselben großen Schaden gethan, und den Dr. Jobsten, Churfürstl. Bayerischen Revisions-Rath und Geheimen Secretair,

welcher gegen ihm von wegen der Compagnie procedirt, in Grund ruinirt hat.

Des gewesten Hofkammer-Präsidenten Grafen von Sinzendorfs Gold-Fabrique zu Neuburg am Inn.

Jakob Müller von Lindau am Bodensee, hat einen merklichen Dienst Kaiser Ferdinando III. gethan, der Kaiser sagte ihm. er solte um eine Gnade bitten, dieser bat, daß er Leonisch Gold- und Silber-Drath in den Erblanden mochte zielen, und doch in den ordinair Preiß des guten verkauffen: der Kaiser, welcher kein Liebhaber von dem Luxu, reflectirte nicht darauf, ob diejenigen leiden, welche schlechtes Gut um höhern Preiß kaufen, besonders da das Gut nicht nöthig, und wohl entbehrlich werden kann, war also gleichsam eine Auflag und Impost darauf. Der Kaiser giebt dem Müller das Privilegium, der Kammer-Präsident, welcher vielmehr daran hätte seyn sollen, daß man den Kaiser eines andern informirte, und das Privilegium wieder cassirte, handelt solches selbst von dem Müller, und sezte die Fabrique mit großem Eifer zu Neuburg am Inn auf, machte es aber so grob, daß Müller solches selbst nicht zu verantworten getraut, sondern nach den Kaiserlichen Hof gewolt, wurde aber von dem Präsidenten unter Wegs aufgefangen, und ins Gefängniß gesezt, zu einen Eid und zu extradition aller Documenten gezwungen, und wie er endlich loß kamm, salvirte er sich in Salzburgische Dienste, wurde dort von den Präsidenten wieder verfolgt, salvirte er sich in Bay-

rische Dienste zu München, allwo er gestorben, und mir kurz vor seinen Tod eine Deduction eingehändiget, um in den Druck zu geben, deren Titel ist: Neuburgischer gewaltthätiger Verlauf, welcher allen Götlichen und Weltlichen Rechten zuwider, geschehen am Monat März 1661 bis Monat November 1667.

Unterdessen ist der Präsident mit seiner saubern Gold-Fabrik allen des Kaiserlichen Erblanden präjudizirlich fleissig fort gefahren, und hat noch über dieß in besagten Neuburg, auf Angeben des gemelten Triangels eine Münz aufgebaut, vor viele tausend gute Bayrische Groschen in der Nachbarschaft eingewechselt, und in schlimme 15 kr. Stücke vermünzt, worüber sich die Bayern höchlich beschwehrt: als man nun zu Wien auf den Hof vor den Profess-Haus eine Metallene Marien-Saule aufrichtete, hat er die vorhin da gestandene Steinerne ausgebethen, und bey dem schlimmen Münzhaus zu Neuburg aufgerichtet, es scheint aber, unser liebe Frau habe, unerachtet dieses schlimmen Münz- und Goldziehen, nicht länger zusehen wollen, sondern dem Kaiser die Augen aufgethan, den Präsidenten gestürzt, und ihm das Neuburg mit samt der Grafschaft weggenommen. Es wäre wohl nicht närrisch, sondern profitlich und thunlich, schlechtes Gold für gutes zu verkaufen, fürwahr aber nicht weißlich viel weniger reputirlich.

Martin Elers Rheinischer Wein-Handel.

Dieser Martin Ellers ist ein verunglückter Kaufmann, von Geburt ein Hamburger, hat zwar nicht studirt, aber doch ein gutes Genie zu allerley Vor-

schläge, womit er sich lange Jahre geschlept, aber nichts gefruchtet, er ist der erste, welcher das Seidenwattenmachen erfunden, und hätte er sich dabey gehalten, so wäre ihm wohl gewesen, aber es lag ihm ein Monopolium im Kopf und proponirte den Churfürsten von Mainz, daß er alle Rheinische Weine wolle aufkaufen, wie er auch ist, der Churfürst und das Land mochtens wohl leiden, denn die Kaufleute nehmen den besten Wein weg, und lassen den schlechten liegen. Aber das Concept wurde aus Wein zu Wasser, gleich wie auch alle seine Dinge, als wie er zu Florenz proponirte, 2mal im Jahre Seiden zu zielen, und andere mehr solche Dinge, die er zu Wien, München und Paris proponirte, die Concepten sind wohl gut, und der Mann ist scharfsinnig genug, aber die Praxis ist ein anders als die Speculation.

Daniels Kraftens Hopfenhandel in Bayern.

Dieser Daniel Kraft ist von Wertheim aus Frankenland und hat viel gegolten bey den vorigen Churfürsten Johann Philipp, er ist ein judicioser erfahrner Mann, und hat sich viel bemühet des Ellers Concepten auszuführen, denn sie waren Kammeraden mit einander: er hat vorgehabt, ein Monopolium in Bayern mit Hopfenhandel anzurichten, und ist lange mit derselbigen Hopfenstange gelaufen, bis sie zu nichts worden, denn die Bayrischen Bierbräuer solten zwar Böhmischen Hopfen brauchen, aber es gehet viel Inländischer mit, zu dem ist das negotium mit Bayern und Oestreich zu thun gewesen, da ich in

der Experienz weiß, daß in puncto Commerciorum mit beyden nichts zu thun ist.

Des Ertz-Bischofs von Salzburg, Cartinals Grafen Guidowaldi von Thun, Wasser-Fontain.

Wer diesen Herrn gekennt hat, als wie ich und andere, werden wohl wissen, welcher Stoff an ihm war, er war sehr großmüthig, extraordinaire Dinge zu thun, unter Andern ließ er einen Brunnen machen, wiewohl das Wasserwerk zu Salzburg überflüssig genug sind, welcher viele Tausend gekostet, ein großes magnifiques Werk als eines in der Welt ist, von weißen Marmor, eines großen Umkreises und Höhe, davon der Oberste Ausguß Wassers ein Schuh im Diameter hat, gleich davon die Kupferstück ausgiengen, und ich das Werk selbst gesehen habe, wie es noch in seinem ersten Anfang war, da es der Ertz-Bischof dem P. Valeriano Magni und mir gewiesen. Wie nun alles ausgemacht und aufgerichtet war, so findet sich kein Wasser dazu, eben als wie die Glocke dort, die eben so groß ist als der Thurm, daß man sie nicht läuten kann, oder wie die Sonnen-Uhr in Tyrol, worüber sie ein Dach gebaut, daß nicht darauf regnen soll, dieß sind nicht allein weise, sondern auch kostbahre Narrheiten.

Marmorsteinerne Schlange.

Man sagt im Sprichwort, es sey nichts einen Menschen so ähnlich, als ein Aff und Schweitzer:

diesen könnte man wohl noch einen Holländer zugesellen, nicht die Schottische Hochländer, sondern die Maßländer, die man im gemeinen Sprichwort Haasen-Köpfe nennt, wegen ihren närrischen Concepten: ein solcher grober unverschämter und verwegener Gesell, ist bey den Guidowald gewesen, und hat ihm proponirt, er wolle ihm eine Marmorsteinerne Schlang, Armdick, 10 Schuh lang, 2mal umwunden, Zolldick durchbohren, von dem Schweif heraus zu kommen, ohne sonst ein Loch zu machen, und solte die Spiral-Drehung der Schlang noch dazu ein Zweifel-Strick seyn: der Cardinal glaubte es dem Kerl, und hat viele Tausend darauf spendirt, aber der Bohrer ist nicht fertig geworden, und ich weiß nicht, ob der Holländer oder der Cardinal, welcher nemlich von beyden besser, in diese weise Narrheit anzunotiren sey.

Hautschens von Nürnberg Instrument in der Luft zu fliegen.

Viele unglaubliche Dinge haben die Menschen bereits erfunden: eine neue Welt, das Büchsen-Pulver; mit Luft zu schiessen, auf und unter dem Wasser zu gehen, Wasser speyen, Feuer kauen, auf Sailler tanzen, die Buchdruckerey, die Schnellschreiberey, auf eine Meile Wegs mit einander zu reden, und mit einem Wort viele wunderliche Dinge. Nun ist nichts mehr übrig als die Kunst zu fliegen, worüber sich viele subtile Köpfe bemühet haben, diesen Hautschen zu Nürnberg, der sonst ein ingeniöser Mann ist, und die künstliche Bewegung vor dem Dauphin

in Frankreich von einer Bataille machen hat helfen, zu geschweigen, in Augsburg war ein Schuster, welcher geflogen hat, in den Haag hat auch einer geflogen, und wie die lezte Transactio Philosophicalis der Engländer ausweiset, hat auch einer in Frankreich geflogen. An dem Königl. Polnischen Hof hat auch ein Italiener, Namens Borattini, ein Schif oder Maschin von Stroh oder Past gemacht, und die Sache doch so weit gebracht, daß er sich selbst damit von der Erde geschwungen, aber es hat allezeit etwas daran gefehlt, und ist nie zur Perfektion gekommen, wiewohl er anfangs vorgeben, er wolle innerhalb 12 Stund von Warschau nach Constantinopel fliegen; der bekannte Englische Wachs-Possierer M. Simon hat mir diese Historie erzählt, und die Maschin samt den Inventore in Pollen selbst gesehen: siehe hievon meinen Tractact de Horologiis am Ende, zu London gedruckt. Ich bin mit dieser Bewegung auch viel umgegangen, und will hernach mein Sentiment davon geben, welches ich einmal einigen von der Societaet-Royal gegeben hab. Plinius schreibt schon zu seiner Zeit: Tarenti degit Architta, qui ligucam columbam volutilem fecit: und man sagt, daß ein durch Kunst gemachter Adler dem Kaiser Carolus V. eine Teutsche Meilwegs entgegen geflogen sey: Es sind aber im Fliegen verschiedene Dinge zu Consideririen. Erstlich ob der Mensch den Athem im Fliegen werde gebrauchen können. Zweytens was vor ein Centrum gravitatis er halten werde, daß er nicht umstürtze. Dritens, ob einige Thiere oder Körper so schwehr als ein Mensch von der Luft getragen werden kann. Viertens, ob die Nerven des Menschen so stark seyn,

daß sie die Bewegung ausstehen können, welche dazu erfordert wird. Endlich ist der Beschluß meinem Gutachten nach dieser, daß alles, was fliegen soll, müßte eine grössere vim elasticam haben, als es wiegt, z.B. 10 Pfund Kraft thun und doch nur 1 Pfund wiegen, welche Kraft, gleichwie sie in der stählernen Feder ist, also ist sie auch in den Nerven und Sähnen der Vögel, welches wir sehen an den Stoß-Vögeln, die mit ihren Flügeln einem Rehe die Rippen einschlagen, einem Hasen das Genick brechen, einer Ente den Kopf abschlagen, ja es giebt in den Tyrolischen Gebürgen Vögel, welche ein Schaf mit in die Luft nehmen, wir sehen, wie erschröckliche Kraft in den Gebiß in einen Löwen und in den Bratzen eines Bären. Wie aber den Menschen die Kraft seiner Nerven solcher Gestalt zu stärken, daß sie 4fach verdoppelt wird, und zu dem Fliegen die Kraft giebt, davon will ich hier nicht handeln, denn der Plaz ist zu enge, es mag einem so närrisch vorkommen, wie es will, so behaupte ich doch daß es möglich sey auf diese Weise durch die vim elasticam. Was aber der Jesuiter P. Lana in seinem Tractat von einem fliegenden Schiff, oder in der Luft zu schwimmen oder zu fahren meldet, welches geschieht durch Kugeln, welche leichter seyn als die Luft selbsten, da möchte ich wohl von P. Lana eine dergleichen Kugeln sehen, welche nur leer von sich selbsten in die Höhe gieng, wann sie gleich nichts mit sich nehme: wie unmöglich aber solches seyn kann, beweiset gar wohl der Herr Boyle durch seine Maschine. Gehört also dieses Jesuiters Luftschiff vor allen andern in die weise Narrheit, es wäre gleichwohl eine schöne Invention, um in den

Mond zu fahren, und die Monachiam Solipsorum auch dorten zu Stabiliren.

Runchers Invention den Acker mit Elephanten zu pflügen, worüber er ins Zuchthaus gekommen.

Dieser war ein Holländer, kamm in die untere Pfalz und baute auf der Rehhütte, nicht weit von meinem Vater-Land Speier eine köstliche Oelmühle, welche sehr wohl und gut gethan, er hat sie aber endlich verlassen müssen, Schulden halber: darüber kommt ein Kerl, der einen Elephanten im Land herum um führte, da fällt diesen Holländischen Hasenkopf bey, es wäre Profit mit zu thun, wann man den Elephanten zum Ackern brauchte, 10 oder 12 Pflüg neben einander anhängte, so könnte man auf einmal einen ganzen Morgen Landes pflügen, wie gedacht, so gethan, er kaufte den Elephanten um 400 Rthlr., und wie er ihn das erste mahl auf den Acker brachte, so war der Elephant so schwehr, daß er bis an den Bauch im Grund sank, da mußte man ein Gerüst um ihn machen, und mit großer Mühe und Kosten wieder herausziehen, gehört also billig inter experimenta non succedentia, oder unter die weise Narrheit; seine Freunde aber verstunden das Ding anders, beruften ihn zurück nach Holland und sezten ihn ins Zuchthaus.

Jacobi de lá Porte Kunst Schatz zu graben.

Unter den Alchymisten heutigen Tages, welche für öffentliche Betrüger passiren, als Rochefort, Marsini, Croneman, Marsali, Gasner, Gasman kann man auch billig dieseu la Porte rechnen, welcher absonderlich Profession macht, Schätze zu graben, und dieses zwar durch die Claviculam Salomonis. Nun lasse ich dasselbige Cabalistische Werk den Helmont über, welcher ein Liebhaber davon ist, und ein grosses Buch zu Sulzbach darüber drucken lassen, und den Narren daran gefressen hat; ich will mein Judicium darüber suspendiren. Aber auf das Schatzgraben zu kommen, und dieses zwar mit Wunschruthen, habe ich mein Lebenlang keinen unverschämtern Lecker gesehen, als Popewitz in Sachsen, welcher durch die Wünschelruthe so unverschämte Dinge gerathen hat, daß es mich wundert, daß ihm die Wünschelruthe die Zähne nicht einschlug, denn ich sah in meinem Leben keinen frechern und unverschämten Lügner als diesen. Noch besser war la Porte, welcher aber dadurch so arm geworden, daß er aufs Aeußerste gekommen, insonderheit aber wolte er des Paracelsi Schatz in Kärnthen zu finden wissen, nicht merkend, das Paracelsus von dem Philosophischen Werk geredet, und wiewohl ich auf das La Portes Werk gar nichts halte, so will ich doch die heimliche Kraft nicht verwerffen einiger Characteren, Worten und Talismanler. Wir haben noch zu unserer Zeit die Historie erlebt von einem Physiologo in Wien, Namens Lutz, welcher sich bey dem General Heuster aufgehalten, und bey Padua den berühmten großen Schatz

gegraben hat, wie weit er damit gekommen, habe ich seine eigene Hand gelesen, wie er alles gebannt, ausgenommen den Schlaf-Teufel vergessen, der ihm hernach zu Tod schlaffen machte, und was es ferner für eine wunderliche Bewandniß gehabt habe, werden der General Häußter und die Grafen von Pöttingen besser als ich wissen, als welche diesen Lutz familiarer gekannt haben.

Ludwig Ernsts Augmentirung der Capitalien zu Marsen zwischen Amsterdam und Utrecht.

Dieser verwegene, Ehr vergessene Mensch von Nation, Profession und Statur, wie er in öffentlichen Holländischen Zeitungen beschrieben, an den Bodensee gebürtig, hat der ganzen Teutschen Nation in Holland eine Schande angehängt, indem er den Kaufleuten weiß gemacht, er wolle ihnen ihre Capitalien vermehren, nahm ein Haus zu Marsee und hielt sich köstlich, viele Leute gaben ihm viele Capitalien, er zahlte die Intressen fleißig, gieng aber mit dem Rest des Capitals auf einer Jagd fort, und weis noch dieser Stunde Niemand, wo er hingekommen ist. Ich verwundere mich nicht über seine Boßheit, sondern über der Narrheit, daß verständige Leute in Holland, die auf ihre Capitalien, wie der Teufel auf eine arme Seele lauren, einen solchen fremden Kerl und dazu Alchimisten solche Capitals anvertrauen; Ich habe in Holland 2 Jahre gewohnt, öffentliche Haushaltung geführt, zu Harlem ließ ich ein Gebäu aufrichten, welches 40,000 fl. gekost, habe mit dem Staat zu thun gehabt, gute besiegelte Brie-

fe in Händen, bin überdieß durch Schriften in der Welt bekannt, und habe doch reflectu dieses Betrügers nicht den tausendten Theil aufbringen können, aber das machts, Ludwig Ernst hat die Holländer Natur besser gekennt, denn Narren muß man mit Kolben lausen. Ich halte auch, daß ihnen Ludwig Ernst solcher Gestallt hundert Tausend Reichs-Thaler abgelaußt habe. Doktor Ketgen und andere unbericht.

Doktor Ketgens Bergwerk bey Mastricht in dem Land von der Ober-Maß.

Vorhergehender Ludwig Ernst war zu Passau und Wien ein Anachoret oder Einsiedler, und trug unser lieben Frauen Bild von Passau herum, um dasselbige zu veneriren, weil nicht alle Leute Zeit haben nach Passau zu lauffen; dieses Handwerk daurte so eine Weile, darnach kamm er ins Holland, und hatte ein Weib, der wolte er die Laute lernen, die Finger aber waren zu dick, und schwur der Lauten-Meister, er wolte eher einen Elephanten die Kunst lernen. Ich wahrschaute Doktor Ketgen als einen ehrlich und verständigen Mann, der vor diesen zu Constantinopel gewesen, und selbst ein Medicus und Chymicus war, er solte des Kerls müssig gehen, und daß ich ihn kannte: aber umsonst, die Narrheit mußte nicht allein, sondern viele andere grössere begangen werden, nemlich er wolte in dem Stand, wie der Titel ausweißt, Bergwerk bauen: nun aber dieses so uneben ist, es giebt auch in Holland um und um Plätze genug, wo Mineralien seyn, wie in mei-

ner Minera Atenaria zu lesen. Aber der gute Doktor Ketgen hat mit Schelme zu thun gehabt, welche ihm Silber=Kalk unter Leim gemischt und falsche Proben gemacht haben, davon ich noch einen andern Doktor anziehen könnte, wann mir mit andern Leuten Unglück bedient wäre, und ich nicht die Hoffnung hätte, daß er sich bessern würde.

Der gute Doktor Ketgen ist indessen durch seinen eignen Freund ruinirt worden, eben als wie der Triangel zu Wien seinen Kameraden den Westphälischen Secretair Meerbold ruinirt hat, und gleich wie Meerbold vor Herzenleid gestorben, also auch Doktor Ketgen.

40.

Ueber die Erneuerung des Vorhabens Carls des Großen, die Donau mit dem Rheine zu vereinigen.

Aus
der Oesterreichisch=militärischen Zeitschrift. Wien 1808. 8. I. Jahrg. III. Heft.

Schreiben an den Prinzen Eugen, eingesendet von dem Fürsten Carl von Oettingen, von daher den 24. August 1731. Aus dem Französischen.

Dieser Gedanke ist allezeit als einer der herrlichsten und würdigsten angesehen worden, den ein so mächtiger Kaiser, wie Karl der Große, fassen konnte.

Eine vom schwarzen Meere bis nach Holland und in den Ocean ununterbrochene Schifffahrt wäre in der Welt die einzige ihrer Art.

Die gewöhnliche Schwierigkeit der Fahrt aufwärts dem Strome würde um die Hälfte vermindert, da die Donau ost=, der Mayn und Rhein westwärts ihren Lauf nehmen. Mittelst drey Arten Maschinen, die seit einigen Jahren erfunden sind, würde man die Möglichkeit finden, fast eben so leicht abwärts dem Strome zu gehen; da die Hydraulik und übrige Wissenschaften, die bey dem Canalbau eintreten, in Theorie und

Ausübung zu einem hohen Grade von Vollkommenheit gediehen sind.

Wenn Carl der Große keine politischen Schwierigkeiten in der Ausführung seiner Absichten fand; so hätte er deren gewiß physische, und diese unübersteiglich getroffen, weil es an Leuten fehlen mochte, die ein so großes Werk auszuführen vermögend waren.

Das ist vielleicht die Ursache, daß er sein Werk aufgab, welches schon angefangen war, und wovon man noch einige Spuren sieht.

Unterdeß preiset die Geschichte diesen bloßen Versuch als eine Handlung, die unsterblichen Ruhmes würdig ist. Was würde es seyn, wenn Karl der sechste, groß schon von so viel andern Seiten, seinem Ruhme nicht den Versuch, sondern die Unternehmung und vollständige Ausführung des schönen Vorhabens hinzusetzen wollte? Wie viel Zutrauen und Ansehen würde S. K. M. daraus zuwachsen, wenn Sie ergreifen und ausführen wollte, was Karl dem Großen nicht möglich war? Nicht zu gedenken, daß offenbar Ihre Erblande den größten Nutzen daraus ziehen würden.

Es sind mehrere Jahre, daß der Einsender diese Wünsche seinem Geiste gegenwärtig hält, und sich die Fähigkeit geben will, zur Erneuerung und Ausführung des herrlichen Gedankens beyzutragen.

Da er in Frankreich von dem prächtigen Canal von Languedoc nicht allein öfters reden gehört, sondern die Ausführung jenes von Montargis selbst gesehen hat, so wie auch von dem Entwurf des Canals von Paris nach St. Denis, und jenes in der Piccardie, an dem man gegenwärtig arbeitet, unterrichtet war; so suchte er die Achtung und Freundschaft der an diesen

Entwürfen arbeitenden Ingenieurs zu gewinnen, um aus ihrem Umgang Einsichten zu erwerben, durch die er im Stand sein möchte, von ähnlichen Gegenständen richtig zu urtheilen, und mit Sachkenntniß zu sprechen.

Mehr Gelegenheit noch, sich über Materien dieser Art aufzuklären, bot ihm der Entwurf des Canals von Bourgogne an, weil man hier in drey verschiedene Entwürfe für die nämliche Absicht eingegangen war.

Bey dieser Gelegenheit sind die drey angewendeten Baumeister la Jonchere, Abeille und Thomasin in Streit gerathen, und habe sich einander wechselweise widerlegt.

Der Verfasser dieses Aufsatzes, nachdem er genaue Bekanntschaft mit den zwey ersten gemacht, denn der dritte schien ihm keiner Aufmerksamkeit werth, hörte bald den einen, bald den andern, leistete ihnen einige Dienste, und brachte sie dadurch in die Lage, nicht allein ihre Schriften zu lesen, sondern auch von ihnen auszunehmen, worin die Stärke und Schwäche ihrer Wissenschaft besteht.

Aus allem, was er in dieser Gelegenheit sah, las und hörte, zieht er den Schluß, daß der Entwurf, die Donau mit dem Rheine zu vereinigen, unendlich leichter auszuführen wäre, als der Canal von Languedoc, der bestehet, und der von Bourgogne, der auszuführen noch nicht angefangen ist. Geruhten S. K. M., daß er diese Untersuchung fortsetzen sollte, so wird er das Land in Augenschein nehmen, um sich nochmals mit den genannten Ingenieurs desto gründlicher zu berathen; denn nach der Kenntniß, die er bisher davon hat, ist es nur eine Strecke von zwey Meilen oder Stunden, die einige Schwierigkeit darbiethen könnte:

im übrigen hat die Natur schon zwey verschiedene Wege angezeigt, durch welche diese Vereinigung zu geschehen hat, so daß auf diesem Wege eine natürliche Theilung für die Fahrt auf- und für jene abwärts ist.

Er kann nicht umhin, hier zu wiederholen, was er gleich anfangs sagte, daß das Strom aufwärts fahren künftig nicht so schwer seyn wird, als es bisher gewesen ist. Er hat unter andern eine zu Paris von dem Herrn Grafen von Sachsen erfundene, und von dem obenerwähnten Herrn la Joncherre vervollkommnere Maschine gesehn, mittelst welcher ein Fahrzeug eben so geschwind, und selbst geschwinder noch aufwärts gehen kann, als die andere gewöhnlich abwärts gehen, indem es eine französische Meile in einer Stunde macht.

Diese Maschine drehet zwey Räder; die statt der Ruder dienen, und wird durch vier Pferde, die sich im Schiffe befinden, in Bewegung gesetzt.

Im Fall, daß S. K. M. diese erste Ankündigung genehmigten, wird der Einsender seine Bemühungen und Arbeiten für ein Unternehmen, welches der glorreichsten Regierung, die wir jemals gesehn haben, so dienlich seyn könnte, weiter zu bringen, und fortzusetzen suchen, um zugleich die Probe seines Eifers für die Emporbringung desjenigen zu geben, wovon er bisher bloßer Bewunderer gewesen ist.

Oettingen den 24. August 1731.

Karl.

Nachschrift des Uebersetzers.

Aus der so gering angegebnen Strecke, in welcher die Kunst in Arbeit kommen müßte, entnimmt der Uebersetzer, dem das Lokal aus frühern Jahren bekannt ist, fast zuversichtlich, daß von dem Fürsten nichts anders gemeint seyn konnte, als den Canal von der Altmühl, unter Ornbau an die Rednitz, hier noch Rezat, unter Lichtenau zu ziehn, was in gerader Linie, ungerechnet, die etwa nöthigen Krümmungen, nicht viel mehr betragen würde.

Einige nicht unbeträchtliche Erderhöhungen müßten nun freilich hier durchbrochen werden; aber nur Flözen, denn hohes Gebirge hat es in dieser Gegend nicht.

Reichlicher gespeiset könnte der Canal, wenn die Feldbäche und Abflüsse von Teichen, die er in seinem Wege doch begegnet, nicht hinreichten, allenfalls damit werden; daß der Teich von Triesdorf ihm zugeleitet, und das ausgiebige Wasser bey Stadtling von der kurzen Strecke, ehe es in die Altmühl fällt, für denselben aufgefangen würde. Von der Rezatseite wäre es ungleich mühsamer, aber nicht unmöglich, die von Wallersdorf und Razewind kommenden Bäche abzustechen, und sie fast neben dem Flusse her, in den Canal zu führen; doch scheint dieses leztere Mittel, aller Wahrscheinlichkeit nach, entbehrlich.

Beyde Flüsse können in der Gegend immer Canal-Schiffe tragen, nur müßte ihr Bette gereinigt, und die Ufer hin und wieder erhöht werden, da sie nach Regengüssen dem Austreten sehr unterworfen sind. Andere physische Hindernisse kenne ich nicht.

Auf dem Vereinigungswege durch den Neckar möchten sie wohl bedeutender eintreten; und auf diesen möchten sich doch die Spuren aufgelassener Arbeit beziehen, deren der Aufsaz gedenkt.

Zu verwundern aber ist es, daß der Fürst der politischen Hindernisse, die damals zu erwarten waren, gar nichts erwähnte, so wie es scheint, so ganz mit dem Kaiserlichen Ansehn abgethan glaubt. Itzt sind sie größtentheils verschwunden.

In der damahligen Lage konnte die Regierung zu Anspach, welche die Ausführbarkeit so gerade vor Augen liegen sah, solche nicht wohl verkennen; aber sie hätte weniger für sich, als für das ci-devant H. v. Reich arbeiten müssen, welches sie für die Theilnahme nicht sehr empfänglich voraussetzen, vielleicht auch zweifeln konnte, ob sie an dem Speditionshandel ihrer Mayn-Dörfer durch die Landfracht nicht mehr verlieren, als mit dem Canal gewinnen würde; mit Nürnberg, welches in seinem damahligen Wohlstande das Werk am meisten zu befördern und zu benützen in der Lage war, befand sie sich in beständigen, oft lächerlichen Mißhelligkeiten; zu Aichstädt aber wünschte man wohl nicht, einen Theil der schönen Wiesenwirthschaft an der Altmühl durch den Canalbau verwüstet zu sehn; und das H. Walpurgisöhl, was sein wichtigster Commerzartikel war, konnte man leicht zu Lande versenden.

Dieses waren die drei Gebiete, welche der Canal durchschneiden sollte, und die Ursachen, warum er nicht längst eröffnet ist, da kaum irgendwo die Natur der Industrie deutlicher den Fingerzeig gegeben hat.

Der Nutzen für alle, den Maynstrom nächst berührende Länder würde sehr beträchtlich; für Oester-

reich und Bayern von der einen, für Frankreich und Holland von der andern Seite unübersehbar seyn. Gar leicht könnten hier die beyden Kaiserhöfe den ersten Kostenaufwand der Erbauung über sich nehmen, die Krone Bayern aber mit der Erhaltung sich bebürden; wohingegen ihrer aller Flaggen von der Donau in den Ocean und vom Rheine in das schwarze Meer ungehindert gehen, ihrer Landesindustrie manchen neuen Zweig eröffnen würde.

Ganz der Grundsätze ihrer schönen Regierung würdig, wäre es, wenn diese Mächte, dem Werk ewige Consistenz zu geben, den Canal mit den Flüssen, welche er vereinigt, für allezeit neutral erklärten, so daß selbst im Falle eines Krieges ihre Flagge wechselseitig geschont, nur Kriegsleute und Kriegsvorrath abgehalten, sonst alles, Güter und Menschen weltbürgerlich behandelt würden.

41.

Dienste des Feldmarschalls Gr. v. Seckendorf in Baiern unter Karl VII. und Max III.

Aus
dem Versuch einer Lebensbeschreibung des Feldmarschalls Grafen von Seckendorf meist aus ungedruckten Nachrichten bearbeitet (ohne Druckort) 1792. 8. II. Th. S. 284. ff. (vgl. den nächstfolgenden Artikel.)

1741. Mitte April bis Ende May.

Die erste Muße, welche Seckendorf nach wieder erblicktem Tageslicht vergönnt war *), wandte er an, sich nach seinem Gouvernement umzusehen. Er fand die sogenannte Reichsfestung Philippsburg in einem so verächtlichen Zustande, daß der Name eines festen Platzes nur spottweise von ihr gebraucht werden konnte. Vier und zwanzig Kanonen, die den Gouverneur bey seiner Einfahrt begrüßten, war die ganze Artillerie, aus der man noch feuern konnte, obschon unter diesen noch verschiedene an Lafetten

*) Er war wegen seines zweideutigen Verfahrens im Türkenkrieg auf eine Festung gesetzt, aber in der Folge für unschuldig erklärt worden.

und Rädern sehr Noth litten; und die Wälle und Gräben waren so zerfallen, daß man mit Wagen und Pferden hinein und herauskommen konnte, ohne durch die Thore zu gehen.

Bey damaligen kritischen Zeiten hielt es Seckendorf für doppelt nothwendig, schleunig für die Herstellung eines so wichtigen Ortes zu sorgen. Er schilderte dem deutschen Reich ausführlich die Beschaffenheit von Philippsburg, und bat um die Bewilligung zweyer Römermonate zur Herstellung des Platzes, fand aber schlechtes Gehör.

Eine andere Sache, die ihm noch mehr am Herzen lag, war das Betragen des Wiener Hofs gegen ihn. Es waren ihm vermöge des Lossprechungsrescripts der Königinn seine militärischen Stellen gelassen; nichts destoweniger strich ihm der Großherzog von Toskana seinen Feldmarschallsgehalt von der Besoldungsliste weg. Außerdem hatte er über hunderttausend Gulden an Rückständen als General und Gesandter zu fordern, wovon er keinen Heller erhalten konnte.

Dieß hieß ihn an einem sehr empfindlichen Theile seiner Seele angreifen, und er hielt sich um so mehr berechtigt, eine solche Behandlung mit dem Namen des Undanks belegen zu können, weil er von dem Vorhaben des Königs von Polen, sich auch zu den Widersachern der pragmatischen Sanktion zu schlagen, das er bey seiner Durchreise durch Dresden erfuhr, dem Hofe durch den Fürsten von Lobkowiz geheime Nachricht gegeben hatte. Die noch nicht verharrschte Wunde wurde durch diese neue Kränkung völlig aufgerissen. Er glaubte sich nun aller Verbind-

lichkeiten gegen das österreichische Haus entledigt; und da er übrigens sich noch stark genug fühlte, oder glaubte, eine Rolle, auf der nun wieder sehr lebhaft werdenden Weltbühne zu übernehmen, Maria Theresia aber bey ihren blutigen Fehden ihn nicht brauchen zu wollen schien, so wollte er seine verschrieene Ehre dadurch praktisch retten, daß er als General und Staatsmann von neuem glänzend auftrat. Er wollte Kennern und Nichtkennern zeigen, daß er weder ungeschickt, noch so niederträchtig sey, als man es von Wien aus durch Europa verbreitet hatte.

1742. Jänn. Febr.

Seckendorf beschloß nun, in baierischen Diensten sein Heil zu versuchen. Doch trat er nicht eher zu diesem erklärten Gegner Oesterreichs über, bis daß Karl Albrecht zur kaiserlichen Würde erhoben war, und es ihm als Gouverneur einer Reichsfestung, noch besser zustund, dem Oberhaupte von Deutschland zu dienen. Er kam nach Frankfurt am Main, wo Karl der Siebente einen so brauchbaren Mann mit offenen Armen empfieng. Seckendorf legte nun seine Feldmarschalls- und Geheimerathswürde nebst seinem Regimente zu den Füßen Marien Theresiens vermittelst eines Schreibens nieder und erhielt hierauf von Karl die nämlichen Ehrenstellen in der Armee und im Kabinet, die er bey dem vorigen Kaiser bekleidet hatte, worauf er nicht säumte, ein Regiment zum Dienste seines neuen Herrn zu werben, und ihm seinen Namen beyzulegen.

Mitte Juny.

*) Bevor er aber dem Kaiser im Felde diente, mußte er sich als Staatsmann brauchen lassen. Zuerst gieng er nach Dresden, um in Vereinigung mit dem Marschall von Belleisle den dortigen Hof zur Beständigkeit im bisherigen Bündniß zu ermahnen, indem nicht ohne Grund zu fürchten war, daß sich der König von Polen in die Breslauer Präliminarien hineinziehen lassen würde, welches auch der Erfolg kurz nachher bestätigte. Eine größere Besorgniß hatte der Hof zu Frankfurt wegen des Königs von Preußen. Man fürchtete, dieser Monarch würde nun aus einem Bundsgenossen ein offenbarer Feind werden, und seine Heere mit den Herren der Königinn von Ungarn vereinigen, um Baiern zu erdrücken. Seckendorf mußte nach Berlin eilen, um dort Wetterbeobachtungen anzustellen. Sie fielen ziemlich beruhigend aus. Der große Friedrich nahm den kaiserlichen Gesandten zwar nicht mit der innigen Herzlichkeit, wie sein Vater, aber doch mit vieler Gnade auf, und gab die Versicherung, daß er nichts gegen das Interesse des Kaisers unternehmen, vielmehr jede Gelegenheit ergreifen wolle, es zu unter-

---

*) Merkwürdig ist die Stelle in Seckendorf's mil. Lebensl., wo er seinen Uebertritt in kaiserl.-baierische Dienste erzählt, und zu beschönigen sucht: „Auf dem „Wahltag zu Frankfurt kame zur Verwirrung vom „Heil. röm. Reich die kaiserl. Krone auf das Chur-„haus Baiern. Die daraus alsdann entstandene Unru-„hen zogen mich, wegen meiner vom Reiche habenden „Chargen, in Kaiser Karl des Siebenten Dienste.“

stützen *). Der Krieg, in dem sich Karl VII. mit der Königinn von Ungarn eingelassen hatte, hatte sehr bald die lachende Gestalt wieder verloren, die er in dem ersten Anfang gezeigt hatte. Die Baiern und ihre Hilfsvölker, die Franzosen, waren nicht nur wieder aus Oberösterreich durch den Grafen von Khevenhüller verdrängt, sondern das Kurfürstenthum selbst fiel durch des General Bernklau's muthige Fortschritte größtentheils in österreichische Hände, und München selbst war von feindlichen Truppen besetzt. Der Feldmarschall Graf von Thörring-Jettenbach hatte bisher die baierische Armee befehligt. Da der Kaiser glaubte, Seckendorf würde glücklicher oder geschickter seyn, so hieß er ihn nach Baiern gehen, um an Thörrings Stelle zu kommandiren. Auf den Flügeln der Ehrliebe und der militärischen Eifersucht wurde der ruhmgierige Greis nach dem so oft betretenen Schauplatz getragen. Er bildete sich ein, Thörring möchte, aus Neid gegen ihn, noch vor seiner Ankunft ein Treffen wagen **), und be-

---

*) Vergl. Adelung a. a. O. III. B. S. 217.

**) Auf dem Hinwege zur Armee schrieb er von Neumark aus unter 18ten August an seinen Neffen: „Par un „courir, qui est parti ce matin de Thörring, j'ai „eu la nouvelle, qu'à la pointe du jour il a passé „l'Iser avec son armèe; et le Baron Löwenthal, „qui est venu ici d'Amberg, me dit, que le Comte „de Saxe avec les troupes de France avoit fait la „même chose. Par consequent, si çela est, ces „Messieurs par jalousie hazarderont un combat „avant mon arrivèe. Dieu veuille, que tout reus-

schleunigte deßwegen seine Reise. Aber er irrte sich. Die Baiern allein waren zu schwach, etwas Entscheidendes zu wagen, und dem Grafen von Sachsen, unter dem die französischen Hilfsvölker stunden, war durch geheime Befehle seines Hofes der Arm gelähmt.

1742. 20ten Aug. 6ten Sept.

Am 20ten übernahm Seckendorf den Oberbefehl des baierischen Heers *). Da aber die Franzosen ihn auf keine Art in seinem Plan unterstützen wollten, so mußte eine seiner ersten Operationen in einem Rückzuge bestehen. Von Plädling, wo er die Armee angetroffen, marschirte er nach Geltafing. Hier zog er den Grafen von

„sisse, et que Thörring ne joue pas le second „tome de Mercy, qni dit avant la bataille de Par„me: l'Empereur me veut envoyer faire f.... je le „previendrai en l'envoyant lui et toute son armée."

*) Er brachte einen Kabinetsprediger mit, den er zu Augsburg bey verschlossenen Kirchthüren hatte ordiniren lassen. Dieser rechtschaffene Mann, mit Namen Wüstner, führte den Titel eines Sekretärs, und trug färbige Kleider nebst einem Degen. Er predigte immer in Seckendorfs Zimmer vor ihm und einigen wenigen Offizieren. Sein würdiger Sohn, der dermalige Pfarrer Wüstner zu Obernzenn, hat mir diese Anekdote erzählt. Von ihm weiß ich auch, daß Seckendorf während dieses Kriegs oft so übler Laune war, daß man gar nicht mit ihm auskommen konnte, weil oft seine besten Entwürfe durch widersinnige Anstalten, Märsche u. s. w. der Franzosen vereitelt wurden.

Sachsen, der bey Deckendorf gestanden hatte, und nun über die Donau gieng, an sich *). Dem baierischen Feldzeugmeister Grafen Minuzzi, der ein abgesondertes Korps bis Pilsting unter sich gehabt hatte, und sich ebenfalls mit der Hauptarmee vereinigen wollte, fiel der Parthеygänger Menzel mit 1200 Mann in den Nachtrab. Aber zwey Dragonerregimenter, die Seckendorf, weil er etwas dergleichen vermuthet hatte, ihm unter dem General Gabrieli zu Hilfe sandte, rissen ihn aus der Verlegenheit, und nöthigten die Oesterreicher, mit einem Verlust von dreyßig Todten und mehrern Gefangenen die Verfolgung aufzugeben. Der Feldmarschalllieutenant Prinz von Hildburghausen war glücklicher oder behutsamer: er brachte die bey Wallersdorf und Kleegarten gestandenen Truppen ohne Anstoß ins Lager bey Geltafing.

7 — 9ten Sept.

Den andern Tag brach die vereinigte Armee auf, gieng über Straubing und Hambach in das Lager bey Pfeter, und Seckendorf nahm sein Hauptquartier in Stadt am Hof. Gleich nach dieser Bewegung führte der Graf von Khevenhüller die bisher bey Pleinting gelagerte Armee der Oesterreicher bis Deckendorf vor, und ein abgesonder-

---

*) Einige wenige Worte, mit denen Seckendorf einen von hier aus datirten Brief schließt, schildern uns den Zustand, worinn die baierische Armee und ihr Feldherr damals war: „Tout seroit bien, si j'avois d'autres „troupes, de l'argent, des vivres, et du fourage.“

ter Heerhaufen unter dem General Bernklau begab sich aus der Gegend von Passau bis Niederalteich und Osterhofen. Von hier aus wurde der Baron Trenk nach Cham geschickt, wo er durch die barbarische Behandlung, die er dieser unglücklichen Stadt widerfahren ließ, den Grundstein zu seiner herostratischen Ehrensäule legte. Er und seine Panduren waren nicht zufrieden, daß sie die Besatzung, welche billig durch die Linzer Kapitulation vor allen Feindseligkeiten hätte sicher seyn sollen, niedersäbelten; diese Wütheriche mordeten auch die wehrlosen Einwohner ohne die geringste Nachsicht für Alter und Geschlecht, raubten ihr Vermögen nebst den besten in den Ort geflüchteten Habseligkeiten der umliegenden Gegend, und übergaben die ausgeleerten Häuser den Flammen *).

14 — 26 Sept. 1 — 18ten Okt.

Da indessen eine neue französische Armee unter dem Marschall von *Maillebois* bis Amberg gekommen war, so trennte sich nun der Graf von Sachsen mit seinen Truppen von den Kaiserlichen, um über Burg-Lengfeld zu Maillebois zu stoßen, und mit ihm in Böh-

*) „Si je trouvois de quoi vivre, je profiterois de „l'absence de Khevenhüller, qui avec la plus grande „partie de ses forces a suivi les François. On dit „que Berenklau n'a que six mille hommes: j'en ai „d'avantage, mais par rapport à la bravoure des „troupes nous serons égaux.“ Auszug aus dem Brief des Feldmarschalls Seckendorf's von Viehhausen am 21ten Sept.

men einzudringen. Hierauf marschirte Khevenhüller mit dem größten Theile seiner Armee ebenfalls in dieses Königreich, um den Prinzen Karl von Lothringen zu verstärken. Der General Bernklau blieb mit 1000 Mann in Baiern, um Seckendof zu beobachten, der an eben dem Tage, da ihn die Franzosen verließen, sich aus dem Lager bey Pfeter entfernte, und über Schönhof und Viehhausen nach Kehlheim gieng. Gerne hätte er sich gleich die Abwesenheit seiner Feinde sowohl als seiner Bundesgenossen zu Nutz gemacht, um über Bernklau herzufallen, wenn es ihm nicht an Lebensmitteln gefehlt hätte. Sobald aber dieses Hinderniß in etwas gehoben war, setzte er über die Donau und marschirte gegen München, wo Bernklau sich mit 6000 Mann befand. Sein Weg führte ihn über Abensberg und Landshut, welche letztere Stadt durch ein kleines Detachement überrumpelt und weggenommen wurde. Seckendorf fand hier und in Haag viel Getreid, das seinen Truppen sehr zu statten kam. Er gieng zu Landshut über die Iser, und näherte sich der Hauptstadt Baierns. Aber Bernklau, der noch wenige Tage vorher an einen seiner Bekannten geschrieben, „er „schicke sich zu einer rechtschaffenen Defension an, und „sehe dem Feldmarschall Seckendorf mit Verlangen „entgegen,“ fand nicht für gut, Gewaltthätigkeiten abzuwarten, sondern verließ München in der Nacht. Seckendorf ließ durch 900 Mann davon Besitz nehmen, und machte selbst seiner neuen Eroberung einen kurzen Besuch *). Alsdann wurden Friedberg,

---

*) Was diese Fortschritte für einen vortheilhaften Eindruck auf das Gemüth des großen Friedrichs machten,

Rosenheim, Müllburg und Kraiburg theils überlistet, theils bestürmt, wodurch er sich des Lechs, der Isar und des Inns versicherte, und seinem Heere reichlichen Mundvorrath verschafftee Bernklau hatte sich indessen zwischen den Inn und die Salza zurückgezogen; die Kaiserlichen aber drangen über Aerding und Dorfen bis Ampfing vor *). Seckendorf

lesen wir in einem Schreiben von Berlin vom 18ten Okt.: „Je puis dire à V. E. que le Roi mon maitre „a été extrémement réjoui en apprenant cette bon„ne nouvelle. Il dit en grande compagnie, où „tous les ministres étrangers étoient présens, même „l'Anglois et le Saxon: Seckendorf a assurément „convaincu l'Empereur et tout le monde, qu'un „homme seul comme lui peut porter un change„ment du tout au tout dans une armée. C'est „bien glorieux à lui, d'avoir avec des troupes, „qu'on avoit imbues de peur, pour les avoir fait „battre si mal à propos en tant de rencontres, „exécuté un tel projet, et avoir gagné la confiance „de ses Soldats en si peu de tems, après quoi il „pourra tout entreprendre avec eux. Assurément „j'aime bien, continua-t-il, Seckendorf, et s'il „étoit ici je lui donnerois un baiser malgré sa „grosse levre.“

*) Ein Brief, den von hieraus der Anspachische Lieutenant von Soden, welcher sich bey der kaiserlichen Armee aufhielt, um große Deserteurs für seinen Herrn anzuwerben, an den geheimen Rath von Seckendorf unterm 15ten Okt. abgehen ließ, enthält einige merkwürdige Nachrichten. Wir lernen auch daraus, daß Seckendorf's Kraft noch immer neu war, und daß

schickte den Prinzen von Hildburghausen mit 1600 Mann, worunter 1000 zu Pferd, nach Burghausen, um sich dieses wichtigen Orts zu bemeistern. Der Prinz nahm die Stadt mit dem Degen in der Faust weg, wobey die Baiern vier und zwanzig Mann verloren, und fünf und vierzig Verwundete bekamen, dagegen aber 97 Feinde tödteten *), und 312 fiengen.

---

schon wieder seine Thätigkeit mit der Beschaffenheit der unter ihm stehenden Truppen kontrastirte: „Uebrigens kann „ich Ew. etc. versichern, daß an des Herrn Feldmarschalls „Tafel weder an Essen noch Trinken etwas abgeht, er „auch seine Spione, deren er in Quantitaet hat, recht „sehr generös belohnt, und von der ganzen Armee „und baierischen Landen gleichsam angebetet wird. „Dergleichen Fatiguen und Arbeit aber, wie er hat, „ist sonst fast unmöglich auszustehen. Denn er ist nicht „nur kommandirender General, sondern auch Feldzeug„meister, General-Lieutenant, General-Major; Obri„ster; ja, bis auf die geringsten Sachen verrichtet er „alles selbsten, der entsetzlichen Korrespondenz, die er „hat, nicht zu gedenken. Er ist fast den ganzen Tag zu „Pferd, und die Nacht bringt er mit Schreiben zu, sei„nen Generaladjutanten schenkt er auch nichts. Dieses „alles sind unserer Armee böhmische Dörfer, außer de„nen Hessen, welches gewiß brave Soldaten, und ihr „Devoir ganz distincte thun.“

*) Soden, welcher diesem Sturm auch beywohnte, schreibt unter andern: „Auf der Straße habe ohngefähr gegen „etliche 20 todte Feinde remarquiret. In dem einen „Haus auf dem Markt (wo etwa 50 Ungarn sich bis auf „den letzten Mann wehrten) aber war es recht spektakulös anzusehen, indem in der Stube und Kammer bey

Wasserburg war auch noch von Oesterreichern besetzt; aber eben als Seckendorf sich anschickte, es mit Gewalt wegnehmen zu lassen, wurde es von der Besatzung geräumt, worauf sich die Kaiserlichen davon Meister machten.

19ten und 21ten Okt.

Bernklau zog indessen immer weiter am Inn herunter, und lagerte sich zuerst bey Braunau, hernach bey Schärding, wo er Stand halten zu wollen schien, und anfieng sich zu verschanzen. Seckendorf folgte ihm von weitem längst dieses Flusses, über den er bey Mülldorf gieng, und über Tüßling bis Märckhl vorrückte. Die Feinde hatten Braunau und Reichenhall verlassen, worauf diese Oerter von Kaiserlichen besetzt und so auch ganz Oberbaiern wieder des fremden Jochs entlediget wurde. Seckendorf ließ nun das Landvolk zur Ergreifung der Waffen aufbieten. Die Baiern liebten ihren Fürsten, und durften nun wegen der

„40 Todte meistens verstümmelt und mit denen entsetz„lichsten Hieben und Blessuren zugerichtet übereinander „lagen. Es waren drey Tolpatschen darunter, welche „alle drey bey eilf Zoll haben mochten, die dann lieber „lebendig oder gefangen zu sehen gewünscht hätte." Daß die altdeutsche, bisweilen undeutsche Schreibart dieses Mannes, der als Major in anspachischen Diensten starb, nicht erblich war, beståttigt sich zum Glücke der vaterländischen Literatur an den Schriften seines Sohnes, des königlich-preußischen Geheimenrath und Kreisgesandten, Grafen von Soden.

Nähe der kaiserlichen Armee nicht mehr fürchten, ihre Nasen und Ohren zu verlieren, womit der barbarische Menzel ihnen Angst gemacht hatte; deßwegen fanden sich einige tausend Jäger, sogenannte Schützen, und Landfähnler ein, welche theils zur Schonung der regulären Mannschaft in die haltbaren Orte verlegt, theils unter die Infanterieregimenter gesteckt wurden.

22ten Okt.

Seckendorf rückte mit der Armee bis Braunau; es schien ihm aber nicht rathsam, den General Bernklau bey Schärding anzugreifen, weil er mit 3000 Mann verstärkt worden war, und in einem sehr vortheilhaften Lager stund. Vielmehr hielt es der kaiserliche Feldherr der Klugheit gemäß, sich selbst vor einem Angriffe um so mehr zu sichern, da Khevenhüller mit seinem Heere wieder im Anmarsche war. Aus dieser Ursache ließ er auf seinem linken Flügel Schanzen und Wolfsgruben verfertigen, setzte ein starkes Korps bis Katzenberg und Altheim vor und schrieb nach Böhmen an die französischen Marschälle um schleunige Hilfe. Aber diese Hilfe rückte nicht mit französischen, sondern mit spanischen Schritten an. Ungeachtet Maillebois wiederholt versicherte, daß sein aus 10000 Mann bestehender Vortrab am 15ten November sich mit den Baiern vereinigen würde, so gieng doch dieses Versprechen schlecht in Erfüllung. Seckendorf nahm zu seinem größten Leidwesen wahr, daß seine Bundsgenossen weder Lust, noch Erlaubniß hatten, ihm zu helfen. Die Franzosen zeigten während dieses Feldzugs in Böhmen, daß sie fechten konnten wie Römer, wenn ein Cäsar,

und sich zurückziehen, wie Griechen, wenn ein Xenophon an ihrer Spitze stund; aber hier waren leider ihren Generalen durch Fleury's unpolitische Befehle und den verderblichen Nahrungsneid die Hände gebunden, der so oft das ehrsamste aller Handwerke schändet *).

24—26ten Nov. 5—12ten Dec.

Ein österreichisches Heer von 25,000 Mann unter dem Prinzen Karl von Lothringen und dem Grafen von Khevenhüller drang muthig und unaufgehalten über die Donau, die Vils und den Inn vor, und bezog ein Lager zwischen Passau und Schärding. Die Absicht der Feinde, Braunau wieder wegzunehmen, war unverkennbar. Deßwegen sparte Seckendorf weder Vorstellungen, noch Bitten bey dem Marschall von Broglio, der nun den Oberbefehl der Franzosen hatte, damit er zum Entsatz dieses Platzes herbeyeilen möchte. Aber der französische Feldherr, der „weder ein Catinat, noch ein Turenne" war **), und überdieß Seckendorf beneidete, empfieng diese Bothschaften mit einer so stoischen Unempfindlichkeit, daß wirklich letzterer genöthigt war, der Uebermacht zu weichen, und den in Braunau kommandirenden General Minuzzi gewissermaßen im Stich zu lassen. Seckendorf legte 3000 Mann in diese Stadt, und gieng über Märckhl nach Altötting. Nun wurde Braunau von den ungarischen und österreichischen Völkern berennt, und wenig Tage her-

*) Vgl. Oeuvres posth. de Fréderic II. T. I. p. 178.

**) Fréderic II. a. a. p. 170.

nach beschossen. Der Kommandant wehrte sich zwar tapfer; aber sein und der Seinigen Muth und die Festungswerke des Orts, woran zwar eine Zeit her unablässig war gearbeitet worden, würden doch ohne äußere Hilfe nicht im Stande gewesen seyn, der Belagerungsarmee einen langen Widerstand entgegen zu setzen. Broglio wurde so nachdrücklich und anhaltend durch die Triftigkeit dieser Gründe von seinem deutschen Kriegsgenossen bestürmt, daß er sich endlich vorwärts bewegte, und bey Eggenfelden mit den Baiern vereinigte. Der Anmarsch der Alliirten und die späte Jahrszeit bestimmten die österreichischen Feldherrn zur Aufhebung der Belagerung. Die Alliirten wollten sie hierauf in ihrem Lager bey Altheim angreifen; aber der Feind verließ diese Stellung ebenfalls und zog sich bis Ried zurück, um in die Winterquartiere zu gehen.

Ehe aber die Oesterreicher sich und ihren Feinden die Ruhe völlig genießen ließen, bemächtigten sie sich der salzburgischen Stadt Laufen, und der dortigen Brücke über die Salza, ungeachtet diesem Erzbisthum von beyden Theilen die Neutralität versprochen war. Diesem Unternehmen konnte Seckendorf nicht geduldig zusehen, weil sonst den ganzen Winter über seine Quartiere zu Burkhausen, Wasserburg u. s. w. unaufhörlicher Beunruhigung, und das Kurfürstenthum beständigen Einfällen aus Kärnthen und Tyrol ausgesetzt gewesen wären. Er brach mit seiner Armee auf, verfolgte die Oesterreicher bis in's salzburgische Gebieth, und ließ nicht eher nach, bis sie sich wieder aus Laufen und dem ganzen Lande entfernt hatten. Hierauf nahm er

sein Hauptquartier in Landshut, und verlegte seine Armee, die kaum über 15,000 Mann stark war *), von Braunau an theils bis an die Gränze von Tyrol und in's Salzburgische, theils über Mülldorf und Landshut bis nach Ingolstadt und in's Neuburgische. An ihn schlossen sich die Franzosen an, welche auf beyden Seiten der Donau von Eggenfelden und Dingelfingen bis in die Oberpfalz sich ausbreiteten, wo sie mit der Besatzung von Eger, und den Truppen zusammenhiengen, welche Belleisle aus Böhmen geführt hatte. Die Feinde aber stunden an den Gränzen von Baiern und Ober-Oesterreich zwischen Passau und dem Flusse Traun.

1743. Febr.

Durch diese Stellung der verschiedenen Heere war die Oberpfalz sowohl, als das Kurfürstenthum Baiern, bis auf den unbeträchtlichen Theil jenseits des Inns in der Gewalt des Kaisers und seiner Bundesgenossen. Aber bald wurden die Quartiere

---

*) Die Reuterey bestund aus 5,900 Pferden nnd folgenden Truppen: ein Regiment Grenadiere zu Pferd, drey Regimenter Kürassiere, vier Regimenter Dragoner, ein Regiment Husaren und zwey Freykompagnieen. Die wirkliche Zahl des Fußvolks belief sich auf 11,338 Mann, die in neun Regimenter und zwey Freykompagnieen eingetheilt waren. Der vollzählige Stand des baierischen Heeres sollte 28900 Mann seyn, woran also 13662 Mann fehlten, die entweder noch nicht geworben, oder um die man durch Tod, Ausreißung und Gefangenschaft gekommen war.

dieser letztern viel enger eingeschränkt. Denn sobald Belleisle mit seinem Korps die obere Pfalz verlassen hatte, um nach seinem Vaterlande zurückzugehen, drängte sich der unter dem Fürsten von Lobkowitz bisher in Baiern gestandene Heerestheil der Oesterreicher nicht nur in diese Lücke, sondern sogar völlig bis an die Nab vor. Die Franzosen ließen sich dieses ohne großen Widerstand gefallen. Ungeachtet dessen aber waren ihre leichten Truppen und die kaiserlichen Husaren den ganzen Winter über mit den Oesterreichern handgemein, und diese Scharmützel fielen meistens zum Nachtheil der Letztern aus.

Seckendorfs hauptsächlichstes Augenmerk gieng auf die Vermehrung seiner Armee, die er durch Aushebung und Anwerbung tüchtiger Mannschaft auf 30000 Mann zu bringen hoffte. Es gieng aber damit sehr langsam her, weil es an den nöthigen Summen zum Handgelde, und zur Kleidung der Soldaten fehlte *). Sobald der Kaiser nach einer langen Abwesenheit endlich wieder in seiner Residenz eingetroffen war **), begab sich Seckendorf zu ihm, um

*) Seckendorf meldet seinem Neffen einen Theil seiner Verlegenheit mit folgenden Worten unterm 16ten April: „La situation, où je me trouve, n'est pas des plus „flatteuses. Le plus grand mal est que j'ai à com- „battre toutes sortes d'ennemis. Le manquement „d'argent, de farines, de fourages, d'équipage etc., „n'est pas une bagatelle."

**) Daß der Kaiser schon zu Anfang des Jahrs diese Reise zu machen wünschte, daß aber Seckendorf sie ihm widerrieth, lehrt uns folgender Auszug eines Briefs vom

von dem Zustande seiner Truppen Bericht zu erstatten, und sich über den Plan des künftigen Jahrs zu berathschlagen. Eine Menge Thatsachen hatten es nun leider außer Zweifel gesetzt, daß die französische Hilfe ein Rohrstab war, der, wo nicht brach, doch wenigstens nachgab, sobald man sich daran lehnte. Seckendorf rieth daher seinem Herrn, er möchte bloß darauf bedacht seyn, seinen Kopf mit guter Art aus der Schlinge zu ziehen. Der Kaiser sah ein, daß nicht wohl etwas anders für ihn zu thun übrig blieb; doch konnte er es nicht über sich gewinnen, so schlechterdings den Kampfplatz zu verlassen, ohne vorher noch einen Versuch zu seiner Rettung gemacht zu haben. Aber dieser Versuch sollte verzweifelt seyn. Er war entschlossen, sich, wenn anders Broglio angriffsweise agiren wollte, an die Spitze des vereinigten Heeres zu stellen, und so das Aeußerste

---

19ten Jänner: „Il est vrai, qu'il y a quinze jours „que l'Empereur m'a envoyé un courier, pour sa„voir mes sentimens s'il doit se rendre au païs, „et encore aprésent il me presse de m'expliquer „la dessus. Ma réponse est toujours la même, sa„voir, que si les troupes de France exécutent ses „ordres sans contredire, il pourra hardiment venir, „et nous ferons de telles dispositions, qu'avec „l'aide de Dieu il n'aura rien à craindre. Mais si „les Marechaux de France ne veulent rien faire „sans ordre de leur cour, il ne pourra jamais ha„zarder de venir ici.“

zu wagen, wovon ihm aber Seckendorf die bedenklichen Folgen vorstellte *).

Die Niederlage des Grafen von Minuzzi überhob Seckendorf aller Besorgnisse vor einer zu raschen Entschließung des Kaisers, und gab den Sachen eine

---

*) Es wird vermuthlich meinen Lesern nicht entgegen seyn, sich diese Zusammenkunft von Seckendorf selbst beschreiben zu lassen: „Par ordre de S. M.“ schreibt er am 30. April an seinen Neffen, „je me suis rendu le 28 à „Munic; j'y arrivai à onze heures du matin. L'Em„pereur avoit grande impatience de me voir; j'etois „donc obligé de venir chez lui incontinent, où la „reception étoit au délà de ce que je pourrois dire „(entre nous soit dit: car je ne veux pas qu'on le „sache): en lui baisant la main, il me baisa ten„drement sur la joue gauche. Pendant vingt „quatre heures que j'ai passé à Munic, j'ai eû huit „à neuf heures d'entretien avec lui. A la derniere „conference j'ai fait ensorte que Thörring en fut, „au quel je n'ai rien caché. Je n'ai prêché que „de se tirer d'affaire; on le voudroit bien, même „avec peu d'avantage, mais avec gloire. On se „fie encore sur l'assistance de l'armée de Noailles „et on aura le premier jour une entrevue avec „Broglio; si celui-cy veut agir offensivement, l'Em„pereur se mettra à la tête de l'armée pour ris„quer le tout pour le tout. Je lui ai détaillé toutes „les conséquences fatales qui en pourroient résulter „etc., mais point d'audience. Mon camarade, hom„me de cour, parle selon les désirs du maitre, et „croit les choses possibles, quand elles me parois„sent tout à fait impossibles.

ganz andere Wendung. Die Bewegungen der Oesterreicher in ihren Quartieren hatten ähnliche von Seiten der Alliirten nöthig gemacht. Seckendorf hatte den größten Theil der Baiern bey Landshut zusammengezogen; mit den übrigen 7000, dem Kern der Armee, stund Minuzzi am nördlichen Ufer des Inns bey Simpach, um Braunau, wo auch kaiserliche Besatzung war, zu decken. Um den Zusammenhang dieses Heerhaufens mit den Hilfstruppen zu sichern, waren Griesbach, Pfarrkirchen, Eggenfelden, und Thann mit französischen Soldaten besetzt, aber so schwach, daß Seckendorf ohne Unterlaß bey den verbündeten Feldherrn die Verstärkung dieser Posten erinnerte. Seine Bitten waren vergeblich, und seine Vorhersagung, daß diese Quartiere würden aufgehoben werden, desto zuverlässiger. Griesbach und Pfarrkirchen fielen nebst der dort befindlichen Mannschaft in österreichische Hände. Die zu Eggenfelden und Thann befindlichen Franzosen wollten das Schicksal ihrer Brüder nicht theilen; sie begaben sich unter die Flügel des Prinzen von Conty. Dieser stund bey Landau mit 12000 Mann, und dachte bloß an seine Sicherheit, statt seinen Bundsgenossen beyzuspringen: deßwegen zog er sich über die Iser zurück.

Minuzzi hatte von seinem kommandirenden General die Anweisung, sich, sobald die Franzosen Thann und Eggenfelden verlassen würden, gegen die Hauptarmee zurück zu ziehen. Er that es nicht, und wurde für seinen Ungehorsam oder seinen Muth von den Feinden streng gezüchtigt. Sein mehr durch Kunst als durch Natur festes Lager konnte ihn nur kurz vor der überlegenen Anzahl seiner Gegner schützen, welche ihn

mit zwölf Regimentern zu Fuß und fünfzehn zu Pferde anfielen. Zuerst wurde die ihm zur Vormauer dienende Kirche von Erblsbach mir stürmender Faust vom General Freyherrn von Berlichingen weggenommen. Dann mußte dieser Feldherr vermittelst eines großen Umwegs dem völlig bloß stehenden linken Flügel der Baiern mit einem starken Haufen, meist Reuterey, beykommen, weil der Angriff von vorne wegen eines sehr breiten und tiefen Wassergrabens mit großer Hinderniß verknüpft war, und Minuzzi auf der rechten Seite durch die Stadt Braunau gedeckt war. Sobald Berlichingen seinen Auftrag mit eben so viel Geschicklichkeit als Muth vollzogen hatte, überstiegen einige österreichische Regimenter unter dem Grafen von Nadasty die Verschanzungen der Baiern, die sich nun zwischen zwey Feuern sahen. Sie wehrten sich nichts destoweniger, waren aber gezwungen, den Feinden das Schlachtfeld abzutreten. Ein Theil der Flüchtlinge warf sich in Braunau; ein anderer Theil wurde nebst ihrem Anführer gefangen *). Der beiderseitige Verlust wird bey dem Treffen bey Simpach sehr verschieden angegeben. Man kommt aber wohl der

---

*) Seckendorf ahndete schon vor drey Wochen ein Unglück. „Les magazins des François,“ sagt er in einem Brief vom 16ten April, „s'augmentent tous les jours; mais „les faisant sur le haut Danube, je prens cela pour „une marque qu'ils ne veulent pas me secourir: „alors jugeréz vous même ce qui arrivera.“ Und itzt schreibt er unterm 11ten May: „Je crains, que „nous perdrons la Bavière je l'ai repris.“

Wahrheit am nächsten, wenn man annimmt, daß 1000 Oestreicher, und etwa dreymal so viel Kaiserliche umkamen, oder verwundet wurden, und daß 700 der letztern in die Gefangenschaft geriethen *).

Die Truppen der Königinn schritten nun auf der einen Seite zur Belagerung von Braunau, worin der Prinz von Hildburghausen kommandirte und einen tapfern Widerstand leistete. Auf der andern Seite verfolgte der Prinz Karl von Lothringen seinen Sieg dadurch, daß er seinen Feinden näher zu Leibe gieng. Er ließ Burghausen und Mülldorf wegnehmen, und den General Bernklau gegen München anrücken, indeß der General Stentsch auf der andern Seite aus Tyrol mit einem starken Korps hervorbrach. Als Seckendorf jene traurige Begebenheit erfuhr, zog er seine Truppen bey Aerding und Ebersberg zusammen, wobey er München zu decken suchte. Da er aber von dem Marschall von Broglio gar nicht unterstützt wurde, sondern sich die Franzosen, welche wenigstens viermal zahlreicher waren, als ihre Alliirten, überall zurückzogen, so blieb ihm nichts anders übrig, als mit seinem Bruchstück von Armee ein gleiches zu thun, und sich zwischen Landshut und Mosburg zu verschanzen.

17ten und 18ten May.

Die Franzosen hatten sich indessen Dingolfingen, Landau und Deckendorf abnehmen, und den Prinzen von Lothringen geduldig über die Iser und Donau gehen lassen. Aber alles bisherige unredliche Betra-

---

*) Vgl. Fréd. II. a. a. O. p. 195—197.

gen krönte der Marschall von Broglio durch die Art, wie er den Kaiser und seine Truppen im Stiche ließ. Bey einer Zusammenkunft, welche dieser Fürst und sein General mit Broglio und Conty in dem Schlosse Wolnzach hatte, drang er sehr ernstlich auf die Vereinigung beyder Heere. Aber Broglio verachtete die Eigenschaft eines Generalissimus der französischen Völker, die der unglückliche Monarch nun wollte geltend machen, und schützte Befehle von seinem Hofe vor, die ihn daran verhinderten. Auf diese schändliche Weigerung folgte ein noch schändlicherer Abzug, der wegen der Geschwindigkeit und Unordnung, womit er geschah, den Namen einer Flucht verdient.

6ten — 8ten Jun.

Seckendorf war nun mit 9000 Kaiserlichen (außer einigen französischen und baierischen Besatzungen in Straubing, Braunau, Ingolstadt u. s. w.) allein in Baiern, den Anfällen eines fünfmal stärkern, siegreichen Heeres ausgesetzt. Er zog sich nach Ingolstadt, und von da nach Rain zurück. Der Zustand seines Herrn, den er nicht zu beschützen vermochte, war nicht weniger bedenklich. Der Kaiser war zum zweytenmal in der Nothwendigkeit, Residenz und Land mit dem Rücken anzusehen. Er floh nebst seiner Familie nach Augsburg. Kaum hatte er sich entfernt, so fiel München und Friedberg, und an beyden Orten sehr ansehnliche Magazine, in feindliche Hände.

25ten und 26ten Jun. 20ten July.

Bey der äußerst mißlichen Lage, worinn die Umstände Karls VII. sich befanden, war es hohe Zeit auf ein Auskunftsmittel zu denken, um wenigstens die Truppen noch zu retten, da das Land bereits verloren war. Nach einem zu Augsburg in Gegenwart des Kaisers gehaltenen Kriegsrath erhielt Seckendorf den Befehl, sich mit dem Feldherr der Königinn wegen der baierischen Truppen und Länder so gut zu vergleichen, als es sich würde thun lassen. Den folgenden Tag gieng Karl VII. nach Frankfurt. Seckendorf aber, der wieder zur Armee gieng, mußte sich dem demüthigenden Geschäfte unterziehen, seinen Waffenstillstand anzutragen. Er ließ dem Prinzen von Lothringen erklären, er sey angewiesen, keine weitern Unternehmungen gegen die österreichischen Truppen vorzunehmen, hoffe aber, der Prinz werde auch seiner Seits die Feindseligkeiten einstellen. Zugleich erbot er sich, noch am nämlichen Tage im ungarischen Lager zu erscheinen, um mit dem Prinzen und dem Feldmarschall Khevenhüller Unterhandlungen zu pflegen. Man antwortete ihm, die Oesterreicher wollten bis zur Einholung näherer Befehle nichts feindliches beginnen. Der verlangte Zusammentritt geschahe im Kloster Nieder-Schönfeld, wo Seckendorf in sieben Punkten die Wünsche und Anträge seines Herrn vorbrachte. Er machte sich nicht nur anheischig, die noch von Baiern und Franzosen besetzten Städte Straubing, Braunau und Reichenhall unter der Bedingung eines freyen Abzugs, den Oesterreichern einzuräumen, sondern auch mit seinen Truppen, die für eine neutrale Reichs-

und Kreisarmee ausgegeben wurden, den Waffen der Königinn nicht das geringste in den Weg zu legen, und bey Wembdingen und in den Gegenden des schwäbischen und fränkischen Kreises ruhig stehen zu bleiben; aus Ingolstadt und Donauwerth sollten die noch darin befindlichen Franzosen ausziehen, und statt derselben baierische Besatzung in diese Festungen gelegt werden; endlich verlangte er, daß England den baierischen Truppen zu ihrem Unterhalte monatlich 150,000 Gulden Subsidien zahlen sollte. Der Prinz Karl nahm vorläufig nur die angetragene Räumung der drey baierischen Städte an, und äußerte, daß er in Ansehung der übrigen Artikel sich erst von dem Willen seiner Schwägerinn unterrichten müsse. Die Erklärung dieser Monarchinn war für den Kaiser nicht sehr erwünscht. Da sie Karl VII. nicht als Oberhaupt des Reichs erkannt hatte, so wollte sie seine Truppen auch nicht als kaiserliche ansehen, und ihnen in dieser Eigenschaft auch keine Neutralität gestatten, wozu sie sich noch weniger in Ansehung der in Baiern befindlichen Franzosen verstehen wollte. In das von den Engländern verlangte Hilfsgeld willigte sie auch nicht, und hoffte dadurch den Kaiser in noch größern Mangel und Verlegenheit zu bringen. Der Wienerhof beobachtete aber doch ein gelinderes Verfahren, als man wegen dieser strengen Aeußerung anfangs hätte erwarten sollen. Er erklärte bald nachher, man könne zwar dem Kaiser keine förmliche Neutralität einräumen, sey aber nichts destoweniger geneigt, den Grafen von Seckendorf und sein Korps in neutralen Reichslanden so lange unangefochten zu lassen, als er keinen gegründeten

Verdacht eines feindlichen Vorhabens gegen die ungarischen Völker oder die baierischen Kurlande veranlassen würde *). Der Erfolg entsprach dieser Erklärung. Seckendorf, dessen Armee, nachdem die aus Braunau, Straubing und Reichenhall abgegangenen Besatzungen dazu gestoßen waren, etwas über 12000 Mann ausmachte, blieb stille und unbeeinträchtigt den ganzen Sommer über bey Wembdingen stehen, und mußte mit thränenden Augen zusehen, wie, so zu sagen, vor seinem Angesichte, die Unterthanen seines Herrn aufs Unbarmherzigste gedrückt und ausgesaugt wurden. Indessen jagte der Prinz von Lothringen, welcher am 7ten July aus Baiern aufgebrochen war, den Franzosen bis an den Rhein nach, und machte Anstalten, den Krieg in ihr Land zu spielen; der General Bernklau blieb mit 20000 Mann zurück, und brachte die noch von den Truppen dieser Krone inne gehabte Festung Ingolstadt mit Gewalt unter österreichische Bothmäßigkeit.

In dem Stande der Erniedrigung, worinn Seckendorf mit seinen Truppen war, genoß er die Ehre, daß der größte Feldherr und der größte König seines Zeitalters ihn im Lager zu Wembdingen besuchte, und sein Korps in Augenschein nahm. Aber es waren nicht die Trümmer der baierischen Armee, noch eine persönliche Zuneigung zu ihrem Anführer, die den Eroberer Schlesiens in einen Winkel von Schwaben hinzogen. Er war nach Oberdeutschland gereist, theils um mehrere Reichsfürsten für ihren

---

*) Vergl. Fréder. II. a. a. O. p. 197. 198.

Kaiser zu erwärmen, daß sie sich mit ihm gegen das Haus Oesterreich verbinden möchten, theils um mit Seckendorf zu überlegen, was für Triebräder zur Rettung und zum Beystand Karls VII. in Gang zu bringen seyn möchten *).

Nach einem mühelosen, aber kummervollen Feldzuge gieng die kaiserliche Armee in die Winterquartiere. Sie machte, außer dem hessischen Hilfskorps, 45 Schwadronen, 14 Bataillone, 11 Grenadier- und 2 Freykompagnien, nebst einer Artilleriebrigade, aus, und wurde in dem Fränkischen, Ober- und Nieder-Rheinischen Kreis, in den Festungen Donauwerth, Rothenberg, Kehl und Philippsburg, und den Herzogthümern Cleve und Berg vertheilt **).

1744.

Die Bemühungen, die Karl der Siebente anwandte, um von der Königinn von Ungarn den Frieden zu erhalten, waren bey dem bedrängten Zustande, worein gehäufte Unglücksfälle ihn und seine Länder versetzt hatten, sehr natürlich. Er verdoppelte sie, je mehr er sahe, daß auf der einen Seite Marie Therese immer glücklicher, und auf der andern seine französischen Bundsgenossen immer kaltsinniger wurden. Aber der hohe Ton, worinn man nun mehr als jemals von Wien aus sprach, machte alle Aussöhnung für den Hof zu Frankfurt unmöglich, wenn er

*) Fréder. II. a. a. O. p. 215. 216. Vgl. Neue Geneal. hist. Nachr. T. XXXVII. S. 338.

**) Vgl. Fréder. II. a. a. O. p. 241.

keine Niederträchrigkeit begehen wollte. Der Kaiser mußte sich also wider seinen Willen zur Fortsetzung des Kriegs entschließen. Um ihn aber so viel möglich von Frankreichs Vormundschaft loszuwinden, wurde abermals ein Versuch gemacht, einige Glieder des deutschen Reichs in das Interesse ihres Oberhaupts zu ziehen: und man war so glücklich, diesen Zweck zum Theil zu erreichen.

Anfangs Febr. Mitte Febr. 22ten May.

Seckendorf, den es schon oft gereut hatte, daß er aus Rachsucht oder Ehrgeiz noch einmal auf der stürmischen Kampfbahn erschienen war, in einem Alter, wo die Nähe des Grabes mehr an Eingezogenheit als an Kriegsthaten erinnert, und der täglich mehr einsah, wie mißlich es bey damaligen Umständen mit der Lorbeerenärndte aussah, wurde bloß durch die Liebe zu seinem rechtschaffenen Herrn in seinem Dienste zurückgehalten. Der Wunsch und die Hoffnung, ihn wieder in seine Staaten einzusetzen, war noch sehr lebhaft bey ihm, und er hielt sich für verpflichtet, nach seinen Kräften dazu beyzutragen. Er war einer der eifrigsten Mitarbeiter an dem Plane der Frankfurter-Union, wodurch dem Hause Oesterreich neue mächtige Gegner erweckt wurden, und schmeichelte sich, den König von Pohlen auch zu vermögen, daß er unter dieser Zahl aufträte. In diesem Vertrauen reiste er nach Dresden; aber es war zu spät, indem dieser Hof durch ein im Dezember des vorigen Jahrs mit der Königinn von Ungarn geschlossenes Bündniß schon zu sehr an diese Krone

gefesselt war *). Desto glücklicher war er zu Potsdam, wohin er auf ausdrückliches Verlangen des Königs kam. Er traf diesen Monarchen in der günstigsten Stimmung an. Mißtrauen und Unmuth gegen den Hof zu Wien machten ihn sehr geneigt, sein Ohr den Vorschlägen, die Seckendorf mitbrachte, zu leihen, und unter gewissen Einschränkungen dem Kaiser Hilfe zuzusagen. Diese Unterhandlnng fiel so erwünscht als möglich aus, und hatte nicht nur ein besseres Verständniß zwischen Preußen und Frankreich, sondern auch die Knüpfung der Frankfurter-Union zur Folge. Durch diesen Vertrag, der in größter Stille von dem Kaiser, dem König von Preußen, dem Kurfürsten von der Pfalz, und dem König von Schweden als Landgraf von Hessen-Kassel, unterzeichnet wurde, errichteten die theilnehmenden Mächte einen wechselseitigen Vertheidigungsbund, und versprachen, für die Aufrechthaltung des kaiserlichen Ansehens und die Wiedereinräumung der dem Reichsoberhaupte entrissenen Erbländer sich zu verwenden.

Es war in der That ein außerordentlicher Wechsel des Glücks nöthig, um der kaiserlichen Krone wieder zu ihrem Glanze, und dem vertriebenen Kurfürsten von Baiern wieder zu seinen Staaten zu ver-

---

*) „Il est vrai,“ schreibt Seckendorf am 2ten Febr. von Dresden aus an seinen Neffen, „qu'on a resserré de „nouveau la chaine entre Vienne et Dresde; mais „il ne seroit pas difficile de la rompre, si on avoit „l'eau forte qu'il faudroit pour dissoudre ce fer.“

helfen. Seckendorf hatte die Ehre, der kommandirende General des vornehmsten, aber auch des ärmsten Potentaten in Europa zu seyn. Der Hof Karls VII. litt an den nothwendigsten Dingen Mangel, und der Armee gieng es nicht besser. Die baierischen Völker waren bis auf 16000 Mann angewachsen; sie hatten im April ihre Winterwohnungen verlassen, sich bey Heidelberg versammelt, und stunden nun in einem vortheilhaften und verschanzten Lager bey Philippsburg; aber sie hatten nichts zu essen. So fand sie Seckendorf, und so beschrieb er sie dem Kaiser, von dem er in dieser äußersten Verlegenheit den Verkauf oder die Verpfändung seines Schmucks und seiner Juwelen begehrte, um wenigstens im Stande zu seyn, Offiziere und Soldaten zu löhnen. An all diesem Elende war hauptsächlich die unverantwortliche und bundwidrige Aufführung des Hofs zu Versailles Schuld, der den Kaiser in das Labyrinth geführt hatte, und ihn hilflos darinn schmachten ließ. Die zugesagten Hilfsgelder wurden sehr unrichtig bezahlt, und mit den verabredeten Operationen schien es auch in diesem Jahre sich nicht besser anlassen zu wollen, als in den zwey vorigen. Nach Seckendorfs Entwurfe, dem von Seiten des französischen Hofs ebenfalls nachzukommen versprochen war, sollten die Franzosen schon um die Mitte des Aprils bey Hüningen und Breysach über den Rhein gehen, und die Belagerung von Freyburg vornehmen, die Baiern aber sich bey Philippsburg zusammenziehen, um den Oesterreichern eine Diversion zu machen, woferne sie Freyburg entsetzen wollten. Aber Frankreich erfüllte diese Uebereinkunft, der doch die Kaiserlichen genau

nachlebten, sehr schlecht. Es begnügte sich, einen Heerhaufen unter dem Marschall von Coigny im Elsas stehen zu lassen, und schickte den größten Theil seiner Macht nach den Niederlanden, um dort die Königinn von Ungarn, der dieses Reich, so wie dem König von Großbrittannien, den Krieg erklärt hatte, anzufallen. In einer Unterredung, die Seckendorf mit dem französischen Marschall hatte, ließ sich jener mit seiner gewohnten Freymüthigkeit über die zweckwidrigen Anstalten Frankreichs heraus, beklagte sich über den schlechten Beystand, den man seinem Herrn leistete, und drang sehr ernstlich darauf, daß die Franzosen angriffsweise am Rheine zu Werke gehen sollten, um den Eifer der übrigen Freunde des Kaisers nicht erkalten zu lassen, und zur Wiedereroberung von Baiern den Weg zu bahnen. Nach langem Wortwechsel wurden endlich diese zwey Generale über folgende Punkte einig: *Coigny* wollte baldmöglichst am Rhein hinabgehen und bey Germersheim eine Brücke schlagen; zehen bis zwölf französische Bataillone sollten diesen ganzen Monat über zur Unterstützung der Kaiserlichen auf den Fall bereit seyn, daß sie angegriffen würden; zögen die Oesterreicher sich am Rheine hinunter, so sollte Seckendorf seine Völker über diesen Strom setzen, um zu den Bundsgenossen zu stoßen, und in Gemeinschaft mit ihnen dem Feind zu widerstehen; würden die Oesterreicher nach einigen nicht zweydeutigen Bewegungen schwächer seyn als die Kaiserlichen und Franzosen zusammen, so sollte Coigny über den Rhein gehen, und sie angreifen, u. s. w. *).

*) s. Adelung a. a. O. IV. B. S. 108—112.

9ten — 29ten May. 6ten — 28ten Juny.

Das Heer der Königinn hatte sich unterdessen auch dem Rheine genähert, und der Vortrab von 10000 Mann langte bey Heilbronn an. Die österreichische Hauptarmee unter dem Prinz Karl von Lothringen und dem Feldmarschall Graf von Traun setzte sich hierauf zwischen Heilbronn und Neckarsulm. Nachdem von hieraus Seckendorfs vortheilhaftes Lager, wovon ein Flügel sich an Philippsburg, und der andere an das Dorf Rusenheim lehnte, die Front aber hinter Morästen stund, oft und nahe rekognoscirt worden, ohne daß jedoch von einer oder der andern Seite etwas feindliches vorgefallen wäre, brach der Prinz von Lothringen auf, und gieng über Schweigen und Sinzheim nach Walldorf, von wo aus er den General Bernklau bis Neudorf, und den Grafen von Nadasty bis St. Leonhard vorsetzte, erstern um die Kaiserlichen, letztern um die Franzosen zu beobachten. Nun konnte te der Titel eines neutralen Observationskorps zur Bedeckung der neutralen Reichslande, welchen der Kaiser seinen Truppen gegeben hatte, sie nicht mehr länger vor Feindseligkeiten schützen. Bey Neudorf ward eine von Seckendorf's Patrouillen angegriffen, wobey von beyden Seiten einige Mann umkamen, aber neunzehn Baiern in die Hände der Oesterreicher fielen. Ueber diesen Vorfall beschwerte sich der kaiserliche Feldherr schriftlich gegen den Prinzen von Lothringen, und warf ihm vor, daß er die zu Nieder-Schönfeld bewilligte Neutralität verletzt habe. Aber der Prinz antwortete, diese Neutralität finde deßwegen nicht mehr statt, weil die kaiserlichen

Truppen unlängst von französischen Kommissären gemustert worden, auch aus Frankreich ihren Unterhalt gezogen hätten und deßwegen von dieser Krone abhängig betrachtet werden müßten *).

11ten Jul. 20ten — 29ten Jun.

Doch war diese Neckerey nur Nebensache in dem Plane des österreichischen Feldherrn. Der Uebergang über den Rhein, und die Eroberung von Elsas und Lothringen war das wichtige Ziel, das sich der Prinz vorgesteckt hatte. Um es aber nicht wieder so, wie im vorigen Feldzuge zu verfehlen, schlug er einen andern Weg ein, der ihm besser glückte. Er hatte eingesehen, wie schwer es hielt, im Angesichte einer Armee über diesen breiten und reißenden Strom Truppen mit Gewalt zu bringen. Diesesmal wurde der Rhein gar an seinen zwey Ufern durch feindliche Korps beschützt: Seckendorf stund am rechten, und Coigny, der sein Hauptquartier zu Speyer hatte, am linken Gestade. Durch wohl ausgedachte Bewegungen lockte der Prinz seine Gegner von dem Orte weg, wo er überzugehen Willens war. Um seinen Feinden glauben zu machen, daß die Gegend von Mainz zu dieser Unternehmung ausersehen sey, schickte er den General Bernklau mit dem Vortrab bis Stockstadt, um auf der dortigen Rheininsel, der Kuhkopf genannt, festen Fuß zu fassen, Verschanzungen zu errichten, und die Insel durch eine Schiffbrücke mit dem festen Lande zu verbinden. Hierauf

*) s. Adelung a. a. O. IV. B. S. 127. Vgl. La Storia dell' anno 1744. p. 203. 204.

rückte der Prinz mit dem rechten Flügel seines Heeres nach Neckarhausen vor, und ließ an zwey Brücken über den Rhein bey Trebur uud bey Weißenau arbeiten. Coigny bildete sich nun fest ein, daß es mit diesen Anstalten Ernst sey: er verließ die Germersheimer Linien, um sich gegen Mainz zu ziehen, und dem Feind dort den Uebergang streitig zu machen. Seckendorf wollte, ungeachtet der wiederholten Vorstellungen des französischen Marschalls, durchaus seinen Posten bey Philippsburg nicht verlassen, weil er dort am besten im Stande war, das Korps des Grafen Nadasty, welches nun bey Graben stund, zu beobachten, und den Oesterreichern die Subsistenz zu erschweren. Es war ein ausdrücklicher Befehl des Kaisers nöthig, um ihn dahin zu bringen, daß er über den Rhein gieng, und sich bey Speyer lagerte. Vorher schon hatte er den General Piosasque mit 20 Schwadronen, meist Dragoner, auf Coigny's Verlangen über den Fluß setzen lassen, um die Franzosen abzulösen, welche zwischen Fort Louis und Speyer stunden und zur Hauptarmee stießen. *Piosasque* war bey Rhein-Zabern gelagert. Aber nach Seckendorf's Uebergang behauptete Coigny, es sey weiter hinauf an diesem Flusse gegen Fort-Louis zu und längst der Lauterburger und Weißenburger Linien nichts zu besorgen, und genug, auf dieser Seite etwa zehen Schwadronen zu lassen, um am Rhein zu patrouilliren, und die gegenüber von Schreck gemachten Redouten zu besetzen, um so mehr, da diese Truppen im Nothfalle durch die französische Besatzung von Lauterburg unterstützt werden konnten. Deßwegen gab Secken-

dorf dem General Piosasque Befehl, 10 Schwadro- unter dem General *le Roi* in dortiger Gegend stehen zu lassen, mit den übrigen aber sich Germersheim zu nähern, um, wenn es erfordert würde, zur Armee stoßen zu können. Sobald der Prinz von Lothringen nicht mehr durch Seckendorf's Armee in der Gegend von Philippsburg gehindert wurde, ließ er seine leichten Völker nach Schreck marschiren, und da den Uebergang versuchen. Vorher waren schon in größter Stille Brückengeräthe und Schiffe aus der Gegend von Breysach dorthin gebracht worden, ohne daß die weiter oben am Rhein kommandirenden französischen Feldherrn das geringste davon gemerkt hätten. In der Nacht vom 30ten Jun. bis 1ten Jul. fieng der Graf Nadasty die Ueberschiffung seines aus 6000 Mann bestehenden Korps an. Bey dem ersten Lärm schickte le Roi eilends nach Lauterburg, um sich Infanterie auszubitten, damit er seinen Posten behaupten könnte. Aber da der dort kommandirende General *Gensac* damit zögerte, so mußte le Roi der Uebermacht weichen. Trenk, der mit seinen Panduren zuerst das jenseitige Ufer erreicht hatte, trieb ihn in die Flucht, wobey die Kaiserlichen etwa 60 Dragoner einbüßten. Nadasty hatte mittlerweile eine Brücke schlagen lassen, und ließ den übrigen Theil seines Korps hinüber marschiren, worauf der linke Flügel der Oesterreicher unter dem Fürsten von Waldeck und dem Freyherrn von Berlichingen folgte. Der Prinz Karl that die folgende Nacht einen forcirten Marsch mit dem rechten Flügel von Neckarhausen bis Schreck, und brachte ihn vermittelst einer zweyten geschlagenen Brücke so eilfertig ans jenseitige Gestade, daß

kein Mann von seiner Armee sich am 3ten July mehr auf der deutschen Seite des Rheins befand. Seckendorf hatte seiner Seits nichts versäumt, um die weitern Fortschritte der Feinde zu hindern. Sobald ihm der Unfall des Generals le Roi zu Ohren gekommen war, machte er sich mit so viel Truppen, als er in der Eile zusammenraffen konnte, von Speyer auf den Weg, um die Oesterreicher anzugreifen, und sie wieder über den Fluß zurück zu jagen. Coigny hatte auch drey Regimenter Dragoner unter seinem Sohne und dem Marquis von Croissy, denen sechs Bataillone auf dem Fuße folgten, zu seiner Unterstützung detachirt. Als sie aber auf der Ebene von Koart bey Rhein-Zabern anlangten, erfuhren sie, daß schon der größte Theil des feindlichen Heeres auf der linken Seite des Stroms sich festgesetzt hatte. Sie waren also zu schwach, etwas zu wagen. Doch diente ihre Ankunft dazu, der Kavallerie des Generals le Roi Luft zu machen. Diese war durch 2000 Kroaten und Panduren, welche sich durch das Gesträuche geschlichen hatten, abgeschnitten. Seckendorf schickte die Grenadiere seines Korps und zwey baierische Bataillone ab, um die Feinde aus den Büschen zu verjagen, und den kaiserlichen Schwadronen den Rückzug zu erleichtern. Sobald dieser Zweck vermittelst eines lebhaften zweystündigen Scharmützels, worinn über 100 Kroaten auf dem Platze blieben, erreicht war, marschirte Seckendorf nach Landau. Hier vereinigte er sich mit dem französischen Feldherrn, der, nachdem Bernklau, ohne großen Widerstand zu leiden, ebenfalls bey Weißenau übergesetzt war, sich mit sei-

nem Heere über Neustadt an der Hardt, und den Speyerbach dahin begeben hatte *).

Dieß ist der wahre Hergang der Sache, und man wird daraus sehen, daß Seckendorf an dem Uebergang der Oesterreicher unschuldig war. Vielmehr hätte der Prinz von Lothringen seinen Plan, so gut er auch berechnet war, nie ausführen können, wenn man Seckendorf's Rathschlägen gefolgt wäre. Er verdient also keineswegs die harten Vorwürfe, womit Coigny, Schmettau, und Friedrich der Große ihn und sein Andenken gekränkt haben **).

6ten Jul.

Die verbündeten Franzosen und Baiern gewährten nun die sonderbare Erscheinung einer Armee, die, so zu sagen, ohne Schwerdtstreich aus einem Lande hinausgesperrt ist, daß sie vertheidigen sollte. Der Versuch, sich in die Linien an die Lauter zu werfen, schlug ebenfalls fehl, weil Gensac, der mit 1700 Mann dahinter stund, sie bey Annäherung der Oesterreicher verlassen, gleich darauf die Festung Lauterburg, ohne sich zu wehren, dem Fürsten von Waldeck überge-

---

*) Ich habe mich bey dieser ganzen Erzählung der Leitung eines sehr lesenswürdigen Aufsatzes überlassen, den der Graf von Seckendorf im J. 1756 aufgesetzt hat, um verschiedene seiner Ehre nachtheilige Stellen in der ein Jahr früher zu Amsterdam erschienenen „Histoire de la guerre de 1741." zu widerlegen.

**) s. Adelung a. a. O. S. 141—143. 218. Fréder. II. a. a. O. S. 244. 245.

ben, und dadurch dem ungarischen Heere die Besitznehmung der dortigen Linien erleichtert hatte. Coigny und Seckendorf sahen ein, wie nöthig es sey, sich auf eine oder die andere Art die Thüre wieder zu öffnen. Sie näherten sich der Stadt Weißenburg; aber Nadasty war auf der andern Seite der Lauter hinaufgegangen und beynahe zugleich mit ihnen da angelangt. Er trieb die Vorposten der Alliirten zurück, und der Kommandant von Weißenburg, der nun glaubte, Coigny sey geschlagen, ergab sich und seine Besatzung zu Kriegsgefangenen. Er war also itzt unumgänglich nöthig, Gewalt zu brauchen. Nadasty, der Weißenburg und die Lauter mit einem beträchtlichen Heerhaufen vertheidigte, wurde auf Seckendorf's Vorschlag von den beyden Marschällen an drey verschiedenen Orten angegriffen. Das Gefecht war hartnäckig, lang, und besonders für die Kaiserlichen, die unter Seckendorf's heldenmüthiger Führung zuerst in die Linien drangen, blutig *), aber nicht fruchtlos: denn Nadasty wurde endlich zum Rückzuge, der Obriste Forgatsch aber, der mit 500 Ungarn Weißenburg behauptete, mit dem Degen in der Faust zur Uebergabe gezwungen **).

7ten — 26ten Jul. Anf. Aug.

Da die Alliirten sich zu schwach fühlten, auch die Linien bey Lauterburg zu erobern, wo der Prinz

*) Die Alliirten sollen 1500 bis 2000, die Oesterreicher aber 6 bis 700 Mann verloren haben. La Stor. dell' Anno 1744. p. 213. 214.

**) Adelung a. a. O. S. 143 = 145. Vergl. Fréder. II. a. a. O. S. 245.

von Lothringen mit seiner ganzen Armee stund, begnügten sie sich, Fort-Louis und Strasburg mit mehr Mannschaft und einem guten Vorrath von Kriegs- und Mundbedürfnissen zu verstärken, und setzten sich, um nicht zum zweytenmale vom Elsaß abgeschnitten zu werden, bey Hagenau hinter der Motter, wo sie sich von Bischweiler bis Schweighausen ausbreiteten. Zugleich wurde Weißenburg wieder verlassen, und dagegen von den Oesterreichern besetzt. Die Absichten des Prinzen Karls schienen theils auf Fort-Louis, theils auf Lothringen gerichtet zu seyn: denn er ließ nicht nur durch den Grafen Nadasty sich des Städtchens Wörd und der Päße und Hohlwege, welche nach Pfalzburg führen, bemächtigen, sondern auch seine Brücken gegen Fort-Louis bringen, und den Ort durch den General Bernklau einschließen; aber die Austretung des Rheins befreyte bald diese Festung von der Nachbarschaft der Feinde. Das Hauptheer der Oesterreicher entfernte sich von Lauterburg und bezog ein Lager bey Bühl. Als aber der Prinz sich den Alliirten bis Sulz näherte und aus seinen Anstalten zu schließen war, daß sie in ihren Verschanzungen angegriffen werden sollten, wichen sie abermals der größern Anzahl, (denn die Oesterreicher waren um 20000 Mann stärker) und suchten ihre Zuflucht hinter der Soor bey Brumpt, wogegen die Feinde statt ihrer sich bey Hagenau lagerten *). Auch bey Brumpt glaubte sich Coigny noch nicht

*) Adelung a. a. O. S. 145. 147. 148. Vgl. Fréder. II. a. a. O. S. 246.

sicher genug: er marschirte mit der vereinigten Armee über Lampertsheim nach Molzheim, und lagerte sich hinter dem dortigen Kanal, durch welche Stellung er sich die Gemeinschaft mit Strasburg sicherte. Zu gleicher Zeit bezogen die Feinde, auf die Nachricht, daß ein großes Korps Franzosen unter ihres Königs eigener Anführung aus den Niederlanden in vollem Anzuge sey, um Elsas und Lothringen zu vertheidigen, ein Lager bey Hochfelden. Den rechten Flügel deckte Nadasty, der zwischen Elsas, Zabern und Pfalzburg stund, und den linken Bernklau, der sich von Brumpt bis an den Rhein ausbreitete. So vortheilhaft auch dieses Lager für die Oesterreicher war, so brachen sie es doch nach wenigen Tagen ab, um bis Wingersheim vorzurücken *).

11ten — 13ten Aug.

Aber nun veränderte sich auf einmal die Gestalt der Dinge. Ludwig XV., welcher 30000 Mann seiner besten Truppen aus den Niederlanden herbeyführte, um seine bedrängten Gränzprovinzen zu retten, war zwar in Metz krank geworden. Doch hielt dieß den Marsch seiner Völker nicht auf. Jene 30000 Franzosen unter dem Marschall von Noailles giengen am 11ten August bey Markirch über das vogesische Gebirge, und vereinigten sich bey Molzheim mit Coigny; andere 10000, welche der Herzog von Harcourt anführte, langten bey Pfalzburg an, und lagerten sich unter den Stücken dieser Festung; und ein drittes beträchtliches Korps versammelte der Her-

*) Adelung a. a. O. S. 178. 179.

zog von Belleisle in den drey Bisthümern *). Dieß war noch nicht genug, und die Königinn von Ungarn und den Prinzen, ihren Schwager, in Verlegenheit zu setzen. Friedrich der Große marschirte zur nämlichen Zeit mit 100000 Soldaten, die er kaiserliche Hilfsvölker nannte, in Böhmen ein, und drang gegen die Hauptstadt dieses Königreichs vor. Schnell mußte nun der Prinz von Lothringen alle Eroberungsentwürfe aufgeben, und nur darauf denken, wie er mit seinen Truppen zurück über den Rhein, und den österreichischen Erbländern zu Hilfe kommen könnte. Aber die Ausführung dieses Plans war so leicht nicht. Der Rückzug über einen großen Fluß im Angesicht eines Heeres, das ihm um ein ganzes Drittheil überlegen war, schien seinen Truppen auch bey den besten Maaßregeln von seiner Seite, eine gänzliche Niederlage zu drohen. Wären die französischen Feldherrn dem Versprechen nachgekommen, das ihr Hof dem Könige von Preußen gethan hatte, die Oesterreicher von ihrem Abschied aus dem Königreiche anzugreifen, und ihnen den Rückzug zu erschweren, so hätte ein glücklicher Erfolg gewiß ihre Unternehmungen gekrönt, und der Krieg vielleicht mit dieser einzigen Schlacht sein Ende erreicht. Aber der Geist der Zwietracht, der Unschlüssigkeit und der Trägheit, der in die französischen Marschälle fuhr, war dießmal der Schutzengel Oesterreichs und seiner Krieger.

13ten — 23ten Aug.

Es wurden zwar bey Strasburg zwey Brücken geschlagen, über welche Seckendorf, der mit seinen

*) Adelung a. a. O. S. 178. 179.

Baiern den rechten Flügel des alliirten Heers ausmachte, und bey Enzenheim stund, gehen, sich mit den Pfälzern und Hessen vereinigen, den Feinden den Rückzug abschneiden, und ihre Magazine auf der deutschen Seite zu Grunde richten sollte. Aber dieser Plan ward gleich wieder abgeändert. Zwar marschirte Noailles selbst mit 10000 Mann hinüber, kam aber bald unverrichteter Dinge zurück. Die Alliirten giengen hierauf über den Molzheimerkanal, um sich dem Feind zu nähern. Sie lagerten sich zwischen den Dörfern Heinen und Berstett, wobey die kaiserliche Armee, welcher man 16 Bataillone und 8 Schwadronen deutscher Truppen, von der französischen Armee einverleibt hatte, den rechten Flügel bildete. Von da marschirte das Heer über die Soor, und zog den Herzog von Harcourt an sich, um sich auf den Anhöhen von Hochfelden zu lagern: Noailles auf dem rechten, Coigny auf dem linken Flügel, Seckendorf aber in der Mitte. Nun war der Zeitpunkt da, wo die Gelegenheit die Stirne aufs freundlichste darbot; aber man ließ sie entschlüpfen, ohne nun den Arm nach ihr auszustrecken. Es war bekannt, daß der Prinz Karl alle Vorkehrungen traf, um wieder über den Strom zu setzen. Er war von Wingersheim bis Brumpt zurückgegangen. Die Brücken stunden in Bereitschaft, und im Rücken der ungarischen Armee wurden Gräben und Verschanzungen gemacht, um die Reuterey zu decken. Es war also keine Zeit zu versäumen, wenn man die Feinde noch auf französischen Boden angreifen wollte. Die alliirten Feldherrn berathschlagten sich noch, was zu thun sey, da es doch schien, daß hierüber nur Eine

Stimme hätte seyn sollen. Aber in dem Kriegsrath behielt die Meinung des Marschalls von Noailles die Oberhand, welcher sich und seine Kriegsgenossen von der buchstäblichen Erfüllung der mit dem Könige von Preußen getroffenen Verabredung lossprechen zu dürfen glaubte, und zugleich behauptete, man dürfe keine Schlacht wagen, um den Kern des französischen Heeres keinem Verluste auszusetzen. „Man muß seinen Feinden eine goldene Brücke bauen." Dieser goldene Gemeinspruch für Saumselige und Zaghafte wurde zur Schande Frankreichs und seiner Waffen in Ausübung gebracht. Die österreichische Armee schickte ihr ganzes Gepäck auf einer bey Drusenheim geschlagenen Brücke voraus über den Rhein und marschirte nach Beinheim. Die Franzosen, welche mit den Baiern über die Motter gegangen, und bis Pfaffenhofeni Hagenau und Bischweiler vorgerückt waren, nahmen zwar die Verschanzungen bey Sufflenheim und Augenheim nach einigen Widerstande weg, benützten aber den Vortheil, den ihnen diese kleine Eroberung gab, nicht. Die österreichische Reuterey war damals schon in Sicherheit, und während der Wegnahme jener Redouten über den Fluß gegangen; doch hätte man der Infanterie nun desto leichter beykommen können. Der Herzog von Noailles hielt den Muth der Truppen zurück, unter dem Vorwande, daß sie zu müde seyen. Ungeachtet dieses Befehls fielen einige Brigaden, welche sich vermuthlich nur stellten, als wenn sie den Willen des obersten Feldherrn nicht wüßten, mit vieler Hitze über den Nachtrab der Oesterreicher her, mußten aber gleich wieder in die Linie einrücken. Die Fein=

de konnten daher mit Ordnung und Gemächlichkeit während der Nacht, die wegen des Mondscheines dem Tage ähnlich war, ihren Uebergang fortsetzen. Auch waren sie am nächsten Morgen ohne Ausnahme auf dem vaterländischen Gestade, und ruhten bey Ottersdorf aus: denn die Verfolgung, welche ihr Nachtrab von einigen Detachements der Alliirten auszustehen hatte, war im höchsten Grade schlaff und schonend *).

Nun trennte sich der größte Theil der Franzosen von den Kaiserlichen. Die Hauptarmee der ersten marschirte vor Freyburg, um die Laufgräben vor dieser Festung zu eröffnen; und 12000 Mann unter dem Ritter von Belleisle, die den Namen einer kaiserlichen Huldigungsarmee führten, bemächtigten sich der Waldstädte und Kostnitz. Zwanzig Bataillone und acht Schwadronen blieben bey Seckendorf. Dieser gieng bey Germersheim über den Rhein, um dem Prinzen Karl, der seinen Weg über Kanstatt nahm, in einiger Entfernung zu folgen. Die Kraftlosigkeit seiner Truppen und der große Mangel an Geld und Lebensmitteln **) erlaubte ihm nicht, sei-

*) Vergl. Adelung a. a. O. S. 180—183. Frédr. a. a. O. p. 248. 249.

**) Es fehlte der baierischen Armee auch an dem nöthigen Geschütze: dieß erhellt daraus, daß Seckendorf den Markgrafen von Anspach um die Kanonen und Mörser von der Festung Wilzburg nebst der erforderlichen Munition bat, um Passau belagern zu können. Es wurde ihm aber abgeschlagen, worauf er an seinen Neffen den an-

nen Marsch weder mit der Behendigkeit fortzusetzen, als er selbst und der König von Preußen es wünschte, noch in der Richtung, die ihm der Graf von Schmettau vorschreiben wollte. Dieser Mann, der sichs zum Geschäfte gemacht hatte, den Feldmarschall Seckendorf überall zu verfolgen, stund damals als preußischer Minister am Hofe des Königs von Frankreich. Sowohl bey diesem Fürsten, als dem Könige von Preußen und dem Kaiser gab er den baierischen Feldherrn für die fast einzige Ursache des ungehinderten Abzugs der Oesterreicher aus, und bezüchtigte ihn nicht nur verkehrter Maaßregeln und unlauterer Absichten, sondern trug es auch auf seine Abschaffung und auf die Wiederbesetzung seiner Stelle durch den Grafen von Mortaigne, oder durch den Prinzen von Hildburghausen, an *). Meine Leser

---

spachischen geheimen Rath unterm 22sten Sept. schrieb: „On trouvera le moyen de faire des progrés sans „l'assistance du cercle de Franconie: car on remarque „assez dans tous les cercles l'esprit autrichien.“ Und daß es ihm überhaupt an allem Nöthigen gebrach, zeigt uns eine andere Stelle des nämlichen Briefs: „Le „Roi de Prusse m'a rénvoyé mon courier. Il nous „traite tous comme des poltrons.“ Wenn man Nichts hat, ist nicht gut fechten. Il finit sa lettre par ces mots: Je ne demande plus s'il y a des François ou des Impériaux au monde: car je n'attens rien de-vous.

*) s. Adelung a. a. O. S. 214—222. 224—228. vergl. S. 183—189. Fréder. II. a. a. O. p. 250.

werden sich noch aus den drey vorigen Abschnitten erinnern, wie wenig auf Schmettau's Zeugniß zu bauen ist *); und meines Erachtens hat Seckendorf seines Feindes hämische Anmerkungen am gründlichsten durch den Ernst widerlegt, womit er nachher bey seiner Ankunft in Baiern den Oesterreichern abermals zu Leibe gieng, ungeachtet sein Heer „aus „Fremdlingen ohne Treue, Veteranen ohne Sold oder „Waffen, und Rekruten ohne Erfahrung oder Zucht" **) bestund.

7ten Sept. 2ten—20sten Okt.

Er führte sein Heer über Neudorf, Munzesheim und Güglingen nach Laufen. Von da schickte er den Grafen *Saint Germain* ***) mit 2000 Mann voraus, um die Blokade von Rothenberg aufzuheben. Dieser General gieng außerordentlich eilfertig durch Schwäbisch-Hall, und das Hohenlohische, sodann über Binzwang und Neuhof an Nürnberg vorbey, entledigte sich seines Auftrags mit vieler Treue und Entschlossenheit, und kehrte wieder zur Hauptarmee zurück. Von Laufen rückten die kaiserlichen

*) Aller Wahrscheinlichkeit nach hat er auch dießmal mehr gesprochen, als er verantworten kann, weil Seckendorf unterm 14ten Dec. an seinen Neffen schrieb: „Schmet-„tau m'a ecrit deux fois, et la derniere lettre sera „un jour publiée;" denn er schlägt sich selbst auf das Maul.

**) Gibbon a. a. O. Vol. X. p. 212.

***) Der nämliche, der vor nicht gar 20 Jahren das französische Militär umformte.

Völker über Dallheim, Willspach, Schwäbisch-Hall, Bühlerthann, Jaxtzell nach Münchroth, wo das hessische Hilfskorps zu ihnen stieß. Der Weg gieng hierauf durch einen Theil von Franken und Schwaben bis Hochstädt, wo Seckendorf zu Ende des Septembers anlangte. Bernklau, dem der Feldmarschall Traun bey seinem Abmarsch nach Böhmen die Vertheidigung von Baiern aufgetragen, und ihm 14 Bataillone und noch einmal so viele Schwadronen übergeben hatte, war bey Annäherung des kaiserlichen Heeres über die Donau gegangen, und hatte bey Rain ein Lager bezogen. Vorher aber ließ er die meisten Brücken über die Donau und den Lech zerstören, und von Augsburg bis Regensburg eine Truppenkette ziehen, um den Baiern den Uebergang streitig zu machen. Seckendorf ließ Donauwerth durch die Grafen von Saint Germain und von Piosasque überrumpeln, gieng über die Donau und lagerte sich bey Meeding; sodann setzte er auch über den Lech und und gieng über Thierhaupten, Mühlhausen und Friedberg bis Dachau. Je näher Seckendorf kam, je weiter wich Bernklau mit seinen schwächern Haufen. Der Graf Saint-Germain war ihm immer mit einem fliegenden Korps auf der Ferse, und that seinem Nachtrab manchen Abbruch. Bernklau verließ auch München, worauf es von dem General Mortaigne besetzt wurde, und Seckendorf zum zweytenmal das Glück hatte, seinen geliebten Kaiser in seine Erbstaaten wieder einzusetzen.

22sten — 24sten Okt. 2ten — 20sten Nov.

Nun beehrte dieser Monarch das Heer mit seiner Gegenwart, und führte den längst gefaßten Vorsatz

endlich einmal aus den Kommandostab selbst in die Hände zu nehmen *). Das Heer wurde fast zu gleicher Zeit durch vierzehn Schwadronen französischer Reuterey verstärkt, die der Marquis von Crussol mitbrachte. Der Kaiser war entschlossen, seine Länder ganz von Feinden zu reinigen, und auch Passau wegzunehmen. Er schickte das hessische Korps nach Freysing und den Grafen von Segur mit 10000 Mann nach Mosburg, um dort über die Isar zu gehen. Einige tausend Mann aber mußten sich gegen Ingolstadt wenden und diese Festung berennen. Der Rest der Armee, die sich bey Nympfenburg gelagert hatte, marschirte durch München, und bewerkstelligte hier den Uebergang über die Isar. Alsdann bezog dieser Heerestheil nach und nach die Lager von Ebersberg, Haag und Zangberg. Zu gleicher Zeit mußte sich der Obrist Escher von Rosenheim, und der Prinz von Hildburghausen von Wasserburg bemeistern, der Graf Saint-Germain aber mit seinen leichten Truppen dieß- und jenseits des Inns bis an die Gränzen von Tyrol streifen. Es wurde Mülldorf und Reichenhall besetzt; aber in Salzburg kamen die Feinde zuvor und legten, durch das Domkapitel begünstigt, Besatzung in diese Residenz. Batthiany, der nun die Oesterreicher befehligte, rückte am Inn und der Donau hinab, um zwischen Braunau und Schärding sich zu setzen, die Kaiserlichen aber über Eggenfelden, Armsdorf und Vilshofen ihm nach. Letztere Stadt fiel nach einem unbedeu-

*) Vergl. Adelung a. a. O. S. 241—243.

tenden Handgemenge mit der dortigen Besatzung in kaiserliche Hände. Aber der Prinz von Hildburghausen krönte diesen unblutigen Feldzug mit einer blutigen und schönen That. An dem nämlichen Tage, da der Kaiser die Armee verließ, um seine Residenz wieder heimzusuchen, drang der Prinz von Sachsen mit stürmender Faust in Burghausen ein. Ein sehr heißes Gefecht, welches zwey Stunden dauerte, machte ihn Meister von dieser gut befestigten Stadt. Er zählte bey seinem Korps nicht mehr als ein und zwanzig Todte und ein und siebenzig Verwundete. Hingegen kamen von den 1300 Mann, woraus die feindliche Besatzung bestund, nicht viel über 100 davon: denn bey 400 wurden erlegt, bey 600 gefangen, und 200 in der Salza ersäuft.

1ten Dec.

Seckendorf hatte nun ganz Baiern bis auf Ingolstadt, Braunau, Schärding und Passau seinem Kaiser wieder erobert. Der erste Dez. des 1744ten Jahres war endlich der Tag, an dem er auf immer von der Armee, und von den mörderischen Scenen des Kriegs Abschied nahm. Er ließ die Truppen in die Winterquartiere marschiren, nämlich die Kaiserlichen meist in die Gegend von Burghausen, die Hessen in die Nähe von Landshut und die Franzosen in und bey Straubing und in die Oberpfalz, und begab sich nach München. Sein großes Tagwerk war ehrenvoll geendigt und Erholung nun sein einziger Wunsch. Schon seit der Zeit, da ihm die von den Grafen von Schmettau und von Mortaigne geschmiedeten Ränke kund worden waren, hatte er den unerschütterlichen Entschluß gefaßt,

zugleich mit dem Feldzug auch seine Kriegsdienste zu endigen *). Karl VII., der den ganzen Ungrund der wider ihn ausgespieenen Verläumdungen einsah, und den Werth des Mannes zu schätzen wußte, den er verlieren sollte **), sparte keine Art von Ueberredungsmit-

---

*) „Schmettau," schreibt er am 4ten Nov. an seinen Neffen, „me traite comme un imbécille, Mortaigne comme „un homme interessé, la cour de France comme „gueres bien intentionné pour ses interêts: desorte „qu'aucun homme raisonnable ne peut me faire des „reproches si je me retire."

**) Das im November durch den kaiserlichen Minister, Grafen von Truchses-Wurzach, dem schwäbischen Kreis aus Veranlassung der Schmettauischen Intercepten übergebene Promemoria enthält unter andern folgende Worte: „Und siehet wohl Jedermann hiebey, daß die Wienerische böse Absichten einzig und allein dahin zielen, „unter Kais. Maj. und deren mit Ihro alliirten Höfen „hierinnen benannten Ministres und Generalen Jalousie „und Uneinigkeit zu erwecken, und davon zu profitiren, „durch welche Kunstgriffe aber der Hof zu Wien zu seinem Zweck so wenig gelangen wird, je mehr man von „derenselben Treu, Eintracht und Klugheit eines ganz „andern gesichert ist." In dem Rescriptum Circulare an die bey auswärtigen Höfen subsistirende Kaiserl. Gesandtschaften de dato München den 3ten Dez. 1744 sagt der Kaiser: „Wir setzen im Uebrigen zu Gott Unser „Vertrauen, daß, da bey dieser spaten Jahreszeit unser „Feldmarschall Gr. v. Seckendorf (denen Wir wegen sei„ner Treue, unermüdeten Eifer, auch klugen und „tapfern Commando mit Rechten allen wohlverdienten

teln, um Seckendorf auf andere Gedanken zu bringen. Aber es machten ihn weder die Liebkosungen seines Herrn *), noch die dringenden Vorstellungen des Marschalls von Bellisle wankend. Er legte zum grossen Leidwesen des Kaisers und aller Redlichen am Hofe noch vor dem Schlusse des Jahrs den Oberbefehl über die Armee zwar nieder, ließ sich aber durch das Zureden des Monarchen bewegen, noch länger an dem kaiserlichen Hoflager zu bleiben, und mit seinem Rath ihm beyzustehen **).

„Ruhm beylegen müssen, und seine Uns die ganze Zeit „über, ersprießlich geleistete Dienste dankneh̄mig gnädigst „erkennen) Unsere Haupt- und Residenzstadt München „erobert, und hierdurch Uns den Eingang und Weg ge„öffnet, womit Wir Uns an die Spitze Unserer Armee „stellen, und in wenigen Wochen von dem größten Theil „von Baiern als Unserm angebohrnen Patrimonial-Land „und uralten Chur-Sitz Meister geworden, u. s. w.“

*) Unterm 16ten Dec. schreibt Seckendorf aus München an seinen Neffen: „L'Empereur me fait toutes sortes „de caresses pour me faire changer d'opinion, et je „crois qu'on seroit capable de m'accorder le comté „connu“ (die Grafschaft Wolfstein) „pour moi et ma „famille si j'y voulois toper; mais je n'ai point d'in„clination de le faire.“

**) In seinem milit. Lebensl. erklärt er sich folgendermaßen über seine Dienstentlassung: „Ich legte wegen vieler „französischer Intriguen und preußischer Gehässigkeit das „zwey Jahr über die Armee geführte Commando noch „bey Lebenszeiten weil. Kaisers Karl VII. zu Ende vom „1744sten Jahr nieder. Doch ließ man mich nicht nach

Ein zurückgetretenes Podagra entriß wenige Wochen hernach Karl VII. ein trübseliges Leben und eine unbeneidete Krone. Sein Sohn und Nachfolger in der Chur, Maximilian Joseph, trat die Regierung seiner Lande in einem sehr gefährlichen Zustande an. Denn noch in den letzten Tagen seines Vaters waren die beyden Gestade der Donau bis auf Kehlheim und Straubing und die ganze Oberpfalz wieder in österreichische Hände gefallen. Diese Fortschritte giengen immer weiter, so daß der Kurfürst ebenfalls sein Heil wieder in der Flucht suchen und sich nach Augsburg begeben mußte. Die bey Pfaffenhofen erfolgte Niederlage des Heerhaufens, den der Graf von Segur anführte, wodurch die Franzosen aus dem Lande vertrieben und die Pfälzer von den baierischen Truppen abgeschnitten wurden, nebst den schon vorher erfolgten Rückzug der französischen Hauptarmee aus Schwaben brachte die Verlegenheit des jungen Regenten aufs äußerste. Seine Bundsgenossen, die Preußen, befanden sich auch nicht in der vortheilhaftesten Lage: denn der letzte Feldzug hatte sich durch den flüchtigen Abmarsch aus Böhmen, und die von den Oesterreichern vorgenommene Besetzung von Oberschlesien sehr unglücklich geendigt. Zwar hatte der Fürst von Anhalt die Feinde wieder aus diesem Fürstenthum verjagt;

„meinem Verlangen auf mein Gouvernement nach Philippsburg gehen, sondern ich mußte mich bey dem kaiserlichen Hoflager aufhalten, und bis an sein Ende bey Ihro Majestät bleiben.“

aber doch konnte man die Wunder von Hohenfriedberg und von Sorr damals noch nicht ahnden, sondern mußte vielmehr fürchten, daß sich der König abermals durch einen Separatfrieden, wie vor zwey Jahren, aus der Schlinge ziehen möchte.

22sten März.

War es dem Kurfürsten von Baiern wohl zu verargen, wenn er auf Mittel sann, um den Drangsalen seines Landes und seiner Familie einen Riegel vorzuschieben, wenn er der schmeichelnden Stimme des Friedens sein Ohr lieh? Verdient der Mann mehr Tadel oder Lob, der ihn zu diesen Gesinnungen ermunterte, oder darinn bestärkte? War es wohl nöthig, den Grafen von Seckendorf zu bestechen, um ihn für einen Schritt geneigt zu machen, der der einzige war, den Maximilian Joseph thun konnte, und thun mußte, wenn er nicht mit verschlossenen Augen dem geöffneten Abgrunde zueilen wollte? Bedürfte es wohl einer Betrügerey, um diesen Fürsten über sein wahres Interesse zu erleuchten *)? Seckendorf war dem jungen Kurfürsten so herzlich ergeben, als seinem Vorfahren, eben so sehr liebte er sein deutsches Vaterland. Den erstern aus der Noth zu reißen und letztern vor einer gänzlichen Zerrüttung und Verheerung zu bewahren, war ein seines Patriotismus würdiges Bestreben. Eingedenk des Handgelübdes, daß er dem Kaiser von seinem Sterbebette hatte thun müssen, sei-

---

*) Vgl. Fréder. II. a. a. O. p. 302. 303.

nem Sohne beyzustehen, und den Frieden zu befördern, vergewissert von der friedlichen Denkungsart des Kurfürsten, schrieb er an seinen Vetter, den anspachischen Minister und Geheimenrathspräsidenten, Christoph Friedrich Freyherrn von Seckendorf, einen betagten in den Künsten der Kabineter tief eingeweihten Staatsmann. Er vertraute ihm das Verlangen des Hofs zu Augsburg, sich mit der Königinn von Ungarn auszusöhnen, zugleich aber auch seine Verlegenheit, wie dieser Zweck auf eine schickliche Art zu erreichen seyn möchte. Der vierte Sohn des Präsidenten, Karl Ludwig Freyherr von Seckendorf, ein feuriger Jüngling voll Talente und Weltkenntniß, war als österreichischer Hauptmann gefangen genommen, damals aber auf sein Ehrenwort los, und bey seinem Vater in Anspach. In der Hoffnung sich zu empfehlen, erbot er sich, nach Wien zu gehen, und dort die Sache bey Hof anzubringen. Auf dem Hinwege entdeckte er in Amberg dem dort kommandirenden österreichischen Feldmarschallieutenant von Thüngen seinen Plan. Dieser General stund von jeher in keinem guten Vernehmen mit dem Grafen von Seckendorf, und war deswegen mißtrauisch. Da ihm aber Freyherr von Seckendorf die Wahrheit der Sache wiederholt versicherte, billigte er sein Vorhaben; doch rieth er ihm, seine Reise nach Wien noch so lange zu unterbrechen, bis er die Gesinnungen seiner Monarchinn vorher geprüft haben würde. Die Antwort, welche Thüngen von ihr erhielt, fiel vortheilhaft aus, und der Hauptmann von Seckendorf, der inzwischen zu seinem Vater zurückgegangen war, begab sich wirklich in die Kaiserstadt. In einer Audienz, die ihm Maria Theresia

ertheilte, und wobey sich ihr Gemahl auch einfand, genoß er die huldreichste Aufnahme, und leitete die Sache so ein, daß kurz hernach Oesterreich den Grafen von Kolloredo, Baiern aber den Fürstenberg zu Bevollmächtigten ernannte *). Diese Herren kamen in Füessen einer kleinen bischöflich-augsburgischen Stadt an der Tyrolergränze zusammen. Der Graf von Seckendorf, der eigentlich das Triebwerk dieses Kongresses war, wußte durch seine Geschicklichkeit alle Hindernisse in kurzer Zeit zu ebnen, und beyde Theile zu vereinigen. Der Friede zu Füessen, über den Frankreich und Preußen in gleichem Grade bestürzt und entrüstet waren, wurde am 22sten März gezeichnet. Kraft desselben gab Maria Theresia dem Kurfürstenthume ihre Eroberungen in seinen Staaten zurück, begab sich aller Schadloshaltungsforderung und erkannte die kaiserliche Würde seines verstorbenen Vaters. Dagegen nahm Maximilian Joseph die pragmatische Sanktion an, that für sich und seine Erben auf alle Ansprüche an die österreichische Monarchie Verzicht, versprach der

---

*) Nach dem bekannten „Sic vos non vobis etc.“ erhielt Thüngen wegen dieses Vorganges die Feldzeugmeisterstelle, Seckendorf aber ward vergessen. Er brachte es endlich selbst in Erinnerung, und man beförderte ihn zum Major. Seitdem haben ihm seine Verdienste die Würde eines Generalfeldwachtmeisters verschafft und er lebt dermalen auf seinen Gütern in Franken. Noch itzt bewahrt er die Schreibtafel auf, wo er mit Bleistift einige Punkte aufschrieb, die ihm jene beyden Potentaten damals diktirten.

Königinn seine Mitwirkung zur Wiederherstellung ihres Wahlrechts in der Eigenschaft eines Kurfürsten von Böhmen ihrem Gemahl aber seine Stimme für den Kaiserthron, machte sich anheischig, der Associaten der fünf vordern Reichskreise beyzutreten, und entließ die in Baiern gewesenen Hilfstruppen ihrer mit ihm gehabten Verbindlichkeiten.

Diese Bedingnisse waren freylich nicht sehr glänzend für den Münchner Hof, aber doch gewiß so gut, als sie ein besiegter und vertriebener Fürst nur verlangen konnte, und wenigstens nicht härter, als Karl VII. unter nicht ungünstigern Umständen sie vor anderthalb Jahren selbst vorgeschlagen hatte. Seckendorf leistete also gewiß dem Kurfürsten einen wesentlichen Dienst, daß er den Frieden zu Stande brachte, aber einen desto schlimmern dem Könige von Preußen, der sich durch die gehässigsten Verunglimpfungen, die er zugleich mit seinen Werken der Unsterblichkeit überlieferte, dafür zu entschädigen suchte *). Die Vorwürfe, die er dem Feldmarschall Seckendorf wegen der Schließung der Füessener Präliminarien macht, sind desto unbilliger, da er gewiß auch ohne Zuziehung seiner Bundesgenossen sich verglichen hätte, wenn seine Lage die nämliche gewesen wäre: denn der politische Egoismus des grossen Königs in diesem Stücke ist durch sein eigenes Bekenntniß außer Zweifel gesetzt **). Was endlich die

*) Vgl. Fréder. II. a. a. O. p. 301—303.

**) Man lese nur statt aller andern Beweise folgende zwey hieher anwendbare Stellen: Oeuvres posth. a. a. O.

ehrenrührigen Beschuldigungen anlangt, womit er ihn verdächtig zu machen sucht, so sind sie so unwahrscheinlich, als unerwiesen *).

Sept.

Seckendorf gab nicht nur dem Kurfürstenthum Baiern den Frieden wieder, er half auch dem jungen Regenten bey der Einrichtung seines Kriegsstaats und seiner Oekonomie. Mit diesen Arbeiten war er einige Monate beschäftigt. Sobald er aber

---

Av. prop. p. VIII: „Les cas de rompres les alliances „sont ceux —: 3tio. Une *force majeure* qui vous „opprime, et vous force à rompre vos traités. 4to. „Enfin *l'insuffisance des moyens* pour continuer la „guerre" p. X. „Vaut il mieux que le peuple périsse, ou que le prince rompe son traité? Qui serait „l'imbécille qui balanceroit pour décider cette „question?"

*) Vielmehr ist es gewiß, daß Seckendorf für die Rückstände, die er von seiner Berliner und Hamburger Gesandtschaft an dem Hof zu Wien zu fordern hatte, und die, mit Einschluß 36000 fl. baarer Auslagen, über 100,000 fl. ausmachten, weiter nichts erhielt, als im J. 1755 12000 fl. Und auch dieses Geld kam ihm nicht einmal zu Händen, sondern man nahm es, um einen Juden zu befriedigen, bey dem er für sein voriges Regiment (damals Marschall) im J. 1741 auf eine gleiche Summe Kredit gemacht hatte. Statt der Rückstände von seiner militärischen Besoldung wies man ihm erst im J. 1756 6000 fl. jährlich als eine Besoldung an.

erfuhr, daß der Großherzog von Toscana zum Deutschen gewählt sey, beurlaubte er sich von dem Hofe zu München und eilte nach Frankfurt *).

*) Die Rückstände, die ihm der Kurfürst schuldig war, wurden ihm nach einigen Jahren durch eine Anweisung von 55000 holländischen Gulden auf die von den Provinzen Friesland und Gröningen zu fordern habende Subsidien, vergütet, und von diesen Provinzen richtig bezahlt.

Anmerkung. „Ich hatte Gelegenheit, zu Her„stellung des Friedens mit dem allerdurchlauchtigsten Haus „Oesterreich ohne Ruhm nicht wenig beyzutragen, mas„sen dem nach Fuessen bevollmächtigten Fürsten von Für„stenberg zum Rathgeber dahin zugeschickt worden, wo„durch mir aber von dem Könige von Preußen einen sol„chen Haß zugezogen, daß er durch die am Ende des „1758ten Jahres erfolgte gewalthätige Wegführung nach „Magdeburg mir solchen hart empfinden lassen.“ Seckendorfs mil. Lebensl.

Vorwürfe, die dem Grafen von Seckendorf über seine Administration in Baiern gemacht worden.

Aus der seltenen Druckschrift:

Erwägung der jetzigen Conjuncturen in Baiern. 1 Bogen in 4. ohne Angabe des Druckorts und der Jahrzahl.

Aus dem, was sowohl vor der österreichischen ungehinderten Paß- und Repassierung des Rheins, als was hernach vorgefallen ist, haben viele in Politicis und Militaribus erfahrne Männer für gewiß schließen wollen, daß Graf S*** Holland, Engelland und Oesterreich zu menagiren, und nichts Erhebliches darwider vorzunehmen, verkündliche Ursachen gehabt haben müsse. Noch bey Lebzeiten Carl des Siebenten hat besagter Graf aus Mißvergnügen über seine beschränkte Gewalt zu mehrmahlen quittiren zu wollen gedrohet. Diejenigen, so ihn recht kennen, haben es nicht glauben, sondern behaupten wollen, daß er hierdurch nur einen independenten despotischen Gewalt zu erzwingen gesucht habe.

Nach besagtem Kaisers Tod war er aufmerksam, ob der junge Churfürst auf ihn oder seinen Gegner den Grafen von Thöring das meiste Vertrauen setzen würde: als ersteres erfolgte, kehrte er unter dem Vorwand, als gewesener kaiserlicher Feldmarschall

einem Churfürsten nicht mehr dienen zu können, gleichsam quittirend nach Augsburg zurück, unterließ aber nicht, alle Emolumenta seines zu Friedberg habenden Winterquartiers den ganzen Winter durch auf das genaueste einzutreiben. Diejenigen, so auch diese seine Quittirung für keinen Ernst halten konnten, werden nun in ihrer Meinung gestärkt, da sie ihn ohne Furcht sich zu degradiren, einen Inquisitoren, Cameralisten, Polizey-Meister, Fiskalen, Rechen-Meister, Verpachter, Salz- und Bräu-Beamten, und dergleichen abgeben sehen.

Daß sodann einem kaiserlichen General-Feldmarschall gar nicht geziemende, über alle Maßen mühesame, gehässige und gefährliche Verrichtungen aus keiner andern Absicht, sondern nur aus ganz besonderer Liebe zu dem jungen Herrn, und wie er spricht, zu dem frommen Kinde, von ihm unternommen worden, werden nicht einmahl die alten Weiber glauben wollen. Um nur den beyden Seemächten und dem Haus Oesterreich verbindliche Dienste zu leisten, nnd darneben zugleich seinen absonderlichen Nutzen in Baiern zu schaffen, ward auf sein Anstiften und Vermittlung durch den Fürsten von Fürstenberg, Grafen von Kaiserstein, und die Gräfinn von Kinsky unter der Hand an einem Friedens-Project und an des Grafen S*** Zurückberufung mit allem Fleiß gearbeitet.

Diejenigen einheimischen Cavaliers und Dames und andere, so dem Grafen von Thöring wegen seiner großen Autoritaet aus verschiedenen Ursachen neidig waren, schlugen sich dazu, und vermeinten durch des-

selben Sturz ihr Glück gemacht zu haben; sie hätten aber schwerlich durchgedrungen, wenn ihnen nicht hierzu der unglückselige Krieg die Hand gebothen hätte.

Als demnach die Sache so weit gekommen, daß kein anders Mittel, als der Weg ins Reich oder die Entschließung zum Frieden zur Rettung übrig war, der Churfürst auch aus Liebe zu Dero Unterthanen, den Landesplagen abzuhelfen, und dasselbe wieder in Ruhe zu setzen incliniret, haben sie diesen jungen Herrn zu einem so nachtheiligen, ja schändlichen Frieden, und darneben zu gänzlicher Sacrificirung Dero getreuesten Alliirten und Blutsverwandten, des großmüthigen Churfürsten von der Pfalz, wiewohl nicht ohne große Mühe, zu bereden, Mittel zu ergreifen gewußt.

Dabey ist es nicht einmal geblieben, sondern der Fürst von F** machte nachgehends, ohne die geringste Ordre noch Instruction mit dem Grafen Colloredo conventionaliter aus, daß das stipulirte Corps baieri- Truppen, nicht allein laut dem Friedens-Instrument, wenn die Kreise sich erklären würden, sondern jederzeit auf der Königinn Verlangen marschieren; die Verweigerung aber für einen Friedensbruch gehalten werden sollte.

Ob nun schon der Churfürst darüber sehr entrüstet war, haben doch die getreuen Rathgeber so kräftige Persuasoria auszusinnen gewußt, daß der Herr zum Ratificiren sich endlich hat bewegen lassen. Wie aber dem ungeachtet sodanne Convention weder in jure noch in facto bestehen könne, folglich der Churfürst daran gar

nicht gebunden sey, wird als eine anderwärts zu remonstrirende Sache allhier Kürze halber übergangen. Wohl einfältig kommt es derowegen heraus, daß, wenn man denen österreichischen Partisans vorstellt, wie ungereimt es sey, die Macht derjenigen, so vor Saeculis her auf die Unterdrückung des Churhauses bedacht gewesen, ohne Nutzen vermehren, hingegen die ehemahligen Allirten, von denen man viel Gutes hoffen, und hingegen den Ruin des Landes zu befahren hat, freventlich zu quittiren und bekriegen zu wollen, sie in einer Sache von so großer Wichtigkeit nichts anders zu sagen wissen, als: Der Churfürst muß wohl, und kann nicht anders, weil der Fürst von F** es also ausgemacht hat. Hierzu kommt noch, daß sie den Marsch der Truppen mit einem solchen brennenden Eifer pressiren, als wenn sie ihn dem Churfürsten abnöthigen wollten, auch allenfalls vermuthlich zufrieden wären, wenn auch nur 1000 Mann marschierten, nur damit der Churfürst mit Frankreich und Preußen unversöhnlich, mit Oesterreich aber in Glück und Unglück, wie ein Vasal auf immer dependent und verbindlich gemacht werde: die Zeit dürfte lehren, ob sie, nachdem alle Hoffnung zum Marsch verlohren seyn wird, den Churfürsten unter dem Vorwand uöthiger Menage nicht zu Abdank- und Entwaffnung zu beredeu suchen werden, damit er den Oesterreichern zur Discretion dargestellt werde, und noch wollen diese Herren, daß alles, was sie thun, nicht aus Eigennutz, sondern lediglich aus Liebe zu dem Herrn, und zum Besten seines Landes geschehe. Treuherzige Gemüther!

Was den schändlichen Frieden selbst, oder vielmehr die eigentliche Ergebung auf Discretion betrifft, mag nicht vorgewandt werden, daß bey so gefährlichen Umständen etwas Bessers zu erlangen nicht möglich gewesen sey: maßen schon gleich nach des Kaisers Tod, zur Zeit, da es nicht allein wohl um die Churfürstl. Waffen stund, sondern man sogar offensive zu agiren vermeinte, das saubere Friedensgeschäft angefangen worden ist; und wenn man noch zuletzt am Lech bessere Contenance gehalten, und nicht aus Furcht, daß der Graf Thöring den Handel umstoßen möchte, die Sache, es koste, was es wolle, über alle Maßen praecipitiret hätte, viel bessere Conditiones zu erhalten gewesen seyn würden.

Wann aber der Graf von S*** ohne Privat-Absichten zu haben, mit dem Churfürsten und dem Land es so wohl gemeint hat, warum hat er nicht zur Zeit, da die Franzosen auf die Veranlassung der Salza und des Inn-Stroms mit großer Heftigkeit drangen, und jedermann ihr Absehen penetriren konnte, oder zur Zeit (wo es noch nicht zu spät gewesen wäre), da der Graf Segur mit den churfürstlichen Truppen an der Amper zu conjungiren absolute weigerte, dem Churfürsten aus Liebe vorgestellet, daß es höchst nöthig sey, dem König in Frankreich ernstlich anzukündigen, daß Se. Churfürstl Durchlaucht keines Weges gesinnt wären, Dero Land nochmal zu verlassen, und anderwärts einen Pensionarium abzugeben. Daß, wenn der König verlange, daß der Churfürst fest bey der Allianz verharren soll, ihm auf das allerschleunigste ein zulänglicher Succurs geschickt würde, und widrigen Falls an

keine Allianz mehr gebunden seyn, sondern andere Messures nehmen zu wollen, wie auch, daß dem König von Preußen, dem Churfürsten von der Pfalz, und Landgrafen von Hessen, von sodanner Entschließung Nachricht gegeben würde, damit entweder durch Dero gute Officia, oder gleichmäßige Bedrohung Frankreich bewogen, oder von besagten Alliirten sonst Rath geschafft würde. Wäre wohl zu vermuthen gewesen, daß alle diese Potenzien ihren Alliirten, den Churfürsten in Baiern, dessen Nahme und wichtigsten Praetensiones zum Grund des ganzen Krieges dienen müssen, und an dessen Beybehaltung bey der Allianz ihnen aller Seits gar zu viel gelegen war, im Stich gelassen haben sollten.

Wenn aber dieses geschehen, hätte S** ihm die beyden Seemächte nebst Oesterreich nicht verbindlich machen, noch wegen dem in Baiern commandierenden Grafen von Thöring allda einen Premier-Ministre und Oeconomum abgeben können.

Es folgt also handgreiflich hieraus, daß er zur Beförderung seines eigenen Interesse, und zur Ausübung seiner Rache dem Unglück mit Fleiß nicht vorkommen, und lieber das Churhaus ins Verderben gestürzt sehen, als bey demselben die geringste Probe einer Liebe oder Gewogenheit ablegen wollen. Der fromme Mann! Itzt lasset uns sein Ministerium in Baiern betrachten.

Sein Erstes war, die Truppen in Städten und auf dem Land so weitschichtig aus einander zu legen,

daß nur ein paar Esquadrons Husaren oder Dragoner sie sämmtlich ohne Schwertstreich aufzuheben, und wie das Vieh wegzutreiben im Stande seyen.

Das Andere war, den Marsch der im Friedensschluß stipulirten Truppen, bevor sich die Kreise für Oesterreich erkläret, auf das Aeußerste zu pressiren. Zu beyden muß der Mangel der Subsistenz, und zum letztern, über das die österreichische Bedrohung zum Vorwand dienen; hätte man sich an den Friedensschluß, und nicht an die bodenlose F*** Convention halten, und wenigstens, bis sich das Reich für Oesterreich erkläret gehabt, neutral bleiben wollen, so hätte, wo nicht Engelland und Holland, doch allem Ansehen nach Frankreich zur Unterhaltung der Truppen einige Subsidien hergegeben, und dadurch wäre auf einmahl alle Schwierigkeit gehoben gewesen. Dieses war dem Grafen von S**** ungelegen; er wollte lieber den ganzen Hof, Beamte und Bediente Mangel leiden, und die Truppen deßwegen häufig desertiren lassen, als die Mittel, bey dem Churfürsten den höchst verderblichen Marsch der Truppen aus Noth zu erzwingen, und sein geheimes Project auszuführen, aus den Händen zu geben. Und dieses Spiel wird noch bis auf diese Stunde ohne einigem Vortheil, bloß aus Liebe zum Churfürsten auf eine barmherzigkeitlose Art zum Murren und Mißvergnügen des ganzen Landes getrieben. Der getreue Patriot!

Nebst dem ward die Reforme unter der Miliz vorgenommen. Eine Anzahl Generalen, so wegen der Vielheit kaum reducirt waren, ward durch andere Favoriten bald darauf wieder ersetzt. Viele brave

noch viele Jahre zu dienen fähige Offiziers wurden ausgemustert, reducirt, oder in die Pension gesetzt, und dadurch das churfürstl. Aerarium anstatt erleichtert noch mehr beschwert, damit an deren Platz S**** Creaturen, und besonders seine lutherischen Glaubens-Verwandten angestellt werden könnten, wie er dann vornehmlich getrachtet, dergleichen zu an sich Ziehung der Truppen zu Regiments-Commandanten anzuordnen. Weil auch die Liebe von sich selbst anfängt, ist er auf die schleunige Avancirung seiner Vetter bedacht.

Der Aelteste, so wegen blöden Gesichts auf 30 Gänge keinen Schubkarren vom Esel zu unterscheiden weiß, und kaum einen einzigen Feldzug gemacht, ist in kurzer Zeit vom Oberst-Lieutenant, Oberst, Generalmajor, dann vor einem Jahr bey Weissenburg General-Lieutenant geworden, und kostet den Churfürsten wegen des an einem General nothwendig erforderten Coup-d'Oeil jährlich über 6000 fl. Güter Menage! Der andere Vetter, so vor 10 Monaten noch Hauptmann gewesen, ist bey itzt besagten ältesten Vetters Regiment schon Oberst-Lieutenant, und wird, (welches dem Vernehmen nach ehestens geschehen soll) sobald der dabey stehende Oberst General wird, dabey Oberster werden. Noch ein anderer ist dabey Hauptmann, noch einer gleiches Nahmens Lieutenant, und verschiedene Vettern andern Nahmens passen auf erfolgende Vacaturen. Um aber seinen Vetter den gewesenen General-Adjutanten vulgo Peterle genannt, der vorher nirgend wo jemahl gedienet hat, auch bey Zeiten zu placiren, und ihm zu gleichmäßiger Dignitaet zu verhelfen, war nöthig, den bey dem Preyßin-

gischen Infanterie-Regiment stehenden Oberst-Lieutenant Baron von Hegneberg, dem von Rechts wegen die allda vacant gewordene Oberst Stelle gebühret hätte, von dannen zu amoviren, und anderwärts hin zu transportiren. Um solches ins Werk zu richten, ward der Churfürst überredet, wie es das Decorum erforderte, daß die Stabs-Offiziers, Hauptleute und Fähndriche Dero Leib-Regiments aus lauter Cavaliers zu bestehen hätten, und dem zu Folge ward besagter Hegneberg, anstatt Oberst bey Preyßing zu werden, zum Leibregiment transferiret, damit Peterle vorerst dessen vorigen Platz bekleiden, und bey erfolgendem Marsch allda Oberster werden könne.

Da nur viele bey andern Regimentern stehende Offiziers durch Transferirung zum Leibregiment ihre vorige Anciennitaet und Rang verlieren sollten, ist dadurch eine große Verwirrung und Unzufriedenheit entstanden, so, daß deren etliche den Dienst quittiret haben, auch mehr besagter Hegneberg sich bis dato noch nicht dazu bequemet hat. Wenn lauter Cavaliers, wie in der That nicht unrecht beym Leibregiment stehen sollten, hätte solches allmählig bey erfolgenden Vacaturen, und nicht auf einmahl erzwungener Weise geschehen müssen.

Graf S**** kehret sich aber an Kriegsregeln, Billigkeiten und Ehr betreffende Sachen nicht. Bey ihm ist alles recht, was ihm anständig und nützlich ist.

Viele andere besondere Begebenheiten werden hier Kürze halber übergangen. Dieses ist die allein aus Liebe zum Herrn ohne einige Absicht noch Interesse geschehene Reforme, wodurch viele brave Of-

fiziers, weil sie hier als untauglich ausgemustert worden, ihr Glück anderwärts zu suchen verhindert, und viele in die größte Armuth gestürzet worden. Den Offiziers werden für ihre großen Ausstände Billets gegeben, damit dieselben aus dringender Noth mit großem Verlurst, und öfter mit Nachlaß der Halbscheid an gewisse Käufer verhandeln können, die hernach die ganze Summe einzunehmen bekommen. Die im Krieg alt und gebrechlich gewordenen Unteroffiziers und Gemeine, so zu allen Zeiten in Baiern entweder in Garnison gelegt, oder auf den Gerichtern verpfleget worden, werden ohne Barmherzigkeit abgedankt und ins Elend gewiesen. Der barmherzige und gewissenhafte Reformator! Itzt geht es auf die Reforme der Civil-Bedienten los.

Leute, so seit 20, 30, 40 Jahren dem Churhaus gedienet, mit Weib und Kindern überladen, diesen Krieg über sich kümmerlich beholfen, das Ihrige aus Noth versetzet oder gar verkaufet, und nach dem Frieden von Tag zu Tag schmerzlich geseufzet haben, stehen itzt in Gefahr, wie bereits vielen wiederfahren ist, daß ihnen ohne alle Barmherzigkeit der Stuhl vor die Thür gesetzt, und zur Desperation der Bettelstab in die Hände gegeben werde.

Insonderheit soll die Hofkammer reformiret werden, anstatt aber den Unordnungen abzuhelfen, und das Finanz-Wesen auf einen bessern Fuß zu setzen, hat Graf S** nichts anders als General-Verpachtungen im Kopf; er möchte an seine ehemahligen Lieferanten die Anspacher-Tandler und Juden gerne alle churfürstlichen Domainen wohlfeil verpachten, wie denn deren etliche um 20, 30 und mehr tausend

Gulden weniger, als sodanne Domainen in den schlechtesten Zeiten getragen, dafür anzubiethen sich nicht gescheuet haben. Der Geitz gehet so weit, daß er auch die von unendlichen Jahren der Landschaft zugehörigen Einkünfte derselben wider ihre Privilegia und Land-Statuta zu entziehen und in die Verpachtungen zu ziehen beschäftiget ist, ohne zu betrachten, daß durch sodanne unersättliche Verpachter das Land wie durch hungrige Blutegel gar ausgesogen und jedermann ins Verderben gestürzet werde. Es ist zwar nicht ohne, daß der dermahlige Status einer, jedoch nicht brutaler, und eigennütziger, sondern bescheidener auf Recht und Billigkeit gegründeter Reforme gebrauchet habe; Baiern hat aber so vortreffliche Statuta und Einrichtungen, wobey es insbesondere zu Ferdinand Mariae Zeiten so glücklich floriret, daß es genug ist, darauf zu halten, die Uibertreter exemplarisch zu strafen, und die, so sich wohl verhalten, zu sortenien, unnöthig aber, Alles über den Haufen zu werfen und umzukehren, und dadurch zum Schaden des Herrn und des Landes Alles in Verwirrung und Unglück zu setzen. Graf S** bekümmert sich aber um dergleichen nicht. Was ihm convenable ist, muß und soll auch andern recht seyn. Das ganze Geheimniß bestehet aber darin, daß er selbst gern Oberpachter seyn, und ganz Baiern unter seiner Contribution haben möchte. Der getreue Haushalter!

Nun ist noch übrig anzuzeigen, wodurch er sich auf eine schier bezaubernde Art des Churfürsten Gunst zu bemächtigen gewußt, und warum er den Marsch der Truppen mit glühendem Eifer zu pressiren, und

ihn durch gute und Drohworte dem Herrn abzunöthigen, Tag und Nacht beschäftiget sey.

So viel das Erste betrifft, hat er durch sein ungestümes Schreyen, um wie viel Millionen der Churfürst jährlich betrogen worden, und um wie viel die churf. Einkünfte durch seine Einrichtung jährlich vermehret werden könnten, bey diesen geldlosen Zeiten durchzudringen, Mittel gefunden; es ist aber zu befürchten, daß er wegen der erstern in der Probe stekken bleiben, und wegen der andern das Sprichwort: Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus an ihm wahrmachen werde; wie es dann nicht das erste Mahl ist, daß er großen Herren offenbare Unwahrheiten standhaft aufzudringen, sich nicht erröthet hat.

Nur ein Exempel zu gedenken, so ist dem ganzen baierischen Hof bekannt, mit welchem Eifer derselbe in Augsburg den Churfürsten, um ihn zum Frieden zu verleiten, glaubend zu machen gesucht habe, wie er gewisse Nachricht habe, daß der König von Preußen mit der Königin von Ungarn wirklich Friede gemacht; ja er fährt nicht nur allein fort, um den Marsch der baierischen Truppen zu befördern, noch täglich von dem bereits geschlossenen Frieden des Königs von Preußen jedermann Fabeln vorzutragen, sondern geht gar so weit, daß er zum öftern erdichtete, von ihm selbst veranlaßte Briefe sich bey Tische als von der Post kommend bringen läßt, und der Gesellschaft daraus allerhand zu seinen Absichten diensame Nachrichten gleichsam als Geheimnisse im größten Vertrauen vorlieset.

Was das Zweyte, den Marsch der Truppen belanget, so begreift sogar der gemeine Mann, wie un-

gereimt es sey, die dem Churhaus Baiern jederzeit fatal gewesene österreichische, dermahlen aber allenthalben verfallende Macht ohne Nutzen noch vergrössern, hingegen die ehemahlige, nunmehr allenthalben siegende kaiserliche Alliirten, von denen man viel Gutes zu hoffen, aber auch zum gänzlichen Untergang des ganzen Landes das größte Unglück zu befahren hat, ohne Ursach bekriegen zu wollen. So groß ist aber des S** Liebe zum Herrn und des Landes Wohlfahrt, daß er nicht aussetzet, sodannen Marsch von ihm zu erpressen, damit er von dem Großherzog von Toskana nach erlangter kaiserlicher Krone versprochener Maßen in den Reichsfürstenstand erhoben, und ihm nebst einem Geschenk von 200,000 Reichsthalern der Reichs-General-Feldmarschall-Stab ertheilet werde.

Zu wirklicher und würdiger Bekleidung eines so hohen Standes gehören große Güter. Wie viel die Seemächte dazu contribuiret haben, ist aus den S** in Baiern und Deutschland bekannten Operationen genugsam abzunehmen: wenn zu allem dem das baierische Ministerium eine reiche Ausbeute giebt, ist der ganzen Sache geholfen; alles Obgedachte wird die Zeit bekräftigen, und ungezweifelt lehren, daß er er, nachdem er seinen Zweck erreichet, den Churfürsten und das Land ins Verderben gestürzet, sich auf einmahl mit dem Raub unsichtbar machen, und die so hoch gepriesene Liebe zum Churfürsten in der lutherischen Kirche gottesfürchtig an den Nagel hangen werde. Der Panter wird eher seine Haut, und der Tiger sein Fell verwandeln, als ein Geizi-

ger, dem Gott das Himmelreich versaget, ein treuer und redlicher Mann werden können.

Zuletzt ist noch etwas weniges von dem dermahligen ausländischen baierischen Ministerio zu gedenken. Die Hauptperson oder Regent davon ist der Graf S***, ein Mann, so von Kaiser Carl dem Sechsten an allen Höfen und per Decretum Commissionis bey dem Reichstag zu Regensburg als ein mit dem Türken colludirender Verräther, und dem der Kopf für die Füße gelegt zu werden, verdient gehabt, überschrieben worden; dabey auch besagter Kaiser bis an sein End verblieben, und darauf gestorben ist; ein Mann, so wegen seines Geitzes in ganz Europa bekannt; der Kaiser Carl den Siebenten glaubend zu machen gewußt, wie der König in Preußen andere Mesures nehmen werde, wenn er S*** das Commando der kaiserlichen Armee niederlegen würde, nur damit er seinem Kopf folgen, und sich nicht an die Ordre kehren möchte; der, nachdem er die zarte Liebe des itzigen Churfürsten zu seinen Unterthanen erkannte, diesen Herrn bey seiner Schwäche zu ergreifen, denselben zu einem so schändlichen Frieden zu verleiten, und zu andern verderblichen Entschließungen zu überreden gewußt, ja aus eben demselben Grund, wie auch durch lächerliche und ohnmächtige österreichische Bedrohungen zu überreden gewußt, ja ihn noch folgends ins Verderben zu stürzen beschäftiget ist.

Der andere Minister ist der Graf von K****, ein Mann, der, als er in Böhmen mit Schulden überladen gewesen, durch Verrätherey gegen die Königinn in Kaiser Carl des Siebenten Dienst über-

gangen ist, und durch abermahlige Verrätherey sich wieder bey der Königinn aussöhnen, und in den wirklichen Besitz seiner Güter gesetzt werden möchte.

Der dritte ist der Fürst v. F**** von dem nicht genug zu verwundern, wie er bey seiner reichskündigen Dummheit noch so viel Witz gehabt, durch obgedachten saubern Frieden seinen treulosen Uibergang in itzt gedachten Kaisers Dienste bey der Königinn wieder gut machen zu können.

Die vernünftige Welt urtheile itzt, ob der junge tugendreiche Churfürst in schlimmere Hände verfallen, und seine nebst des Landes Wohlfahrt gefährlichern und eigennützigern Rathgebern anvertrauen könne. Sauberes Ministerium! Unglückliches Baierland!

42.

Schilderung der Regierung des Kurfürsten Maximilian Joseph des III.

Aus

Heinr. Wilh. v. Bülow Annalen des teutschen Reichs. Bayreuth 1793. 8. I. Heft. S. 110 ff.

Karls des Siebenten Sohn und Erben Maximilian Joseph war es vorbehalten, in der Reihe der baierischen Fürsten durch jede Art häuslicher Tugend, durch nicht gemeine Einsichten und durch Religiosität zu glänzen, die ihm jedoch nie erlaubte, intolerant zu werden, und von dem Wege des Rechtes sich zu entfernen. Die Mängel der Verfassung seines Landes einsehend, fühlend, daß das edle Volk der Baiern in jeder Art der Aufklärung und einer vernünftigen Industrie zurück sey, und selbst empfänglich für alles Gute, versuchte er viel Edles und Schönes. Er unternahm, eine neue Bahn zu brechen, und Gutes zu wirken, so viel er konnte. Ihm verdankte Baiern Einschränkung der Macht der Geistlichkeit, Aufhellung in vielen Zweigen der Wissenschaften und Künste, deren Liebhaber und Beschützer er war, ferner die Entstehung der im Jahre 1759 zu Stande gekommenen Akademie der Wissenschaften zu München und der ökonomischen zu Burghausen, und eine neue Gesetzgebung, die der 1790 im hohen Alter ver-

storbene Hofkanzler von Kreitmayer zu Stande brachte. Viel ist an der letztern getadelt worden, besonders hat man dem peinlichen Rechte die größten Vorwürfe einer enormen Härte gemacht. Kein Mensch kann die Aechtheit derselben läugnen, und es verdient hier bemerklich gemacht zu werden, daß man jetzt in München anfängt, zur Ehre der Menschlichkeit gelinder, als ehedem zu strafen. Bey mancherley Mängeln aber waren Maximilians Josephs Bemühungen ein schönes Denkmal seines besten Willens. Daß er nicht mehr gethan als geschehen, muß niemand auffallend seyn. Man muß billig seyn. Der Mensch muß nach seiner Lage und nach den Umständen, in welchen er lebt, beurtheilt werden, und auch bey Schilderung eines Regenten müssen wir dieß nicht vergessen. Er hatte mit Schwierigkeiten zu kämpfen, die unendlich waren, und die in eben dem Maaße sich verdoppelten, als er die Bemühungen, seine wohlthätigen Absichten zu erreichen, anstrengte. Nächstdem war, wie bekannt, Aengstlichkeit, die immer ihn begleitete, selbst Abneigung gegen eine angestrengte und standhafte Arbeitsamkeit, und dann eine große und wirklich ungemein verzeihbare Empfindlichkeit wegen der künftigen Erbfolge, seine Last. Wie viele Menschen wünschen nicht noch nach ihrem Tode fortzuleben, und in andern Personen, die ihnen ihr Daseyn verdanken, zu perenniren. Dieser Wunsch ist stärker, aus Gründen, die in die Augen fallen und deren anziehende Kraft jeder sich selbst sagen kann, bey einem Regenten als bey irgend einem andern Menschen, von welcher Gattung er auch sey. Der Gedanke, daß vielleicht dereinst so manches Gute, wozu jetzt mit Aufopferung und Mühe

der Grund geleget worden, wiederum dahin stürzen möge, alles dieses durchkreuzt die Seele eines Fürsten, der seinem Ende täglich mehr entgegen geht und dem die Beruhigung nicht gewähret ist, den Keim des Guten, den er gesäet hat, unter seiner weitern segnenden Leitung, dereinst noch nach seinem Tode fruchttragend zu wissen. Diese Empfindlichkeit, die wirklich bey Maximilian Joseph aus der edelsten Quelle floß, aus der Liebe zu seinen Unterthanen herstammte, verleitete ihn, besonders zuletzt, manches Geschäft oft bey Seite zu setzen. Er schien zu glauben, daß er vielleicht umsonst arbeiten würde, und daß seine Regierung, die bey vielen Mängeln, (deren Abstellung nie mit raschen Schritten, sondern nur allmählich, aber dennoch nur mit ausdauernden Kräften, vorgenommen werden konnte,) immer einer nach und nach in voller Sanftheit aufgehender Morgenröthe glich, für die Folge nicht Beyspiel seyn würde. Noch sterbend, als Dummheit und wahre Unklugheit der Aerzte ihn zum gewissen Opfer des Todes gemacht, als sein Geist schon mit dem vollen Gedanken der Ewigkeit den entscheidenden Augenblick erwartete, äußerte er noch, geleitet von der dankbar zärtlichsten Liebe zu einem Volke, das er auch nach seiner Vollendung fortdauernd glücklich sehen wollte, den heißen Wunsch nur für dieses noch länger zu leben. Die Erfüllung desselben erflehte er aber mit seinen Unterthanen umsonst. Er starb, kaum fünfzig Jahre alt. Wäre dieser Prinz unter andern Umständen gebohren, hätte man ihm eine bessere und mehr von reinen Grundsätzen geläuterte Erziehung gegeben, hätte sein Lehrer Ickstadt und die übrigen Männer,

die ihn umgaben, anstatt ihn mit Pandekten und solchen Dingen zu beschäftigen, für die sein Beruf nicht gemacht war, ihn auf seine künftige große Bestimmung aufmerksam zu machen, und nur seinem Geiste die gehörige Richtung zu geben gewußt, ohne allen Zweifel würde er würdig seyn, den vorzüglichsten Regenten an die Seite gesetzt zu werden. Ein Gedanke, mit dem jeder, der ihn ganz gekannt, übereinstimmt. Eine Muthmaßung, womit auch selbst Lessing — dieser große Menschenkenner — völlig einverstanden war. Was Wunder, wenn noch jetzt jeder Baier bey Nennung seines Namens, fast in Begeisterung übergeht; wenn er diejenigen Tage, die er unter Maximilians Joseph wohlthätiger und sanfter Regierung durchlebte, für die goldene Zeit, für die schönste und froheste Periode seines Lebens hält. Auch sein eigenes Privatleben war tadelfrey. Nie gab er seinen Unterthanen ein böses Beyspiel. Jenes Zimmer zu Nimpfenburg, daß die Bildnisse geliebter Damen für die Nachwelt aufbehält, ist durch ihn nicht bereichert worden. Er beschloß, wie bekannt ist, den ehedem, an so vielen Sprossen reichen Stamm der Ludovicischen Linie des Wittelsbachischen Hauses. Infeln und Hirtenstäbe hatten jene größtentheils unfähig gemacht, dem Lande eheliche Nachkommen zu geben. Und so war dieser edle Baum verdorrt.

Der Tod dieses um sein Land so hoch verdienten Fürsten, dessen Andenken seinen Unterthanen ewig theuer, ja selbst der ganzen Menschheit — weil seine Wünsche und Absichten auf allgemeine Veredlung abzweckten — heilig seyn muß, und dessen Ende in den besten Jahren des menschlichen Lebens, um desto

bedauerlicher fiel, da, wie schon gesagt, eine nur etwas vernünftige Behandlung der Aerzte die Verlängerung desselben bewirken konnte, eröffnete dem gegenwärtig regierenden Herrn die Erbfolge in die baierischen Staaten. Man weiß die Gefahr, welche gleich darauf die Zerstückelung dieser ihm zugefallenen Provinzen drohte, und kennt die besondere wohlthätige Fügung — die, möchten wir sagen, für ihn und sein Haus segensreiche Krisis — die entstehen mußte, wodurch der intendirte Endzweck, wenn man den Plan des ersten, bereits fast vollkommen ausgeführten Entwurfs, dagegen hält, wider Erwartung, nur zum kleinsten Theil, in Erfüllung kommen konnte. Ungern müssen wir hier für diesesmal abbrechen, und die Fortsetzung dieser Betrachtungen ersparen."

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Aretin, Johann Christoph von, 1773-1824

Nachrichten zur baierischen Geschichte, aus noch unbenützten Quellen ein teutsches und französisches Lesebuch für die gebildeten Stände in Baiern

Bd.: 2

München (1810)

Bavar. 1935-2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10376867-8